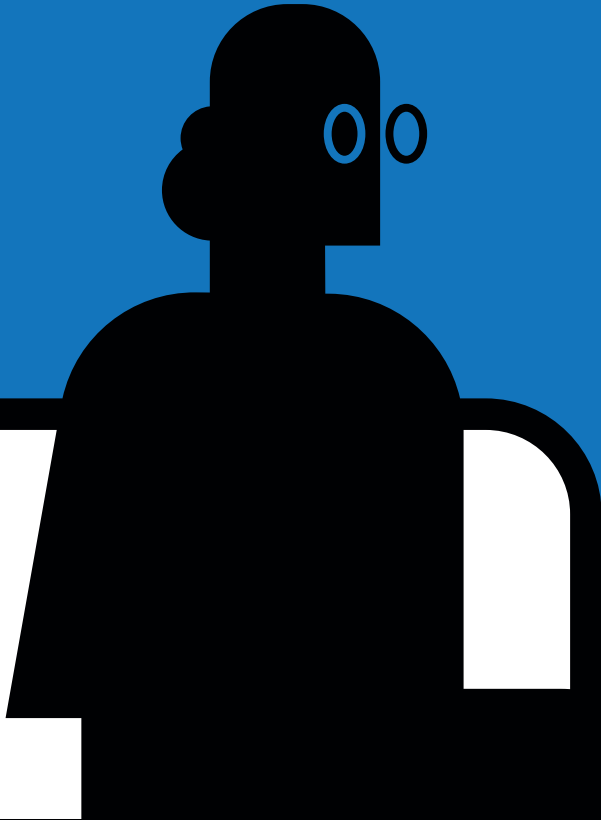


ROSA PARKS

MON HISTOIRE

Une vie de lutte contre la ségrégation raciale



MON HISTOIRE

ROSA PARKS
AVEC JIM HASKINS

MON HISTOIRE

UNE VIE DE LUTTE CONTRE LA SÉGRÉGATION RACIALE

Traduit de l'américain par Julien Bordier



LIBERTALIA

DERNIERS LIVRES PARUS AUX ÉDITIONS LIBERTALIA

GÉRARD DE NERVAL, *Sylvie, Aurélia, Les Chimères*

PANAÏT ISTRATI, *Codine*

COLLECTIF, *Ford Blanquefort, même pas mort!*

AURÉLIEN DUBUISSON, *Action directe, les premières années*

SARAH HAIDAR, *Virgules en trombe*

WILLIAM BLANC, *Super-héros, une histoire politique*

B. TRAVEN, *Macario*

Actualité & catalogue complet : editionslibertalia.com



ÉDITION POCHE

© Puffin Books, Penguin, New York, 1992

© Éditions Libertalia, 2018

NOTE DU TRADUCTEUR

Le livre que vous tenez entre les mains est un témoignage exceptionnel. Coécrit avec le journaliste noir américain Jim Haskins en 1992, il est incompréhensible qu'il n'ait pas été traduit plus tôt en français.

Dans la constellation du « mouvement des droits civiques », qui est peut-être le mouvement de masse le plus important aux États-Unis dans la seconde moitié du XX^e siècle, le nom de Rosa Parks a un écho très important : au point qu'on la surnomme la « mère du mouvement des droits civiques », et qu'elle reçut même dans les dernières années de sa vie – née en 1913, elle décède en 2005 – les hautes distinctions d'un pouvoir qu'elle avait combattu, celui du gouvernement des États-Unis.

La notoriété de Rosa Parks est moindre en Europe occidentale qu'outre-Atlantique. Toutefois, celle-ci croît d'année en année. En 2005, à l'extrême nord de Paris, une gare, un quartier... et un énorme centre commercial, « Le Parks », ont pris son nom. Si cela montre bien que le personnage de Rosa Parks accède à une certaine reconnaissance – on préférerait des centres culturels plutôt que commerciaux –, on est loin de pouvoir affirmer que l'on en sait beaucoup sur sa vie. En effet, nous n'en avons souvent qu'une représentation réductrice : Rosa Parks est cette éternelle grand-mère, qui refusa un beau jour, comme sur un coup de tête, de laisser sa place assise à un Blanc, dans un bus où régnait la ségrégation propre au sud des États-Unis depuis la fin du XIX^e siècle. Et ce petit acte allait déclencher la grande lutte du « mouvement des droits civiques », qui s'étendit sous

une forme spécifique des années 1940 aux années 1970. Comme elle l'écrit dans ce livre, on raconta même qu'elle refusa simplement de céder sa place parce qu'elle était fatiguée. On imagine donc une femme ordinaire, presque transparente, qui exprima un refus basique à un large système d'oppression institutionnalisée. L'Histoire faisant le reste.

Femme ordinaire, elle l'est en effet : issue du peuple, noire américaine, instruite grâce à la ténacité de sa famille, elle est couturière et arrière-petite-fille d'esclave. Mais loin d'être fatiguée, c'est déjà une militante chevronnée, dévouée et efficace dans le mouvement naissant lorsqu'a lieu l'événement qui allait la faire connaître. Fatiguée Rosa Parks ?

« Les gens ont répété à l'envi que je n'ai pas cédé ma place ce jour-là parce que j'étais fatiguée, mais ce n'est pas vrai. Je n'étais pas particulièrement fatiguée physiquement, pas plus qu'un autre jour après une journée de travail. Je n'étais pas si vieille, bien qu'on m'imagine toujours comme une petite grand-mère. J'avais 42 ans. Mais s'il y avait bien une chose qui me fatiguait, c'était de courber l'échine. »

De toute évidence, voilà ce qui constitue l'intérêt premier de ce texte : comprendre l'engagement quotidien d'une partie de la population noire américaine de l'époque contre la ségrégation, et plus largement contre le racisme dont les Noirs·es étaient victimes. L'autobiographie de Rosa Parks est donc un témoignage de première main d'une importance capitale sur la réalité de cet activisme. C'est un texte qui révèle Rosa Parks non plus comme icône muette, mais comme une femme noire en lutte. Elle

nous permet de plonger dans un quotidien d'oppression et de résistance, de blessures et de prises de conscience, d'expériences vécues d'où naissent des réflexions. Son texte fait revivre de nombreux acteurs de premier plan du mouvement que nous avons tendance à oublier, tant la figure centrale de Martin Luther King Jr. en impose. On lit au fil de sa vie la longue et patiente construction d'un mouvement : de son grand-père armé, montant la garde devant la maison où elle grandit, redoutant une descente du Ku Klux Klan aux fameuses marches de Selma en 1965, en passant par la marche sur Washington de 1963 où King prononça son célèbre « I Have a Dream » et le boycott des bus de Montgomery. On comprend aussi la dangerosité de cet engagement et le courage qu'il nécessitait. Rosa Parks témoigne également, à travers l'expérience de son mari notamment, des toutes premières années du mouvement, alors que les activités militantes des Noirs devaient se dérouler dans la clandestinité et où la non-violence était loin d'être à l'ordre du jour.

C'est de toute évidence la partie du texte où Rosa Parks raconte les débuts de son engagement jusqu'à la longue campagne de boycott – plus d'une année entière – des bus de Montgomery, Alabama, qui retiendra le plus l'attention du lecteur. Très simplement, et vu d'en bas, on assiste à l'enchaînement d'événements allant vers la construction d'un mouvement de masse. Où l'on réalise clairement la mise en place de méthodes d'organisation et l'importance du militantisme.

Mais il ne faut pas pour autant délaissé toute la première partie de l'ouvrage, où Rosa Parks raconte les origines de sa famille, son enfance et sa jeunesse. Car nous

avons accès là à un autre type de témoignage de première main. Il nous renseigne sur la vie quotidienne des Noirs américains : la peur et la révolte bien sûr, mais aussi le ressenti des expériences vécues, ici encore narrées et décrites avec beaucoup de simplicité et de précision. Comment vivaient les Noirs dans le sud des États-Unis au début du XX^e siècle, comment gagnaient-ils leur vie, dans quelles écoles allaient-ils, quelles étaient les structures de leur vie sociale, et comment tout cela s'intégrait-il dans un contexte de racisme institutionnalisé ? Voilà des questions auxquelles répond Rosa Parks en racontant son histoire.

Il est tentant de commencer à livrer ici les anecdotes et les événements vécus par Rosa Parks, tant on comprend après avoir lu le texte à quel point chaque détail, même celui qui paraît insignifiant, vient trouver sa place dans la grande histoire. Mais on laissera au lecteur le plaisir de les découvrir au fil des pages et de comprendre comment le mouvement prit de l'ampleur. Tout en restant en bas, aux côtés de Rosa Parks, en observant cette histoire à travers ses yeux, en se laissant guider par sa narration chronologique, calme et minutieuse. Le texte original en anglais est en effet très simple, nous avons tenté ici de ne pas trahir cette dimension. Il a manifestement été rédigé avec la volonté pédagogique de décrire les réalités des conditions de vie et d'un mouvement politique. Nous avons pris la liberté d'ajouter des notes de bas de page permettant de situer rapidement des personnes, des événements et des lieux. Des références qui, nous l'espérons, donneront envie d'en savoir davantage sur la question. Le seul parti pris de traduction que l'on pourra trouver est parfois l'emploi de « tu » pour marquer une familiarité ou une domination,

l'anglais ne laissant en effet pas entendre de tutoiement ni de vouvoiement.

Voici donc la véritable histoire de Rosa Parks. Une femme simple et déterminée, une militante de base, dont la vie et les actes illustrent un moment essentiel des luttes du XX^e siècle. Une personne ordinaire qui raconte que les choses devaient changer, et qu'il fallait lutter pour les faire changer. Une autobiographie qui rappelle à quel point les personnes ordinaires sont extraordinaires.

Julien Bordier



Reconstitution datée du 21 décembre 1956.



Photo d'identification judiciaire,
Montgomery, Alabama, décembre 1955.



Mars 1965, marche de Selma à Montgomery.
De gauche à droite : Rosa Parks,
le révérend Abernathy et sa femme, Ralph Bunche,
Martin Luther King Jr. et Coretta Scott King,
Moneta Sleet Jr.



ALABAMA

Paint Rock

Stevenson

Scottsboro

Birmingham

Tuscaloosa

Wedowee

Roanoke

Equality

Pine Level

Selma

Macon

Tuskegee

Montgomery

Union Springs

Abbeville

Mobile

*À la mémoire de ma mère, Leona McCauley,
et à celle de mon mari, Raymond A. Parks.*

*Je remercie chaleureusement Elaine Steele,
mon amie et compagne de voyage,
directrice du Rosa and Raymond Parks Institute
for Self-Development,
pour l'aide qu'elle m'a apportée
dans la réalisation de ce livre.*

« *À Rosa Parks*

*Dont l'implication active fut la grande force qui
enclencha la marche moderne vers la liberté. »*

Martin L. King Jr.

Dédicace de Martin Luther King sur la première page de son livre *Stride Toward Freedom*, dont il offrit un exemplaire à Rosa Parks.

Toutes les notes sont du traducteur.

CHAPITRE I
LÀ OÙ TOUT A COMMENCÉ

Un soir, début décembre 1955, j'étais assise à une place située sur la première rangée de la section pour les gens de couleur d'un bus de Montgomery, Alabama. Les Blancs, eux, étaient assis dans la partie avant du bus, qui leur était réservée. D'autres Blancs montèrent à bord, et la section blanche se retrouva sans plus aucune place assise. Quand une telle situation se présentait, nous autres, les Noirs, étions censés laisser nos places aux Blancs. Mais ce jour-là, je n'ai pas bougé. Le conducteur, qui bien sûr était blanc, m'a lancé : « Libère-moi donc ces premières rangées de sièges. » Je n'ai pas bougé, je ne me suis pas levée. J'en avais assez de céder devant les Blancs.

« Je vais te faire arrêter, m'a dit le conducteur.

— Vous n'avez qu'à faire ça », lui ai-je répondu.

Deux policiers blancs sont arrivés et j'ai demandé à l'un d'entre eux :

« Pourquoi est-ce que vous nous malmenez autant ?

— Je ne sais pas... mais la loi est la loi, et tu es en état d'arrestation », a-t-il répondu.

Pendant la moitié de ma vie, j'ai vu s'appliquer des lois et des usages qui séparaient les Africains-Américains des Blancs dans le sud de ce pays. Des lois et des usages qui autorisaient les Blancs à traiter les Noirs sans aucun respect. Je n'ai jamais pensé que c'était juste, et dès ma plus tendre enfance j'ai tenté de m'opposer à ce manque de respect. Mais il était

extrêmement difficile de faire quoi que ce soit contre la ségrégation et le racisme, les Blancs avaient le pouvoir et la loi pour eux. D'une manière ou d'une autre, il fallait que nous fassions changer les choses. Et il fallait que nous ayons de plus en plus de Blancs de notre côté pour y arriver. Ce jour-là, quand j'ai refusé de céder ma place dans ce bus de Montgomery, je n'imaginai pas qu'un si petit geste aurait un tel retentissement, et finalement aiderait à abolir la ségrégation et ses lois dans le Sud. Tout ce que je savais alors, c'est que j'en avais assez. Assez de céder, assez d'être malmenée. Je n'étais qu'une personne comme une autre, je n'étais pas meilleure qu'une autre. Dans ma vie, il m'était arrivé d'être traitée comme une personne normale par des Blancs, je savais donc que c'était possible. Le temps était venu que d'autres Blancs commencent à me traiter ainsi.

Parmi mes premiers souvenirs d'enfance, il y a cet événement assez exceptionnel relaté par ma famille : un homme blanc m'avait parlé comme si j'étais une petite fille comme les autres et pas une petite fille noire. C'était juste après la Première Guerre mondiale, vers 1919. J'avais alors 5 ou 6 ans. Moses Hudson, le propriétaire de la plantation qui était à côté de notre propre terrain à Pine Level, Alabama, venait de Montgomery pour voir ses terres et s'arrêta chez nous. Il était accompagné de son beau-fils, qui était un soldat du Nord. Ils venaient saluer ma famille. À cette époque, nous autres, qui vivions dans le Sud, appelions tous ceux qui venaient du Nord des «Yankees». Le soldat yankee me fit une petite caresse sur la tête en disant que j'étais

une petite fille bien mignonne. Le soir venu, ma famille ne parlait que de ça : le Yankee m'avait traitée comme n'importe quelle petite fille, et non pas comme une petite Noire. Dans le Sud, à cette époque, les Blancs ne se comportaient pas avec les petits enfants noirs comme avec les petits enfants blancs. Le vieux Moses Hudson était d'ailleurs très gêné de voir le soldat yankee agir de la sorte avec moi. Grand-Père racontait qu'il avait vu le vieux Moses Hudson devenir rouge comme la braise, et Grand-Père éclatait de rire et en riait encore.

J'ai grandi et fus élevée dans la maison de mes grands-parents, à Pine Level, dans le comté de Montgomery, non loin de la ville de Montgomery, Alabama. Ma mère s'appelait Leona Edwards et toute sa famille venait de Pine Level. Mon père, lui, venait d'Abbeville, Alabama, et il s'appelait James McCauley. Il était charpentier et maçon, on le disait très doué pour manier la brique et la pierre. Toute sa vie, il voyagea de chantier en chantier. Le beau-frère de mon père, le révérend Dominick, le mari de ma tante Addie, était le pasteur de la Mount Zion African Methodist Episcopal Church [Église épiscopale méthodiste africaine du mont Sion] à Pine Level. C'est dans cette petite ville que mon père a rencontré ma mère, qui était institutrice. Et c'est à Pine Level qu'ils se marièrent le 12 avril 1912. Ils avaient tous les deux le même âge, 24 ans.

Après leur mariage, ils s'installèrent à Tuskegee, Alabama. C'est là que M. Booker T. Washington*

* Booker T. Washington (vers 1856-1915), né en esclavage. Il fit partie de la première génération d'esclaves émancipés et il fut

avait créé une école pour les Noirs en 1881, le Tuskegee Institute. Mes parents ne vivaient pas loin de cet établissement. Tuskegee était réputée pour être un modèle de bonnes relations raciales, comme le disaient les dirigeants noirs et blancs, et c'est sûrement pour cela que de nombreuses familles voulaient y vivre. Il y avait beaucoup de travail dans le secteur du bâtiment dans le comté de Macon, Alabama. Ma mère y fut recrutée en tant qu'enseignante.

Ils ne tardèrent pas à fonder une famille et je suis née le 4 février 1913 à Tuskegee. On me nomma Rosa, en référence à ma grand-mère maternelle, Rose. Ma mère avait environ 25 ans quand je suis née, mais disait toujours qu'elle n'était alors pas prête à être mère. Je pense qu'elle était malheureuse que mon père parte construire des maisons à travers tout le comté, la laissant bien souvent seule. Elle dut arrêter d'enseigner quand je suis née et répéta tant et mieux à quel point elle avait été triste d'être une femme enceinte qui ne connaissait pas grand monde. À l'époque, les femmes enceintes ne sortaient pas de chez elles et se retrouvaient isolées. Elle pleurait et se lamentait, se demandant ce qu'elle allait devenir et comment elle s'en sortirait avec un enfant. Elle ne savait pas comment s'occuper d'un nourrisson.

un des premiers représentants des Noirs américains. En tant que membre de la « classe moyenne noire », sa ligne était de promouvoir l'éducation et la réussite des Noirs. Lorsque la National Association for the Advancement of Colored People [en français : association nationale pour la promotion des gens de couleur] (NAACP) est créée en 1909, elle cherche à contrarier son influence et à orienter les Noirs vers un militantisme de base.

Je suis venue au monde chétive, trop petite pour mon âge. Ce fut certainement bien difficile pour ma mère de s'occuper de moi. De plus, le petit frère de mon père vint vivre avec nous, il y avait donc une bouche supplémentaire à nourrir et davantage de linge à laver. Mon oncle Robert était charpentier lui aussi et inscrit au Tuskegee Institute, où il apprenait la charpenterie et la maçonnerie. Ma mère disait toujours qu'oncle Robert en savait tellement sur le sujet que c'était lui qui donnait des cours aux professeurs. Chaque fois qu'ils présentaient un plan de construction, Robert disait : « Non, je pense qu'on devrait plutôt faire comme ça. » Ils suivaient ses recommandations, elles s'avéraient bonnes à chaque fois. Il ne resta pas bien longtemps au Tuskegee Institute en tant qu'étudiant.

J'ai encore des photos des maisons que construisaient mon oncle et mon père – de bien belles demeures. Je pense qu'ils tenaient leurs talents de leur propre père, ils n'avaient rien appris de nouveau à Tuskegee.

Il n'empêche que cette ville était le meilleur endroit en Alabama pour recevoir une éducation lorsque l'on était africain-américain et c'est là que ma mère voulait vivre. Elle souhaitait même que mon père devienne professeur au Tuskegee Institute. Les enseignants avaient alors droit à des logements de fonction. Ils auraient donc eu une maison où s'établir et leurs enfants l'opportunité d'aller à l'école. Il faut dire qu'à cette époque, rares étaient les enfants noirs du Sud qui pouvaient suivre un parcours scolaire. Mais cette idée ne plaisait pas à mon père, il

voulait enchaîner les contrats dans le bâtiment pour gagner plus d'argent. Mes deux parents ne voyaient pas l'avenir de la même manière.

Mon père ne voulait pas rester à Tuskegee mais retourner à Abbeville, où était installée sa famille. Ma mère n'eut pas d'autre choix que de le suivre.

Nous sommes donc allés à Abbeville, où nous avons vécu avec la famille de mon père. C'était une grande famille avec beaucoup d'enfants. Ma grand-mère avait eu ses premiers enfants très tôt et ne s'était pas arrêtée. Quand je suis née, le plus jeune frère de mon père, George Gaines McCauley, n'avait que 8 ans. Plus tard, il m'a raconté qu'il avait été très jaloux parce que je lui prenais la place de bébé qu'il avait occupée jusqu'à mon arrivée. Mais il a finalement commencé à m'aimer tandis que je grandissais.

Tout ce que je sais de la famille de mon père, je le tiens de mon jeune oncle George. Il m'apprit que personne ne savait qui était le père de mon grand-père et qu'on disait que c'était un soldat yankee qui s'était battu dans le Sud pendant la guerre civile*. La grand-mère de mon père, quant à elle, était une esclave qui avait du sang indien, ou qui en tout cas était métisse. C'est tout ce que je sais, et si ma mère en savait davantage, elle ne

* Formulation typiquement états-unienne faisant référence à la guerre de sécession (1861-1865), qui est véritablement une guerre civile dans l'imaginaire nord-américain. Elle opposa les États-Unis d'Amérique (« l'Union ») aux États confédérés d'Amérique (« la Confédération »), ces derniers représentant onze États du Sud qui avaient fait sécession. On ne peut que recommander la lecture du chapitre qui lui est consacrée dans ZINN Howard, *Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours*, Agone, Marseille, 2003.

m'en a jamais dit plus. Je pense qu'elle ne se sentait pas vraiment proche de sa belle-famille.

Je crois que ma mère a un peu enseigné à Abbeville, mais elle n'y resta pas bien longtemps. Mon père décida de partir vers le Nord et ma mère ne voulait pas rester dans sa famille tandis qu'il n'était pas là. Elle était enceinte de mon frère et partit vivre chez ses parents qui avaient une petite ferme à Pine Level. Mes grands-parents maternels vivaient seuls à cette époque, la nièce qu'ils avaient élevée s'était mariée et avait quitté la maison. Ma mère disait avoir beaucoup hésité, fallait-il rester à Abbeville dans une maison avec un père, une mère et des enfants ? Mais c'est en se disant que ses propres parents étaient désormais seuls qu'elle se décida à les rejoindre et à s'installer avec eux.

Ma mère m'emmena vivre à Pine Level, Alabama, alors que j'étais encore toute petite. Plus tard, mon père nous rejoignit et nous vécûmes ainsi en famille jusqu'à mes 2 ans et demi. Il quitta alors Pine Level pour trouver du travail et je ne l'ai revu que lorsque j'avais 5 ans, mon petit frère, lui, en avait 3. Il resta quelques jours et partit de nouveau. Je n'ai alors plus revu mon père avant d'être une femme adulte et mariée.

Mon père et ma mère ne se remirent jamais ensemble. Ils ne pouvaient tout simplement pas accorder leurs modes de vie respectifs : il voulait voyager, elle voulait s'installer*.

* Sur la question et les représentations du voyage pour les Noirs américains au début du xx^e siècle, voir : DAVIS Angela, *Blues et féminisme noir*, Libertalia, Montreuil, 2017.

J'ai des souvenirs très clairs et précis de mes grands-parents maternels. D'ailleurs, la première chose dont je me souviens est mon grand-père m'emmenant chez le docteur pour faire examiner ma gorge. Pendant toute mon enfance, je fus atteinte d'angine chronique, mais cet épisode s'est passé très tôt dans ma vie. Je n'avais pas plus de 2 ans et demi car j'étais alors la seule enfant à la maison. Ma mère ne m'avait pas emmenée parce qu'elle était mal en point, je pense que c'était juste avant la naissance de mon frère. Mon grand-père m'a conduite dans une boutique, il n'y avait en effet pas de véritable cabinet médical. Il m'a assise sur le comptoir, je portais une petite veste en velours rouge et un bonnet. Le docteur m'a demandé d'ouvrir la bouche, je l'ai ouverte ; je me souviens très clairement d'avoir obéi bien gentiment à chacune de ses consignes. Autour de nous, les gens étaient épatés. Moi, si petite, qui étais si sage et causais si peu de problèmes. J'ouvris la bouche et il y mit un objet – je pense que c'était une cuillère ou quelque chose comme ça – pour maintenir ma langue vers le bas. Quand Grand-Père me ramena à la maison, il raconta à ma mère et ma grand-mère à quel point je m'étais bien tenue. Ce souvenir est la première chose dont je me souviens à propos de moi-même. J'ai toujours aimé que l'on dise du bien de moi, ne serait-ce que pour des choses insignifiantes. Ce jour-là, j'étais heureuse que Grand-Père me qualifie de si bonne petite fille.

En vivant chez mes grands-parents, j'appris beaucoup de choses sur l'histoire de la famille de ma

mère. Mon arrière-grand-père, le père de ma grand-mère, portait le nom de Percival. C'était un jeune Irlandais d'Écosse qui avait été emmené par bateau aux États-Unis. Il était blanc, certes, mais il n'était pas libre pour autant.

À cette époque, des Blancs pauvres, débarqués des quatre coins de l'Europe, étaient des domestiques sous contrat, dont le statut était quasiment celui de serf. Ils s'engageaient à travailler pour quelqu'un pendant un certain nombre d'années, en échange de la traversée vers l'Amérique. Pendant toute cette période, ils n'avaient aucun droit et pouvaient être traités aussi mal que des esclaves.

Mon arrière-grand-père mit le pied dans ce pays au port de Charleston, Caroline du Sud, puis il fut emmené en Alabama. Il devait travailler pour des gens appelés Wright qui vivaient à Pine Level. Mais il put garder son nom de famille, Percival, qui, je pense, était son nom d'origine. Il n'en allait pas de même pour la plupart des domestiques asservis et les esclaves noirs. Eux n'avaient pas le droit de garder leur nom, ils prenaient celui de leur maître.

Il se maria avec Mary Jane Nobles, une Africaine-Américaine qui n'avait aucun ancêtre blanc. C'était une sage-femme, esclave. Elle aidait pendant les accouchements et s'occupait des nouveau-nés. Ils eurent trois enfants, deux filles et un fils, avant que le président Abraham Lincoln ne déclare l'Émancipation; six autres naquirent libres. Leur fille aînée, Rose, ma grand-mère, avait 5 ans à la fin de la guerre civile, quand l'Union l'emporta sur les

États confédérés. Ma grand-mère m'a raconté comment les maîtres firent creuser de grands trous aux esclaves pour y enterrer leurs biens les plus précieux – la vaisselle, l'argenterie, les bijoux. Ils envoyaient ensuite les plus jeunes enfants esclaves jouer sur ces cachettes pour tasser la terre et les rendre invisibles.

À la fin de la guerre, l'esclavage fut aboli. Mais de nombreux anciens esclaves restèrent là où ils vivaient. Ils ne savaient pas où aller et ne voulaient pas quitter leurs maisons. Mes arrière-grands-parents continuèrent à vivre dans leur cabanon sur la propriété des Wright et à travailler pour cette famille. La vie n'avait alors pas vraiment changé, mais ils savaient qu'ils pouvaient partir quand ils le voulaient. Ils avaient également le droit d'acheter de la terre. Je ne sais pas exactement quand ils le firent, mais peu de temps après l'Émancipation, mes arrière-grands-parents acquirent six hectares qui faisaient partie de la plantation des Hudson.

C'est après que l'esclavage fut aboli et que les gens furent libres que mon arrière-grand-père fabriqua une petite table pour que sa famille puisse manger dessus. Ma grand-mère avait 6 ans, elle était l'aînée et tenait la torche enflammée qui permettait à mon arrière-grand-père de travailler pendant la nuit. Cette table est aujourd'hui chez moi et je m'en sers toujours.

La journée, il fabriquait des meubles pour M. Wright. Je suppose qu'il a utilisé les outils de M. Wright pour faire cette petite table ; à moins que ce ne soit son propre marteau et sa propre vrille. Au lieu d'utiliser des clous, il fabriquait des chevilles en bois, et c'est ainsi qu'il assembla cette table.

Après l'Émancipation, ma grand-mère emménagea dans la maison des Wright pour s'occuper de leurs enfants. Elle avait à peine 6 ans, mais était déjà assez grande pour s'occuper d'un tout-petit. Elle échappa ainsi au travail des champs et n'avait pas beaucoup de tâches domestiques à accomplir.

Le père de mon grand-père était le propriétaire blanc d'une plantation, il s'appelait John Edwards. Sa mère était une esclave qui travaillait comme domestique et couturière, elle ne travailla jamais dans les champs. Je pense qu'elle était probablement métisse, car mon grand-père, l'enfant qu'elle eut de son maître, était presque blanc. Elle mourut alors que mon grand-père n'était qu'un petit enfant, puis John Edwards, le propriétaire de la plantation, décéda lui aussi.

Après leur décès, leur enfant, mon grand-père Sylvester, fut très mal traité. Un contremaître prit la tête de la plantation, il détestait tellement mon grand-père qu'il le battait chaque fois qu'il en avait l'occasion. Je me souviens l'entendre raconter que la seule nourriture qu'il avait était les restes que les cuisinières arrivaient à lui donner. Le contremaître le frappait, essayait de l'affamer, lui interdisait de porter des chaussures. Il fut tellement maltraité qu'il en garda toute sa vie une haine profonde envers les Blancs. C'est mon grand-père qui apprit à ma mère et à ses sœurs, puis à leurs enfants, qu'il ne fallait jamais accepter d'être malmené, par qui que ce soit. Cette attitude est ancrée dans nos gènes.

Je me souviens de lui comme de quelqu'un de très émotif et emporté. Ma grand-mère, elle, était

calme. Mon grand-père avait la peau très claire, les cheveux raides, et parfois même les gens le prenaient pour un Blanc. Il en profita autant qu'il pouvait. Il avait toujours le mot ou l'attitude pour mettre les Blancs mal à l'aise. Lorsqu'il rencontrait des Blancs qui ne le connaissaient pas, il leur tendait la main pour les saluer et disait « Mon nom est Edwards », et on lui serrait la main. En voyant la scène, ceux qui le connaissaient étaient très embarrassés et chuchotaient aux autres qu'il n'était pas blanc. À cette époque, un Blanc ne serrait pas la main d'un Noir, et ceux-ci ne devaient se présenter que par leur prénom, et jamais par leur nom de famille.

Je me souviens également qu'il lui arrivait d'interpeller des Blancs par leur prénom, ou bien sans leur dire « monsieur ». Cette attitude ne plaisait pas et, en fait, il prenait de grands risques en agissant ainsi. Les Noirs n'étaient pas censés s'adresser aux Blancs sans leur donner du « monsieur » ou du « madame ». Mais mon grand-père avait cette attitude belliqueuse envers eux de manière générale. Et il adorait se moquer d'eux dès qu'ils avaient le dos tourné.

Il ne voulait pas que mon frère et moi jouions avec les Blancs. Le contremaître de la plantation des Hudson avait des enfants de notre âge. Quand nous voulions jouer avec eux, ou qu'ils voulaient jouer avec nous, mon grand-père se mettait en colère. Il nous tenait à l'écart, nous ne devions même pas nous approcher d'eux. Il suffisait que l'on soit assis par terre, à l'ombre de la charrette, en train de jouer, pour qu'il nous crie dessus et nous ordonne de nous éloigner.

Il n'en ratait pas une. Ce pouvait être une chose tout à fait insignifiante, mais c'était sa manière d'exprimer son hostilité envers les Blancs. Cette attitude ne se retourna jamais contre lui. Comment il put survivre en disant tout ce qu'il disait, sans jamais garder sa langue dans sa poche, en faisant ses grands discours ? Je n'en ai aucune idée, si ce n'est qu'il avait la peau si claire et ressemblait tellement aux Blancs. Je pense aussi qu'on le connaissait assez pour savoir qu'il ne fallait pas le chercher, ni s'en prendre physiquement à lui.

Son mauvais caractère était peut-être également lié à son handicap. Il souffrait d'une arthrose sévère, ce qu'on appelait alors des rhumatismes. Je ne sais pas à quel âge il commença à en souffrir, mais je pense que cela remontait à son plus jeune âge. Il pouvait difficilement porter des chaussures sans y faire des trous pour ses orteils, et parfois il ne pouvait pas marcher du tout. Il était pourtant là, très présent, à essayer de s'occuper de sa famille.

Ma grand-mère et lui se marièrent très jeunes, et l'un de ses plus grands désirs était qu'aucun de ses enfants ou de ses proches n'ait à cuisiner ou lessiver pour les Blancs. Il voulait que tous ses enfants reçoivent une éducation pour qu'ils n'aient pas à faire ce genre d'ouvrage.

Le travail domestique payait très peu, celles et ceux qui le faisaient n'étaient pas respectés. La plupart des travailleurs domestiques s'épuisaient à la tâche et n'avaient aucune chance de faire des études. C'est bien pour cela que mon grand-père voulait que ma mère aille à l'école et devienne institutrice.

L'enseignement était un métier précieux et il rapportait plus. Évidemment, les enseignants africains-américains n'étaient pas aussi bien payés que leurs homologues blancs, mais ils l'étaient bien mieux que les travailleurs domestiques.

Mes grands-parents eurent trois filles. L'une d'elles mourut quand elle était une jeune adolescente et n'eut jamais l'occasion d'aller à l'école. Une autre, Fannie, fit tout le contraire de ce que souhaitait mon grand-père : elle quitta la maison et partit à Montgomery travailler chez des Blancs comme servante. Elle ne poursuivit pas ses études et ne dépassa donc jamais la sixième*. En effet, les écoles noires de Pine Level et des environs n'allaient pas au-delà. Il fallait partir loin pour aller au lycée. Elle avait environ sept ans de plus que ma mère. Soit mon grand-père n'avait pas assez d'argent pour les envoyer toutes les deux faire des études, soit la plus grande refusa tout simplement d'y aller. La plupart des femmes du Sud de l'époque, qu'elles furent noires ou blanches, allaient rarement au-delà de l'école élémentaire. Je crois me souvenir de ma mère racontant que mon grand-père plaçait de grands espoirs en l'éducation de sa grande sœur, mais j'imagine que Fannie avait tout simplement d'autres idées en tête. Elle voulait peut-être gagner de l'argent, même si ce n'était que le maigre salaire d'une domestique de l'époque. Je pense qu'elle voulait vivre sa vie, être seule, ce qu'elle réussit à faire jusqu'à son mariage. Elle se maria plusieurs années avant ma mère.

* Soit la dernière année de l'école élémentaire, lorsque les élèves ont entre 11 et 12 ans.

Leona Edwards, ma mère, étudia à Selma, Alabama, à la Payne University. Elle n'y resta pas assez longtemps pour obtenir un diplôme mais elle eut un certificat d'enseignement. Elle commença à exercer son métier à Pine Level jusqu'à ce qu'elle rencontre mon père et se marie.

Après que nous fûmes retournés à Pine Level pour vivre avec mes grands-parents, et après la naissance de mon frère Sylvester, ma mère reprit l'enseignement. L'école noire de la ville avait déjà un professeur en poste, elle partit donc enseigner dans le village de Spring Hill. C'était trop loin pour qu'elle puisse faire l'aller-retour tous les jours et préparer ses cours, elle passait donc la semaine chez une famille du village. Je me souviens du jour où mon grand-père l'emmena avec sa charrette tirée par une mule, je ne savais pas pourquoi elle s'en allait. J'ai demandé à ma grand-mère : « Est-ce que Mama Leona s'en va pour apprendre comment devenir une institutrice ? » Elle me répondit : « Non, elle a appris tout ça avant que tu sois née, maintenant c'est elle qui va donner des cours. » J'ai bien compris ce que cela voulait dire, mais j'étais très contente quand elle rentrait.

J'aimais vivre avec mes grands-parents. Parfois, ils m'emmenaient pêcher dans un ruisseau qui traversait la plantation. En raison de leur grand âge, ils avaient souvent du mal à accrocher l'appât au bout de l'hameçon, alors je le faisais pour eux. J'imagine que c'est pour ça qu'ils aimaient m'emmener à la pêche. L'asticot pouvait remuer autant qu'il voulait, je l'attrapais aisément et le fixais à l'hameçon.

Certaines personnes tuaient les vers avant, mais je me suis toujours dit que voyant l'asticot bouger, le poisson mordrait plus volontiers et plus rapidement. Les gens utilisaient aussi d'autres genres d'appâts, comme de la couenne ou des queues de crevettes.

Mon frère Sylvester, dont le nom faisait référence à celui de mon grand-père maternel, avait deux ans et sept mois de moins que moi. Il me suivait partout et tout le temps. Tout ce que je disais, il le répétait. Il n'arrêtait pas de faire des bêtises mais j'étais très protectrice. Alors que ma grand-mère ramassait une petite branche pour cravacher mon frère, je lui aurais dit : « Grandma, ne frappe pas le petit frère. Ce n'est qu'un bébé, sa maman n'est pas là et son papa non plus. » Elle avait alors posé la baguette, m'avait regardée et décidé de ne pas le punir ce jour-là. Je me souviens à quel point Sylvester était un petit malin, doublé d'un sacré filou. J'ai reçu bien plus de coups pour ne pas avoir dénoncé ses bêtises que pour en avoir fait moi-même. Cet instinct protecteur vis-à-vis de lui ne m'a jamais quittée.

CHAPITRE 2
PAS COMME LES AUTRES

C'est peut-être l'habitude de protéger mon petit frère qui m'a permis d'apprendre à me protéger moi-même. Je sais que je possédais un sens profond de ce qui était juste et de ce qui ne l'était pas. Cela m'a parfois attiré des ennuis.

Je devais avoir une dizaine d'années quand je fis la connaissance, sur le chemin de l'école, d'un petit garçon blanc prénommé Franklin. Il faisait à peu près la même taille que moi, peut-être un peu plus grand. Il m'a adressé la parole et m'a menacée de me frapper – il serrait son poing comme s'il allait m'en coller une. J'ai alors ramassé une brique en lui déclarant qu'il pouvait tenter de taper, à ses risques. Il s'est ravisé et a continué son chemin.

Je n'y ai plus repensé et j'imagine que lui non plus. Mais un beau jour, je déclarai à ma grand-mère : « J'ai vu Franklin. Il a dit qu'il allait me frapper, alors j'ai ramassé une brique pour la lui jeter dessus. » En entendant cette histoire, elle me gronda très sévèrement. Il me fallait apprendre que les Blancs étaient les Blancs et qu'on ne pouvait pas leur parler n'importe comment, ni faire ce que l'on voulait face à eux. Surtout, il ne fallait jamais leur répondre s'ils nous faisaient quelque chose de mauvais.

Cela m'a beaucoup énervée. J'avais le sentiment d'avoir le droit de me défendre si je le pouvais. Ma grand-mère me disait que j'avais les nerfs à fleur de

peau, que j'étais trop belliqueuse et qu'on me lyncherait avant mes 20 ans si je n'étais pas plus prudente. Je ne me suis plus jamais disputée avec Franklin, mais pas parce que j'avais peur. Je pense que j'ai tout simplement arrêté de faire attention à lui alors que nous avons continué de nous croiser sur la route. Mais dans mon esprit, l'attitude de ma grand-mère me blessait, car j'avais l'impression qu'elle prenait le parti de mon ennemi. C'était comme si elle le préférait à moi.

Ce n'est que plus tard que j'ai compris qu'elle m'avait grondée parce qu'elle redoutait mon attitude et qu'elle se faisait du souci. Elle savait qu'il était très dangereux pour moi de me comporter avec Franklin, ou avec n'importe qui d'autre de blanc, d'égal à égal. À l'époque, les Noirs pouvaient être passés à tabac et même tués s'ils agissaient de la sorte.

Je n'ai pas connu beaucoup d'autres disputes avec des enfants blancs. De manière générale, les enfants noirs et blancs ne se côtoyaient pas, chacun restait de son côté. Nous ne fréquentions ni les mêmes écoles ni les mêmes églises, nous ne nous rencontrions que très rarement.

Mon frère et moi, nous avons commencé l'école avec un an d'écart, alors que j'avais deux ans et demi de plus que lui. J'étais plutôt petite pour mon âge, c'était l'une des raisons pour lesquelles ma mère ne voulait pas m'envoyer trop jeune à l'école. Depuis mon plus jeune âge, j'étais assez fragile, et l'angine chronique ralentissait ma croissance. Mon frère était un enfant plus gros, mais nous avons toujours fait à peu près la même taille. Quand nous étions petits, il arrivait par moments

qu'il pèse plus lourd que moi. Ses yeux étaient un peu allongés et on aurait presque dit qu'il venait d'un pays d'Orient. Alors qu'il avait 13 ou 14 ans, un ami de la famille l'appelait Chink*, ce qui le mettait très en colère.

Je devais avoir 6 ans quand j'ai commencé l'école. Sylvester commença une année plus tard, il avait environ 5 ans. Nous allions dans une école noire de Pine Level où il n'y avait qu'une seule classe et une seule enseignante. C'était une petite bâtisse en bois, pas très loin de là où nous vivions. Elle était située dans le jardin de la Mont Zion A.M.E Church. Dans de nombreux villages, l'église même servait d'école, mais à Pine Level elle avait son propre bâtiment, sur les terrains de la paroisse. La classe allait de la première à la sixième**, et nous étions cinquante ou soixante enfants dans la même pièce. Les rangées étaient organisées par classes d'âge, parfois c'étaient les plus grands qui lisaient ou récitaient leurs leçons devant les autres, d'autres fois c'étaient les plus petits.

Ma première institutrice était Mlle Sally Hill, elle était très gentille. Je me souviens que c'était une dame à la peau claire et qu'elle avait de très grands yeux. Quand des enfants m'embêtaient ou se moquaient de moi à cause de ma petite taille, je me mettais à pleurer et elle me faisait asseoir à ses côtés. Parfois, elle me prenait avec elle et nous discussions.

Je savais déjà lire quand j'ai commencé l'école, ma mère m'avait appris à la maison; elle fut en fait ma

* Que l'on pourrait traduire par « chinetoque ».

** Contrairement au système français actuel, il faut donc comprendre que le niveau des classes va croissant.

véritable première institutrice. Je ne me souviens pas quand j'ai commencé à lire mais je devais avoir 3 ou 4 ans. J'adorais les livres, j'aimais lire et compter. Je trouvais génial de pouvoir prendre un livre, m'asseoir et bouquiner, c'est ainsi que je concevais la lecture. Chaque fois que j'en prenais un dont je n'arrivais pas à comprendre les mots, j'inventais une histoire à partir des illustrations.

À l'école, j'aimais les contes de fées et les légendes. Je me souviens d'avoir essayé de trouver *Le Petit Chaperon rouge* après avoir entendu quelqu'un dire que c'était un bon livre. Quel que soit le livre que me donnait Mlle Hill, je m'asseyais et le lisais en entier, pas seulement quelques pages. Je revenais alors vers elle en lui disant fièrement : « J'ai fini ce livre ! » Puis, j'ai commencé à apprendre à écrire.

Je n'ai eu Mlle Hill qu'une année, elle fut remplacée par Mme Beulah McMillan. Nous l'appelions simplement Mlle Beulah. Elle avait été institutrice pendant de nombreuses années, ma mère avait suivi sa classe lorsqu'elle était petite. Elle avait d'ailleurs une photo de cette même école datant de son enfance, avec les élèves devant le bâtiment – en rangs sur les marches et au pied de l'école. Les plus petits et les garçons étaient agenouillés sur le sol, au premier rang. Ma mère ne voulait jamais la montrer à personne, tant l'image était vieille et abîmée. Mais j'aimais cette photo. Je me souviens m'amuser à prendre ma loupe et regarder toutes ces petites têtes une à une.

J'aimais Mlle Beulah et j'aimais l'école, je m'y amusais bien. Pendant la récréation, les filles se mettaient

en cercle et jouaient à des jeux comme Little Sally Walker sitting in the saucer, Rise Sally rise ou Ring around the roses. Les garçons, eux, jouaient à la balle, je n'ai pas le souvenir que les filles jouaient beaucoup avec eux. Mais nous y jouions un peu à la maison. Ma mère nous en avait acheté une et nous devons faire très attention à ne pas la perdre. Mais les balles ne faisaient pas long feu. Nous jouions à ce que nous appelions alors le base-ball. Je n'étais pas souvent de la partie, et quand je m'y mettais, je tombais et me faisais mal. Je n'ai jamais été très douée pour courir.

Certains garçons de l'école étaient particulièrement bons à la course et aux jeux de balle. Ils étaient en charge de ramasser du bois pour la classe. Les plus grands partaient couper et ramasser du bois puis le ramenaient à l'école.

Ce n'était pas le cas dans les écoles blanches. La ville ou le comté prenaient en charge le chauffage dans celles-ci. Quand j'étais toute petite, une école pour les Blancs fut construite pas très loin de chez nous et nous passions souvent devant. C'était un beau bâtiment en briques, qui existe toujours aujourd'hui. J'ai appris plus tard qu'elle avait été construite avec de l'argent public, grâce aux impôts payés par les Blancs comme par les Noirs. Nous autres devions construire et chauffer nos propres écoles, sans aucune aide du comté ou de l'État.

Autre différence entre les écoles blanches et les nôtres, notre année scolaire durait cinq mois, la leur en durait neuf. De nombreux enfants noirs devaient aider leurs familles à semer et à planter au printemps

puis à récolter à l'automne. C'étaient des familles paysannes, qui travaillaient la terre appartenant aux propriétaires des plantations, ils ne gardaient qu'une partie de leur récolte et devaient donner le reste aux propriétaires. Ils avaient donc besoin de l'aide de leurs enfants. À l'époque où j'ai commencé l'école, nous n'y allions que de la fin de l'automne au début du printemps.

J'étais déjà bien consciente que les Noirs et les Blancs vivaient différemment. J'avais entendu les histoires racontées par mon grand-père et comment le contremaître blanc l'avait maltraité pendant son enfance. Ma mère, elle, me rapportait ce que les anciens disaient du temps de l'esclavage. Je me souviens en particulier qu'elle m'expliquait que les esclaves devaient faire croire aux Blancs qu'ils étaient heureux. S'ils montraient leur mécontentement, les Blancs les traitaient encore plus mal, il fallait les duper et leur montrer qu'on les aimait. Les esclaves étaient mieux traités lorsque leurs maîtres pensaient qu'ils étaient appréciés.

Quand les Blancs mouraient, il fallait feindre la tristesse. Les esclaves crachaient sur leurs doigts et utilisaient leur salive pour humidifier leurs joues pour faire croire qu'ils avaient pleuré. Ils le faisaient devant leurs enfants, qui faisaient de même devant les Blancs endeuillés.

J'étais contente de ne pas avoir connu le temps de l'esclavage. Toutefois, je savais bien que les conditions de vie de ma famille n'étaient guère meilleures qu'à cette époque.

Je voyais bien que nous n'allions pas dans les mêmes écoles, que les nôtres n'étaient pas aussi bonnes que les leurs. Ils avaient des vitres, avec de véritables carreaux de verre, nous n'avions que des volets en bois.

Certains enfants blancs prenaient le bus pour aller à l'école, alors qu'il n'y avait pas de ramassage scolaire pour nous autres. Je me souviens que sur le chemin de l'école, il nous arrivait de croiser le bus des enfants blancs, et ceux-ci s'amusaient à nous jeter leurs déchets dessus. Nous en tirions les leçons; nous nous éloignons de la route à son approche et marchions à travers champs. Nous n'avions alors pas ce que l'on appellera plus tard les « droits civiques », il n'y avait donc aucun moyen de revendiquer quoi que ce soit, ni personne à qui adresser nos revendications. Nous ne faisons que nous adapter – comme nous éloigner de la route à l'approche du bus – et tout simplement survivre au jour le jour.

Pine Level était un village trop petit pour que la ségrégation s'y applique comme dans les villes. Il n'y avait pas beaucoup d'habitants, et je ne pourrais pas dire quelles étaient les proportions de populations noire et blanche. Nous disposions de peu d'équipements publics, comme des fontaines ou des bus, je n'ai pas vu étant enfant ces fameuses fontaines d'eau potable où étaient inscrits *Colored* et *White*. Il n'y avait pas de centre-ville. Il n'y avait que trois boutiques qui vendaient de tout; tous les commerçants étaient blancs. Une de ces boutiques faisait office de bureau de poste. Il n'y avait pas de gare,

la plus proche était à une vingtaine de kilomètres, dans une ville du nom de Ramer, plus à l'ouest.

À l'âge de 6 ans, je compris pleinement que nous n'étions pas libres. Le Ku Klux Klan faisait des descentes dans les quartiers noirs, brûlait des églises, passait à tabac et tuait des gens. Mais je ne savais pas pourquoi le Klan était alors si actif; j'ai appris plus tard que c'était parce que les soldats noirs rentraient chez eux après la Première Guerre mondiale et qu'ils se comportaient comme s'ils méritaient des droits égaux pour avoir servi leur pays. Les Blancs détestaient que les Noirs adoptent une telle attitude et commencèrent donc à agir très violemment pour les remettre à leur place, leur rappeler qu'ils n'avaient aucun droit.

La violence atteignit un tel niveau que mon grand-père gardait toujours une arme à proximité – un fusil à deux coups. Nous avions mis au point un plan pour fuir au cas où les Klansmen feraient irruption chez nous. Nous nous couchions tout habillés, prêts à déguerpir en cas de problème. J'ai le souvenir clair de mon grand-père qui disait : « Je ne sais pas combien de temps je pourrais tenir s'ils débarquent ici, mais je flingue au moins le premier qui franchit cette porte. »

Nous vivions au bord de ce qu'on appelait alors la grand-route, qui n'était pas pavée tout du long, et les Klansmen l'empruntaient. Mon grand-père ne serait jamais allé les provoquer, mais il était déterminé à défendre sa maison. Je me disais que quoi qu'il arrive, je voulais être là pour voir ce qui se passait. Je voulais le voir utiliser ce fusil et on ne me surprendrait pas dans mon sommeil. La nuit, il se

mettait dans son fauteuil à bascule, près du feu, et je m'asseyais par terre à côté de lui; son fusil était à portée de main, au cas où.

Les Klansmen n'essayèrent jamais d'entrer chez nous, et après un certain temps, cette flambée de violence s'atténa. Elle ne s'est pas complètement éteinte pour autant, nous avons toujours écho de ce genre de brutalités ici et là.

J'étais bien jeune et je n'avais pas lu grand-chose à propos du racisme, mais j'avais beaucoup écouté ce qui se disait autour de moi. J'entendais souvent des histoires de Noirs que l'on retrouvait morts sans savoir ce qui leur était vraiment arrivé. Il n'y avait rien d'autre à faire que de ramasser les corps pour les enterrer. Aujourd'hui, je me demande parfois comment nous pouvions vivre dans cet état de peur permanente. Mais c'était la seule vie que je connaissais, et Pine Level, le seul endroit où j'avais vécu.

Sur cette plantation, mes grands-parents étaient les seuls à posséder leur propre terre, ils avaient neuf hectares. Trois d'entre eux avaient été hérités de mon arrière-grand-père James Percival, qui avait acheté ce terrain avec mon arrière-grand-mère Mary Jane, après l'Émancipation. Il y avait construit un petit cabanon. Le reste du terrain avait été cédé à leur fille, ma grand-mère Rose, pour y vivre tant qu'elle était en vie. Elle s'était occupée d'une petite fille de la famille Wright, propriétaire du terrain. Quand cette petite fille devint grande, elle épousa un commerçant de Montgomery, nommé Moses Hudson. Elle était toujours la propriétaire de la plantation, mais après le mariage, la propriété

prit le nom de Hudson Place. Moses Hudson lui céda alors la terre et la maison où les Wright avaient vécu. C'est la maison dans laquelle nous vivions.

Sur notre terrain, nous avons des arbres fruitiers et d'autres donnant des noisettes et des noix de pécan. Nous cultivions un potager, avions des poules et quelques vaches. Nous n'achetions donc pas grand-chose au magasin. Quand il fallait y aller, c'était en général mon grand-père qui s'y rendait. Parfois, mon frère et moi l'accompagnions dans sa charrette. Il avait des œufs à vendre et en échangeait contre ce dont la famille avait besoin. Il vendait également des poules et des veaux. Les boutiques de Pine Level disposaient de tout ce dont on pouvait avoir besoin, y compris du tissu. Je n'ai jamais eu d'habits déjà cousus venant de Pine Level. Nous achetions le matériau et ma mère cousait. Le peu d'argent que nous avons provenait du travail de ma mère comme enseignante et du travail des champs que nous faisons sur la terre des autres.

Quand nous avons fini de travailler notre propre terre, nous travaillions sur celle de Moses Hudson. M. Sherman Grey était en charge de la main-d'œuvre agricole. Nous ne l'appelions jamais autrement que M. Sherman ou M. Grey, parce que c'était un ancien et que nous le respections. Les gens le surnommaient Top Nigger*, il était à moitié blanc. Il avait de nombreux enfants et sa famille vivait à côté de la nôtre.

* Que l'on pourrait traduire par « nègre en chef », *nigger* étant la forme péjorative de *negro*. En français donc, *nigger* pourrait se traduire par « négro » et *negro* par « nègre », ce dernier mot étant utilisé officiellement et couramment à l'époque autant par les Noirs que

J'ai commencé à travailler très jeune dans les champs – je ne devais pas avoir plus de 6 ou 7 ans. Comme aux autres enfants, on me donnait un sac, et je devais ramasser une livre ou un kilo de coton. Nous jouions à savoir qui en ramasserait le plus. Plus tard, lorsque je suis devenue plus grande et plus forte, j'ai continué à ramasser le coton mais il m'arrivait aussi de le tailler.

Nous le récoltions à l'automne, après qu'il fut arrivé à maturation, comme ça, il pouvait passer à l'égreneuse, qui séparait la fibre des graines. La taille avait lieu au printemps, quand les plantes étaient encore jeunes. Nous arrachions les mauvaises herbes et éclaircissions les plants pour qu'ils soient plus solides. On nous payait cinquante cents par jour pour la taille et un dollar pour quarante-cinq kilos de coton ramassés. Je ne sais pas combien j'en ramassais quand j'étais petite, puisque nous mélangions notre récolte avec celle des adultes. Notre famille faisait un tas unique avec tout le coton que nous avions cueilli. Ce n'est qu'à partir de mes 10 ou 12 ans que ma récolte fut pesée séparément.

C'était un travail difficile. Nous employions une expression, travailler *from can to can't*, « de pouvoir à ne plus pouvoir ». Cela signifiait travailler à partir du moment où nous pouvions voir – au lever du soleil – jusqu'à ce que l'on n'y voie plus rien – à la nuit tombée. Je n'oublierai jamais le soleil qui tapait ni le sable brûlant sous nos pieds, que nous sentions même

par les Blancs, comme cela était d'ailleurs également le cas dans la sphère francophone.

lorsqu'il nous arrivait de porter de vieilles chaussures de travail. Mais en général, nous ne portions pas de chaussures. On disait : *Didn't nobody have shoes on but the hoss [horse] and the boss*, « personne ne porte de chaussure à part le cheval et le patron ». C'était effectivement le cas à Hudson Place. Il n'y avait que deux paires de chaussures qui foulait ce champ – aux pieds de M. Freeman, le contremaître blanc, et aux sabots de son cheval.

M. Freeman contrôlait toute la plantation. C'est avec ses enfants que mon grand-père ne voulait pas que nous jouions, Sylvester et moi. Un jour, M. Sherman Grey alla voir M. Freeman et lui dit : « Que feriez-vous, vous autres les Blancs, si vous ne nous aviez pas pour travailler? » Il lui laissait ainsi entendre qu'il devait complimenter les travailleurs des champs pour le bon travail qu'ils faisaient. Avec autorité, M. Freeman répondit : « Sherman, si vous n'étiez pas là à travailler pour moi, d'autres le feraient. Je trouverais bien d'autres stupides négros pour bosser ici. » Mot pour mot. Et je le sais car j'étais là, dans le champ, quand il prononça cette phrase.

Je me souviens y avoir beaucoup repensé, tout comme je me rappelle d'un autre de nos voisins. Lui aussi avait une grande famille avec beaucoup d'enfants. C'était un homme noir, ses ancêtres n'avaient jamais été métissés – pas une goutte de sang blanc. Il était âgé et s'appelait M. Gus Vaughn. Sa femme et ses enfants travaillaient dans les champs, mais lui ne faisait rien d'autre que se balader, appuyé sur sa canne. Il ne travaillait pour personne, il déambulait

et faisait de grands discours. M. Freeman détestait M. Gus Vaughn. Il lui disait : « Gus, je ne vous aime pas. » Ce à quoi celui-ci répondait : « Il n'y a pas d'amour perdu », et continuait à se balader. Au début, je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire par là. Ce n'est que plus tard que j'ai compris que cette inimitié était réciproque – il n'y avait pas d'amour perdu entre eux.

Je voyais donc qu'il y avait au moins un homme noir qui refusait de travailler pour M. Freeman. Bien plus tard, lorsque j'entendais des Blancs affirmer que c'étaient les Noirs à la peau claire qui avaient le courage de se rebeller, je repensai à M. Gus Vaughn et à sa peau noire.

Tous les Blancs de Pine Level ne nous étaient pas hostiles. Je n'ai pas grandi dans le sentiment que l'ensemble de la population blanche nous détestait. Quand j'étais très jeune par exemple, je me souviens qu'une très vieille femme blanche m'emmenait pêcher avec elle. Elle était très gentille et nous traitait tout à fait normalement. Elle venait souvent rendre visite à mes grands-parents et discutait avec eux pendant de longs moments. Il y avait donc bien quelques Blancs qui étaient bons à Pine Level.

CHAPITRE 3
MONTGOMERY

Pine Level était mon monde. La première fois que je suis allée à Montgomery, la grande ville la plus proche, je devais avoir 8 ans. Ma mère avait actualisé sa licence de professeure en suivant les cours d'été de l'Alabama State Normal, une université pour enseignants noirs, qui s'appelle désormais l'Alabama State University.

Nous nous sommes rendues à Montgomery en voiture, je ne me souviens pas être montée dans un bus dans mon enfance. Des années plus tard, mon mari me dit qu'il y avait alors un bus public qui allait de Tuskegee à Montgomery – il vécut à Tuskegee pendant un temps. Mais ils ne laissaient pas les gens de couleur monter à bord, ils devaient voyager sur le toit du bus, avec les bagages. Durant mon enfance à Pine Level, je n'ai jamais vu une chose pareille. S'il y avait un bus, alors les Noirs de Pine Level ne l'empruntaient tout simplement pas pour éviter ce genre d'humiliation. Ils préféraient utiliser des voitures particulières.

Certains Noirs de Pine Level avaient des voitures et j'imagine qu'ils organisaient un service de transport avec celles-ci. Vous payiez pour qu'ils vous emmènent où vous vouliez, à la condition de prendre la route qu'ils voulaient. Parfois, il fallait se lever très tôt le matin pour profiter de ce genre de service. Certains avaient des camions et acceptaient que les gens montent à l'arrière, debout sur la remorque.

Pour ma part, je ne me souviens pas être montée dans un de ces camions.

En général, nous faisons la route avec un vieil homme nommé M. Barefoot. Lorsque nous avons une occasion d'aller en ville, il fallait nous lever de très bonne heure. Il avait une petite Ford Model T, qu'il remplissait de passagers.

Si vous alliez à Montgomery pour faire des courses, il fallait descendre dans une bourgade nommée Bougahome, que nous prononcions « bug-a-home* ». C'était un quartier où prospéraient des commerces destinés aux fermiers, on pouvait y acheter des produits de base et de la nourriture pour animaux. C'était le premier arrêt sur la route de Montgomery et le dernier sur le chemin du retour.

Si vous vouliez passer la nuit à Montgomery, il fallait trouver un endroit où dormir. Les Noirs ne pouvaient pas prendre de chambre dans les hôtels du centre-ville ou dans les pensions de famille blanches. Il existait des pensions noires, mais nous allions plutôt dormir chez notre famille, car le salaire de ma mère ne nous permettait pas de grandes dépenses. Mon père avait tout simplement disparu, on ne le revit pas pendant plusieurs années, et il ne donnait que très rarement de ses nouvelles à ma mère. Lorsqu'il écrivait, il envoyait un tout petit peu d'argent, mais il arrivait également qu'il n'envoie rien. Et puis il valait mieux pour les femmes et les enfants être hébergés en famille et éviter les pensions.

* Que l'on pourrait se risquer à traduire « la maison aux insectes », mais qui ne respecterait pas l'effet phonétique du parler noir-américain.

Nous logions chez une cousine de Grandma Rose, cousine Ida Nobles. Mon frère, lui, restait à la maison avec mes grands-parents, il n'avait que 6 ans. Cousine Ida était célibataire, elle élevait un de ses neveux, le fils de sa sœur. Celle-ci était partie vivre à Chicago, où elle avait été mortellement percutée par un tramway. Elle avait laissé derrière elle son fils, qui avait alors environ 16 ans, mais pour moi c'était déjà un adulte. Cousine Ida l'avait recueilli. Elle m'aimait tellement qu'elle voulait que je sois sa petite-fille. Ma mère voulait que j'aille à l'école à Montgomery, où l'année scolaire durait neuf mois. Cousine Ida vivait juste à côté de chez un médecin, ainsi si ma gorge ou mes amygdales me faisaient mal, comme c'était souvent le cas, il aurait été facile d'obtenir des soins médicaux. Pour ma mère, c'était la situation idéale et elle voulait que je reste vivre avec cousine Ida durant toute l'année scolaire. Mais celle-ci voulut m'adopter, que je prenne son nom, que je devienne légalement sa fille. Je ne savais pas ce qui se tramait, mes grands-parents me disaient simplement que j'allais vivre chez quelqu'un d'autre pendant quelque temps. Mais ma mère ne voulait pas me laisser être adoptée, ce qui déplaisait à cousine Ida, nous sommes donc parties vivre chez un autre cousin. Je n'ai appris cette histoire que bien plus tard, quand ma mère me l'a finalement racontée. Pour ma part, je voulais vivre avec ma mère et préférerais bien plus avoir Sylvester comme petit frère que le neveu de cousine Ida, Gus Delaney, comme grand frère.

Nous sommes partis de chez cousine Ida pour aller vivre chez le cousin de ma mère, le neveu de Grandma

Rose. C'était un Percival – cousin Lelar et sa femme, Saphonia. Ils avaient trois jeunes enfants – Pauline, Claude et un bébé nommé Moris. C'était la première fois que je vivais avec un nouveau-né, j'ai adoré ça. Ma mère et moi vécûmes avec les Percival jusqu'à la fin de ses cours d'été, puis nous sommes rentrés à Pine Level.

Tandis qu'elle suivait ses cours cet été-là, ma mère m'avait également inscrite à l'Alabama State Normal. J'adorais l'école et c'était plus facile pour moi pendant l'été que pendant l'hiver, où la maladie me faisait souvent rater les cours. Les enseignants de mon école étaient les étudiants de l'Alabama State Normal, qui apprenaient le métier de professeur. Cette école me semblait bien grande comparée à celle de Pine Level. Il y avait un grand bâtiment de briques rouges appelé le Tullibody Hall, quatre autres plus petits et un terrain de sport avec des gradins. J'y suis restée les dernières semaines que nous avons passées à Montgomery.

Je crois me souvenir que c'est cette année-là, alors que nous étions rentrés à Pine Level, que l'école de Mount Zion ferma ses portes. Nous devons aller à Spring Hill, à une dizaine de kilomètres. Ma mère enseignait là-bas. Elle passait la semaine à Spring Hill, Sylvester et moi y allions à pied tous les jours.

Elle était une institutrice formidable. Nous n'avions pas de cours de gym, mais elle était convaincue des bienfaits de l'exercice physique. Elle nous faisait sortir et nous faisons des étirements entre les leçons. En classe, elle était très inventive et nous n'apprenions pas seulement à lire et à écrire.

Les filles apprenaient à coudre, à faire du crochet, à tricoter. Nous fabriquions des paniers en feuilles de maïs et en aiguilles de pin. Ma mère a été mon institutrice jusqu'à mes 11 ans, âge auquel elle m'envoya continuer ma scolarité à Montgomery.

Je fus inscrite à la Montgomery Industrial School, mais la plupart des gens l'appelaient « l'école de Miss White », du nom de sa directrice et cofondatrice, Mlle Alice L. White, qui était accompagnée de Mlle Margaret Beard. Miss White était blanche, comme toutes les autres professeures. Toutes les élèves étaient des jeunes filles africaines-américaines. Si ma mère m'avait envoyée là-bas, c'est parce qu'il n'y avait pas de collège à Spring Hill, où l'école s'arrêtait à la sixième, et il n'y avait pas d'autre établissement pour les Noirs dans les environs. Tous les élèves noirs de la région qui voulaient continuer à étudier dans une école publique après la sixième devaient forcément aller à l'Alabama Normal de Montgomery.

Si j'étais restée chez cousine Ida, j'aurais pu fréquenter le collège public. À l'époque, on l'appelait la Swayne School, mais elle fut renommée plus tard Booker T. Washington. On passait devant à l'époque où nous vivions chez cousine Ida. Ma mère a donc eu l'idée de m'envoyer à l'école de Miss White qui avait très bonne réputation, meilleure encore que le collège public. Ma mère voulait que je suive le programme que proposait Miss White.

Celle-ci venait de Melrose, Massachusetts, et toutes ses enseignantes venaient du Nord. Parce qu'elles donnaient cours à des filles noires, la

communauté blanche de Montgomery les ostracisait. Toute leur vie sociale se développait donc dans la communauté noire, elles fréquentaient par exemple les mêmes églises que nous. Elles n'avaient pas la vie facile, et Miss White a connu des expériences très douloureuses, son école fut incendiée à deux reprises après son inauguration. Mais elle avait tenu bon et cet établissement existait déjà depuis plusieurs années lorsque ma mère m'y inscrivit.

Juste avant d'y aller, j'avais subi une opération des amygdales à Montgomery. J'avais des angines chroniques depuis l'âge de 2 ans, cela me faisait régulièrement souffrir et rater l'école bien trop souvent, en particulier dès qu'il commençait à faire froid. À l'école de l'église de Spring Hill, mal chauffée et pleine de courants d'air, je tombais malade sans arrêt. À la campagne, j'étais donc tout le temps enrhumée, et ma gorge me faisait constamment souffrir.

Là-bas, le médecin avait dit que mon cœur était bien trop faible pour que je puisse subir l'anesthésie générale nécessaire à l'opération dont j'avais besoin. Il avait montré à ma mère comment il aurait pu m'opérer avec une anesthésie locale, en m'installant simplement sur un fauteuil, ce qu'elle avait refusé. Elle ne supportait pas cette idée et décida de m'emmener à Montgomery. Sa sœur Fannie y vivait, elle avait un fils, Thomas, qui avait quelques mois de moins que moi. Il n'avait pour sa part aucun problème avec ses amygdales, c'est en tout cas ce qu'il me raconta des années plus tard. Pourtant, nous avons été opérés tous les deux en même temps, parce

que ma mère et sa sœur avaient réussi à négocier les deux opérations pour le prix d'une.

J'ai été très malade après cette intervention. Mes yeux avaient gonflé à tel point que je ne voyais plus rien et ma gorge mit beaucoup de temps à guérir. Nous avons passé une ou deux nuits à l'hôpital, qui s'appelait Hale's Infirmary, le médecin était blanc si je me souviens bien. Puis ma mère me ramena à Pine Level. Je suis restée malade pendant bien longtemps, contrairement à mon cousin Thomas qui se remit de l'opération en un rien de temps. J'ai finalement commencé à grandir normalement une fois remise.

C'en était alors fini des problèmes d'angine. Mais à cause des nombreux jours d'école ratés en raison de l'opération, j'intégrais l'école de Miss White en classe de cinquième au lieu de la sixième, alors que j'avais déjà fait ma cinquième à l'école de Spring Hill. Mais celle-ci étant une école de campagne, ils pensèrent que j'aurais peut-être du retard. On m'a finalement passé en sixième en cours d'année.

Ma mère payait des frais pour ma scolarité chez Miss White lorsque j'y entrai, à 11 ans. Plus tard, je suis devenue boursière, car ma mère ne pouvait plus payer. Il fallait alors que je travaille pour l'école : je faisais la poussière, balayais le sol, vidais les poubelles et nettoyait les tableaux noirs si les leçons qui y étaient inscrites n'étaient pas nécessaires pour le jour suivant. L'école ne fonctionnait pas seulement grâce aux frais d'inscription, Miss White obtenait de l'aide de la part de l'église locale. Je pense qu'elle était également soutenue par le fonds Rosenwald

puisque je me souviens avoir vu M. Julius Rosenwald visiter l'école*. On ne nous le présenta pas, mais je savais qui il était. Il venait observer comment les choses se passaient, je pense que c'était peu de temps après mon inscription.

M. Rosenwald était le président de Sears, Roebuck & Co., c'était un millionnaire. Il s'intéressait de près aux questions d'éducation et en particulier pour les enfants noirs du Sud. Il faisait construire de petites écoles à classe unique dans les zones rurales les plus reculées, que les gens appelaient « les écoles Rosenwald ». Je me souviens avoir entendu ma mère en parler. Mais l'école de Miss White n'était pas un de ces établissements avec une seule classe dans une seule pièce, c'était un bâtiment à deux étages. Il est d'ailleurs toujours là aujourd'hui, sur Union Street, à côté de High Street, et fait maintenant partie de la Booker T. Washington High School.

Juste à côté, derrière un grand mur, se trouvait une école catholique mixte où tous les écoliers étaient noirs, et tous les enseignants et religieux blancs. Il y avait une sorte d'animosité entre les deux écoles et cette tension aurait été bien plus vive si ce grand mur ne séparait pas les deux établissements. Parfois, ceux de l'école catholique escaladaient la barrière pour voir ce qui se passait de notre côté. Mais cela restait rare, car Miss White était toujours dans les parages pour s'assurer qu'il n'y ait pas d'échanges entre les élèves – pas de conversation, ni de chamailleries.

* Julius Rosenwald (1862-1932), homme d'affaire et philanthrope états-unien, né de parents immigrés juifs allemands.

En général, nous allions à l'école à pied, nous ne prenions le tramway que lorsque le temps était trop mauvais. Il n'y avait pas encore de bus publics à Montgomery et les trams appliquaient la ségrégation. Quand nous autres Noirs les empruntions, nous devions prendre place tout au fond des voitures.

Je dus également m'habituer à d'autres aspects de la ségrégation en vivant à Montgomery; les fontaines d'eau potable par exemple. Les fontaines publiques de la ville portaient des écriteaux indiquant *White* («Blanc») et *Colored* (« de couleur »). Comme des millions d'enfants noirs avant et après moi, je me suis demandé si l'eau *white* avait un goût différent de celle *colored*, si elles avaient toutes les deux la même couleur, l'une était-elle blanche et l'autre d'une couleur différente? Il m'a fallu un certain temps avant de comprendre qu'il n'y avait pas de différence, qu'elles avaient le même goût et la même couleur. La seule différence était de savoir qui s'abreuvait à l'une ou l'autre de ces fontaines.

Pendant toute cette période, je vécus avec tante Fannie et ses enfants – Howard, Thomas, Annie Mae et Elle Frances Williamson. Le mari de tante Fannie était décédé. Nous vivions juste en dehors de la ville et nous ne pouvions éviter de traverser un quartier blanc pour rentrer chez nous. Mes cousins allaient à l'école publique, j'étais la seule à fréquenter celle de Miss White. Un jour, alors que ma cousine Annie Mae, d'autres enfants et moi-même rentrions de l'école à pied, un enfant blanc faisant du patin à roulettes croisa notre chemin. Pour je ne sais quelle raison, il me choisit et essaya de me pousser hors

du trottoir. Je me suis alors retournée et l'ai poussé à mon tour. Une femme blanche se tenait non loin de la scène, c'était la mère de l'enfant. Elle me cria dessus, me disant qu'elle pouvait me faire envoyer en prison et que je n'en sortirais jamais. Je lui ai alors rétorqué que c'était lui qui m'avait poussée en premier et que je ne l'avais pas du tout embêté.

Après cet incident, ma mère pensa qu'il serait plus sage que j'habite avec cousin Lelar et Saphonia Percival. Elle ne voulait plus que je traverse ce quartier blanc. Cet épisode avec le garçon blanc à patins à roulettes s'était avéré risqué, mais le fait que de jeunes Blancs viennent nous harceler d'une manière ou d'une autre était récurrent. Il fallait leur répondre durement et avec détermination si nous ne voulions pas prendre des coups.

J'aimais l'école de Miss White. Ce n'était pas dur pour moi de m'habituer à avoir des enseignants blancs. J'avais bien compris à Pine Level, avec la vieille femme blanche qui m'emmenait pêcher, que les Blancs pouvaient très bien nous traiter, de manière normale. Il y avait entre 250 et 300 élèves, et nous suivions les cours classiques tels l'anglais, les sciences et la géographie. Je ne me souviens pas que nous ayons eu des microscopes en cours de sciences, s'il y en avait à l'école, nous ne les utilisons pas. L'établissement n'était pas assez moderne et, quoi qu'il en soit, à cette époque, l'éducation des jeunes filles tournait essentiellement autour de l'économie domestique.

Je crois d'ailleurs qu'ils appelaient ça la science domestique ; nous apprenions à cuisiner, à coudre et

à prendre soin des malades. Nous avions un manuel détaillant comment s'occuper des patients à domicile, faire leur lit, les nourrir et leur fournir toute l'attention dont ils pourraient avoir besoin. À cette époque, en particulier dans le Sud, les gens n'allaient que très rarement à l'hôpital. Dans la mesure où la plupart des hôpitaux et des médecins étaient réservés aux Blancs, l'immense majorité des Noirs étaient soignés chez eux par des femmes noires.

L'école nous dispensait des cours de ce qu'ils appelaient l'ergothérapie : nous fabriquions des objets, y compris des vêtements. C'est ainsi que je suis devenue une assez bonne couturière. Les élèves les plus âgés apprenaient à tisser des tapis, ce ne fut pas mon cas.

Mais ce que j'appris de plus précieux à l'école de Miss White c'est que j'étais une personne à part entière, que j'avais ma dignité et ma fierté, que je ne devais pas me rabaisser pour la seule raison d'être noire. On nous apprenait à être ambitieuses, à croire en nous-mêmes et à penser que nous pouvions faire ce que nous voulions dans la vie. Ce n'est bien sûr pas seulement à l'école que j'ai appris cela, je le tenais également de mes grands-parents et de ma mère. Mais cette éducation familiale était renforcée et soutenue par les enseignantes que j'ai eues chez Miss White.

L'école ferma ses portes après que j'y eus passé trois années, je me souviens y avoir terminé ma classe de huitième. Miss White était devenue bien trop vieille pour continuer à gérer l'établissement, elle dut abandonner son poste de directrice. La plupart de ses enseignantes prenaient également de l'âge et

il lui devenait de plus en plus difficile de recruter des jeunes professeures. Aucune enseignante de son équipe ne se sentait de prendre sa place et de continuer à faire vivre l'école. Elle avait dû surmonter des épreuves très difficiles et j'imagine bien que gérer une école pour jeunes filles noires n'était pas une activité très attirante pour des Blancs. Miss White quitta le Sud et retourna vivre dans le Massachusetts, où elle décéda peu de temps après. Je me souviens avoir reçu une lettre d'elle peu après son retour dans le Nord.

J'ai assisté à une fête de retrouvailles des anciennes de l'école de Miss White en 1985, nous n'étions plus beaucoup. D'anciennes élèves de Miss White à Montgomery ont fait entrer des photos d'elles et de Miss Beard dans les archives de l'État. Elles sont donc bien reconnues désormais, alors qu'elles étaient ostracisées à l'époque.

Lorsque cette école a fermé, j'ai eu la chance qu'il y ait à Montgomery un collège pour les Noirs. Avant cela, nous ne pouvions pas aller au-delà de l'école élémentaire, car il n'y avait pas de lycée pour Noirs à Montgomery. Il fallait partir étudier à Birmingham pour continuer sa scolarité, à moins de s'inscrire à l'Alabama Normal, qui formait les enseignants. Quoi qu'il en soit, la Swayne School avait été transformée en Booker T. Washington Junior High*, et c'est là que j'ai suivi ma neuvième.

À l'époque où je commençai le collège, tante Fannie avait emménagé dans un quartier noir et je

* « Junior High » étant l'équivalent du collège.

repartis m'installer chez elle. Elle faisait le ménage au country club juif – dont je ne me souviens plus du nom – que nous appelions simplement « le club des Juifs ». Sa santé était fragile, elle était très maigre et ne pouvait pas travailler beaucoup. Elle nous emmenait parfois travailler avec elle pour que nous l'aïdions. Le club était dans une zone blanche, juste à côté d'un terrain vague.

Un jour, sa fille Annie Mae et moi y ramassions des baies. Des maisons de Blancs se trouvaient à proximité. Un petit garçon nous regardait faire et nous lança : « Eh les négros, vous feriez mieux de ne pas toucher à ça ! » Nous l'avons alors regardé droit dans les yeux, menaçantes. Une barrière nous séparait de lui et nous lançâmes : « Si tu viens par ici, on va te mettre une sacrée raclée ! » Plus tard, nous avons raconté cette histoire à tante Fannie et elle dit : « Vous êtes complètement folles ? Vous feriez bien de vous taire. S'il avait rapporté ça à quelqu'un, vous vous seriez fait lyncher, sans qu'on ne puisse rien faire d'autre que pleurer. » Ce fut donc la deuxième fois que je recevais une leçon sur la manière dont les Noirs ne devaient pas parler aux Blancs. Mais cet incident me perturba moins que le premier, parce qu'Annie Mae et moi étions ensemble.

Cela se reproduisit une autre fois. Nous vivions à côté d'une forêt où coulait une rivière, nous y ramassions du bois à rapporter à la maison pour le feu. Cette fois-ci, mon frère était avec nous. Un groupe d'adolescents blancs vint vers nous et ils menacèrent de jeter mon frère dans la rivière. Il était bien plus petit qu'eux, mais je me souviens qu'ils disaient qu'ils

allaient envoyer ce « grand négro » à l'eau. Je me suis dirigée vers eux et leur ai lancé : « Eh ben, vous ne mettez personne dans cette rivière, à moins que nous y allions tous ensemble. » Ils se ravisèrent donc en redoutant que nous les mettions nous-mêmes à l'eau.

Je ne sais pas si c'était la même bande de jeunes Blancs, mais une autre fois un groupe jeta des pierres sur mon frère et un de ses amis. Ils répliquèrent en leur jetant eux aussi des pierres et touchèrent un de leurs assaillants, mettant la bande en fuite. Celle-ci revint peu après accompagnée d'un homme, sûrement le père d'un d'entre eux, armé d'un pistolet. Il demanda au jeune si mon frère et son ami étaient ceux qui lui avaient jeté des pierres. Le garçon blanc répondit : « Non, ce ne sont pas les mêmes. » Peut-être avait-il honte, peut-être ne voulait-il pas que des garçons noirs soient assassinés. Mon frère devait alors avoir 13 ou 14 ans, il n'est pas passé loin de la mort ce jour-là. Il ne m'a raconté cette histoire que bien plus tard, alors que nous étions adultes.

Ces rixes avec les enfants blancs étaient assez courantes, certaines étant plus marquantes que d'autres. La plupart du temps, on les ignorait, en particulier lorsque ce n'était que des insultes. Ce n'était pas tant que les enfants blancs étaient naturellement cruels, ils avaient tout simplement été endoctrinés par les adultes qui les entouraient.

Pour ma dixième et ma onzième, je fus inscrite à l'Alabama Normal School, qui était une école expérimentale. À cette époque, elle s'appelait Alabama State Teacher's College for Negroes (Université d'État des

enseignants pour nègres) – *Negro* («nègre») était alors la manière polie et admise de se référer aux Noirs. Il n’y avait pas de lycée public pour Noirs à Montgomery. La municipalité n’en ouvrit pas avant 1938, et ce n’est qu’en 1946 que le lycée noir eut son propre bâtiment. Mais les lycéens noirs pouvaient suivre les cours de l’école expérimentale Alabama State, qui servait à former les professeurs noirs. J’y suis restée jusqu’à la onzième. Mais ma grand-mère tomba malade et je dus abandonner le lycée au bout d’un mois pour m’occuper d’elle. Elle mourut un mois plus tard, j’avais 16 ans.

Je retournai alors à Montgomery, où j’obtins mon premier travail «public». Avant cela, j’avais déjà travaillé comme domestique de temps à autre, faisant le ménage chez des gens. J’occupai un poste dans un atelier fabriquant des chemises de travail en jean pour hommes. Je retournai pendant une courte période étudier à Alabama State, mais ce fut au tour de ma mère de tomber malade. Elle souffrait de migraines chroniques, et de gonflements de ses jambes et de ses pieds. J’arrêtai donc le lycée pour m’occuper d’elle tandis que mon frère, Sylvester, travaillait.

À aucun moment je ne me suis réjouie d’arrêter l’école, c’était ma responsabilité d’aider lorsque ma grand-mère et ma mère étaient malades. Je ne m’en suis jamais plainte, je devais tout simplement le faire.

Quand ma mère est allée mieux, il m’est occasionnellement arrivé de travailler comme ménagère, mais je me suis surtout occupée de la ferme jusqu’à mon mariage. Je n’ai pu terminer mes études qu’après m’être mariée.

CHAPITRE 4
MARIAGE ET ACTIVISME

J'ai rencontré Raymond Parks pour la première fois quand une amie commune, une dame que je connaissais très bien, nous a présentés l'un à l'autre. Il venait de se séparer d'une jeune femme que mon amie connaissait, celle-ci lui a dit qu'elle aimerait qu'il me rencontre. Pour ma part, je n'étais pas très intéressée à ce moment-là, car j'avais moi-même connu des histoires d'amour malheureuses.

Après m'avoir vue, il voulut venir me rendre visite, mais je le trouvais trop blanc. J'avais une aversion pour les hommes à la peau claire, à l'exception de mon grand-père; or, c'était le cas de Raymond Parks. Il avait presque 30 ans et travaillait comme barbier dans un salon noir du centre-ville de Montgomery, tenu par M.O.L. Campbell. Pour ma part, j'allais avoir 20 ans. Je savais qu'il s'intéressait à moi, mais je n'avais parlé avec lui que par politesse, puis je n'y avais plus pensé.

Plus tard, il décida de reprendre contact avec moi. Il vint en voiture chez nous et vit ma mère sur le porche de notre maison. Il avait déjà demandé à une vieille femme un peu plus haut sur la route si elle me connaissait. Les gens du coin se demandaient ce qu'une personne comme lui faisait dans le coin, à poser des questions; tous pensaient qu'il était blanc. La première personne qu'il avait interrogée avait donc prétendu qu'elle ne me connaissait pas.

Plus loin sur le chemin, il a vu ma mère, assise sur la terrasse, avec ses cheveux tressés ; il s'est arrêté pour lui parler. Il lui a demandé si elle savait où j'habitais et, bien sûr, puisque c'était ma mère, elle l'invita à entrer. C'est alors que nous avons véritablement commencé à faire connaissance. Il entra, s'assit et parla pendant un petit moment. J'étais très timide et pas vraiment intéressée. Il revint une autre fois et je ne sortis même pas pour le voir. Je m'étais mise au lit pour me cacher, me refusant d'aller à sa rencontre. Je l'entendis dire : « Si elle est couchée, je ne vais pas rester », et il s'en alla.

Mais il revint encore une fois et nous commençâmes à partir nous balader dans sa voiture. Il avait une petite Nash rouge avec un siège de coffre à l'arrière. Ce n'était pas courant qu'un jeune homme noir ait sa propre voiture quand il ne travaillait pas comme chauffeur pour des Blancs. Les jeunes Noirs de l'époque pouvaient se balader en voiture lorsqu'ils avaient un ami qui conduisait pour des Blancs – sans que ces derniers ne le sachent, évidemment.

Parks – tout le monde l'appelait ainsi – était très gentil et j'aimais passer du temps avec lui à discuter. Il conduisait en me racontant ses expériences et les problèmes qu'il avait rencontrés dans sa jeunesse, notamment à cause de sa peau claire.

Il était né le 12 février 1903 à Wedowee, Alabama, non loin de Roanoke dans le comté de Randolph, au nord-est de Montgomery. Ses parents s'appelaient David Parks et Geri Culbertson Parks, ils étaient tous deux déjà décédés lorsque nous nous sommes

rencontrés. Son père avait quitté sa mère alors que Raymond n'était encore qu'un nourrisson et il ne le revit jamais. Il s'est tué en tombant d'un toit alors qu'il travaillait comme charpentier.

Il me raconta qu'il avait grandi dans un quartier entièrement blanc, entouré par les Blancs. Parks avait la peau si claire qu'il aurait pu lui-même passer pour un Blanc, mais il n'avait pas les cheveux d'un Blanc. Il était le seul enfant noir de son quartier et n'avait pas eu le droit de fréquenter l'école du coin parce que c'était une école blanche. Il vivait trop loin de l'école noire pour y aller, c'est donc sa mère qui lui avait appris à lire et à écrire à la maison. Il alla brièvement à l'école à Roanoke, Alabama, lorsqu'il était jeune homme. Mis à part ça, il n'avait pas reçu d'éducation scolaire formelle.

Parks s'occupa de sa mère malade et de sa grand-mère jusqu'à leur mort, à la fin de son adolescence. Puis il travailla comme sacristain dans une église baptiste blanche de Roanoke. Il entretenait l'église et le terrain qui l'entourait. Un épisode l'avait marqué. Des massifs de fleurs venaient d'être plantés et il devait les arroser. Il ne l'avait pas fait pendant la journée, mais le soir, quand le soleil s'était couché, alors la femme d'un des diacres dit au pasteur que les plantes n'avaient pas été arrosées. Le pasteur était venu lui en parler, lui disant : « Mme Jones m'a dit que tu n'as pas arrosé les fleurs. » Parks répondit qu'il l'avait bien fait. Alors, le pasteur rétorqua : « Écoute, Mme Jones m'a dit que tu ne les as pas arrosées, et si son mari apprend que tu contestes ses dires, il va te faire déguerpir d'ici à coups de balai. » Parks répondit au pasteur qu'il avait bien

arrosé les plantes : « Je ne les ai pas arrosées en plein jour mais quand j'étais censé le faire, à la tombée de la nuit, pour que le soleil ne fasse pas tout s'évaporer. Et M. et Mme Jones ne me chasseront pas d'ici à coups de balai, et vous non plus. » Il me raconta que s'il avait pu envoyer cette réplique, c'est parce qu'il avait un pistolet dans sa poche, et qu'en cas de besoin, il s'en serait servi.

Parks disait qu'il avait toujours fait de son mieux pour que tout se passe bien, mais que quand les Blancs l'accostaient, il tenait toujours à leur faire savoir qu'il était capable de riposter. Selon lui, ils ne s'en prenaient pas trop à vous si vous leur disiez clairement ce que vous pensiez. Mais au contraire, dès que vous laissiez transparaître votre peur, alors ils se comportaient de la pire des façons.

Parks partit de chez lui après cet épisode, il avait une très jeune sœur mais il demanda à l'un de ses cousins de prendre soin d'elle. Il ne pouvait plus vivre dans cet endroit et n'aimait pas vivre parmi les Blancs. En effet, il ne pouvait pas s'empêcher de leur tenir tête. Et les Blancs vous accusaient d'être insolent si vous leur teniez tête.

Parks avait tout juste la vingtaine quand il quitta la maison, il eut alors différents jobs ici et là. Il passa du temps à Tuskegee où il apprit le métier de barbier. Quand je l'ai rencontré, il avait 28 ans et vivait à Montgomery, où il travaillait dans un salon. C'était la première fois que je parlais à un homme de notre race, mis à part mon grand-père, de nos conditions de vie en tant que Noirs. Il était également le premier que je rencontrais, avec mon grand-père encore et

M. Gus Vaughn, à ne pas avoir peur des Blancs. Tant d’Africains-Américains pensaient qu’il fallait se soumettre à Monsieur Charlie – c’est comme ça qu’on appelait le Blanc – et qu’il fallait à tout prix ne jamais le fâcher. Autrement dit, Parks affirmait qu’il était un être humain et qu’il voulait être traité comme tel.

J’étais impressionnée par le fait qu’il n’adopte pas cette docilité – ce que nous appelions une attitude à la « Oncle Tom » – envers les Blancs. Je le trouvais vraiment gentil et charmant, c’était un homme intéressant qui parlait intelligemment. Pendant des heures, il pouvait raconter tout ce qu’il avait traversé.

Parks était également le premier véritable militant que je rencontrai. Il faisait partie de la NAACP, la National Association for the Advancement of Colored People [Association nationale de défense des gens de couleur], depuis longtemps. Nous nous sommes connus au printemps 1931, alors qu’éclatait l’affaire de Scottsboro*. Il fut la toute première personne à m’en parler – il m’expliqua ce qui se passait pour les Scottsboro Boys et comment, avec d’autres, il récoltait de l’argent pour qu’ils puissent assurer leur défense face au tribunal et échapper à la chaise électrique. Parks et ses amis s’activaient en secret, et je ne sus d’ailleurs jamais le nom de ses camarades ; il disait qu’ils s’appelaient tous Larry.

* L’affaire des Scottsboro Boys commence le 25 mars 1931. Les sources sur l’affaire sont rares en français, on peut consulter l’article, en anglais, écrit par Daren Salter pour le site Encyclopedia of Alabama le 6 août 2018 : www.encyclopediaofalabama.org/article/h-1456. Voir aussi KHAN Lin Shi et PEREZ Tony, *Scottsboro Alabama, de l’esclavage à la révolution*, L’Échappée, 2014.

Les Scottsboro Boys étaient neuf jeunes hommes qui ne se connaissaient même pas avant d'être arrêtés ensemble pour le viol de deux femmes blanches. Haywood Patterson, Eugene Williams, les frères Roy et Andy Wright venaient de Chattanooga, Tennessee. Clarence Norris, Charlie Weems, Olen Montgomery, Ozie Powell et Willie Roberson venaient de différents endroits de Géorgie. Ils avaient entre 14 et 19 ans. Ils étaient tous à bord d'un train de marchandises qui allait du Tennessee vers l'Alabama, à travers la Géorgie. De nombreuses autres personnes voyageaient à bord de ce train, Noirs comme Blancs. C'était en plein pendant la Grande Dépression, et des millions de personnes étaient au chômage, alors certains sautaient à bord des trains de marchandises pour aller chercher du travail de ville en ville. À un moment, les Blancs ont commencé à jeter des cailloux sur les Noirs pour les forcer à descendre du train. Ces derniers ne se sont pas laissés faire et ont poussé la plupart de leurs agresseurs en dehors du train près de Stevenson, Alabama.

Plus loin, le train s'est arrêté pour faire le plein d'eau à Paint Rock, Alabama. Là, une foule blanche attendait, armée de bâtons et de fusils. Ils firent descendre les Noirs et menacèrent de les lyncher. La police arriva et dispersa la foule, les policiers passèrent les menottes aux jeunes Noirs et les enfermèrent dans la prison la plus proche, à Scottsboro, Alabama. C'est de là qu'ils tinrent leur surnom de Scottsboro Boys. Les hobos* blancs qui étaient à bord du train furent arrêtés eux aussi.

* Sur les hobos, ces vagabonds, prolétaires itinérants qui voyageaient sur les trains de marchandises, voir REITMAN Ben, *Boxcar*

Le lendemain, la police sortit les Noirs de cellule et les aligna face à deux femmes blanches, Ruby Bates et Victoria Price*. La première désigna six des jeunes hommes en affirmant qu'ils l'avaient violée. Cela suffit à la police pour conclure que les trois autres avaient violé Victoria Price, bien qu'elle ne les ait pas désignés.

Les accusés passèrent devant un tribunal le 6 avril 1931. L'Interdenominational Ministers' Alliance, un groupe de pasteurs noirs de Chattanooga, Tennessee, réunit cinquante dollars pour payer un avocat. Celui-ci ne rencontra les jeunes hommes qu'une demi-heure avant qu'ils soient présentés au tribunal. Il y eut quatre procès pour les neuf accusés et tout fut expédié en trois jours. Les deux femmes affirmèrent que les accusés les avaient molestées, armés de couteaux et de pistolets, bien que la police n'ait pu retrouver aucune arme. Deux docteurs vinrent témoigner, disant que les femmes n'avaient ni blessures ni marques de coups. Cependant, le juge fit clairement comprendre que, selon lui, les neuf accusés étaient coupables et que ces procès

Bertha, aventures d'une vagabonde anarchiste américaine, Nautilus, 2008; BURR Dan E., VANCE James, *Les Rois vagabonds*, Vertige Graphic, 2004 et TULLY Jim, *Vagabonds de la vie, autobiographie d'un hobo*, éditions du Sonneur, 2016 [NDE].

* Dans son livre *Les États-Désunis*, Vladimir Pozner recueille le témoignage de Ruby Bates, celle-ci explique clairement comment les deux femmes furent elles aussi arrêtées et menacées par la police qui leur imposa d'accuser les jeunes hommes noirs. Ce chapitre est accessible en ligne à l'adresse : <http://journals.openedition.org/gradhiva/2808>. POZNER Vladimir, *Les États-Désunis*, 2009 [1938], Montréal, Lux, p. 117-127.

n'étaient que perte de temps et d'argent. Tous furent reconnus coupables. Le 9 avril, le juge prononça la sentence : ils passeraient tous sur la chaise électrique le 10 juillet, hormis le plus jeune d'entre eux.

Qu'ils soient condamnés à mort pour un crime qu'ils n'avaient pas commis m'était insupportable. C'était bien la preuve du peu d'importance que les ségrégationnistes accordaient à la vie des Noirs et des moyens qu'ils étaient prêts à employer pour faire régner la terreur.

Mais cette fois-ci, l'affaire fit les gros titres de la presse et nombreux furent ceux, en dehors du Sud, qui s'indignèrent de la manière dont les jeunes hommes servaient de boucs émissaires face à une justice expéditive. Fin avril, l'International Labor Defense*, une organisation communiste, s'engageait dans la défense des Scottsboro Boys. Début mai, la NAACP s'emparait de l'affaire. Les organisations réussirent à faire reporter la date d'exécution et à obtenir une procédure d'appel. En novembre, la Cour suprême ordonna la tenue d'un nouveau procès, sur la base de la mauvaise représentation des accusés par leur avocat lors du premier procès. Commença alors une longue bataille judiciaire qui allait durer des années. Ce n'est qu'en 1950 que ces hommes furent placés en liberté conditionnelle.

Parks s'était engagé sur l'affaire dès le début, mais je ne sais pas s'il travaillait officiellement pour des

* Branche états-unienne du Secours rouge international fondée en 1925, tournée vers la question noire, émanation du Parti communiste américain.

grandes organisations mobilisées sur le sujet. Ses camarades de lutte ne vivaient pas à Montgomery, il travaillait déjà avec eux sur l'affaire lorsque je le rencontrai pour la première fois, et c'était toujours le cas l'année suivante. Les Blancs accusaient tous ceux qui s'engageaient dans la défense des Noirs d'être communistes, mais je ne pense pas qu'il y ait eu des communistes dans le groupe de Parks.

J'étais fier qu'il milite pour la libération des Scottsboro Boys et j'admirais son courage. Il aurait pu être passé à tabac ou assassiné à cause de cet engagement. Ce n'est que plus tard que j'ai vraiment compris qu'il était largement impliqué dans toutes les luttes qui pouvaient changer les choses pour sa race, sa famille et lui-même.

C'est la deuxième fois que nous nous sommes retrouvés seuls, lui et moi, qu'il évoqua le mariage. Pour ma part, je n'y avais pas du tout songé, et quand il en a parlé, je n'y ai pas prêté attention. Puis est venu le jour où il m'a dit : « Je pense vraiment que nous devrions nous marier. » Et j'ai été d'accord avec lui. Le jour suivant, à l'église, il a demandé sa bénédiction à ma mère et, de retour à la maison, elle m'a annoncé qu'elle avait accepté. Il ne me l'avait pas vraiment demandé, en tout cas pas de manière formelle.

C'était au mois d'août 1932, et nous nous mariâmes à Pine Level en décembre de la même année, dans la maison de ma mère. Ce ne fut pas un grand mariage, seuls la famille et quelques amis proches étaient présents. Nous n'avions même pas envoyé de faire-part. Peu après, nous partîmes vivre à

l'est de Montgomery, non loin de l'Université d'Alabama, dans une pension de famille située sur South Jackson Street, tenue par les Quarterman.

Mon mari me soutenait dans mon désir de reprendre et de finir mes études, ce que j'ai donc fait après notre mariage. Je finis le lycée en 1933 alors que j'avais 20 ans. À cette époque, une petite minorité de Noirs à Montgomery obtenaient un diplôme de fin d'études au lycée. En 1940, soit sept ans après l'obtention de mon diplôme, seulement 7% des Noirs avaient un tel niveau d'éducation.

Toutefois, cela ne m'aidera pas à trouver du travail. Tous les emplois qu'on me proposait étaient bien en dessous de ma qualification. Je trouvai toutefois un poste d'aide auxiliaire à l'hôpital St. Margaret et je travaillai aussi comme couturière à côté.

En 1941, je fus recrutée à Maxwell Field, la base locale de l'armée de l'air. La base était «intégrée», c'est-à-dire que la ségrégation ne s'y appliquait pas, depuis que le président Roosevelt avait fait passer un décret interdisant la ségrégation dans les lieux militaires*.

Sur la base, je pouvais monter dans des bus et des trams intégrés, mais dès que je la quittais pour rentrer chez moi, j'empruntais un bus dans lequel s'appliquait la ségrégation. Je me souviens d'une femme blanche qui travaillait sur la base et vivait dans le même bâtiment que nous. En quittant le travail,

* L'« Executive Order 8802 » de 1941 était une avancée revendiquée par le mouvement des droits civiques, mais participait amplement à « l'effort de guerre ».

nous nous asseyions face à face dans le bus. Elle était accompagnée de son petit garçon qui devait avoir un peu moins d'une dizaine d'années, j'étais avec ma collègue Rose, et nous parlions ensemble. À la sortie de la base, nous montions dans le même bus. La femme blanche s'arrêtait à l'avant, tandis que Rose et moi allions vers le fond. Quant au petit garçon, il nous regardait nous éloigner avec étonnement. Et bien que cette femme vienne du Mississippi, cela ne la dérangeait pas lorsque nous voyagions ensemble.

Cependant, il y avait parfois quelques problèmes avec certains individus. Je n'ai personnellement jamais vécu de mauvaises expériences, mais quelques années plus tard, mon mari a commencé à y travailler comme barbier, dans une concession privée. Un midi, à la cafétéria, il s'assit au bout d'une grande table pour déjeuner. Quand deux femmes blanches vinrent s'installer à l'autre bout, un Blanc s'en prit à lui parce qu'il était assis à la même table qu'elles. Ce genre d'incident n'était pas inhérent à la base militaire, mais relevait plutôt de cet homme en particulier.

Parks continuait de se rendre à des réunions nocturnes pour la défense des Scottsboro Boys, je n'y allais pas parce que c'était trop dangereux. Chaque fois qu'ils se réunissaient, quelqu'un restait à l'extérieur pour faire le guet et il y avait toujours un homme armé. Leur petit comité devait se retrouver tard dans la nuit et ne se séparait qu'au petit matin, tant que la ville était encore endormie. Il ne voulait pas que je participe à ces réunions, arguant qu'il fallait être prêt à s'enfuir en courant à tout moment et

qu'il ne voulait pas me laisser derrière lui si le cas se présentait. En effet, je ne pouvais pas courir aussi vite. Il pensait aussi que j'étais encore trop jeune pour un tel engagement.

Il ne me disait pas grand-chose de ce qui se passait lors de ces réunions. Ainsi, si je me retrouvais interrogée, je pourrais dire en toute bonne foi que je n'en savais rien. Il voulait simplement me protéger.

Je me souviens d'une réunion qui s'était tenue chez nous quand nous vivions sur Huffman Street. Ils qualifiaient cette maison de *shotgun house*, une « maison à fusillade », parce qu'une balle pouvait traverser toute la maison de bout en bout en raison de l'alignement des pièces. C'était la première fois qu'une de ces réunions se tenait chez nous. Ils étaient tous assis autour d'une petite table dans le salon, jamais je n'avais vu autant d'armes pour si peu d'hommes. La table était couverte de pistolets. Je ne pensai même pas à leur offrir quelque chose à boire ou à manger. De toute façon, la table était tellement couverte d'armes, que je n'aurais pas su où poser quoi que ce soit d'autre. Et personne ne pensait à se restaurer.

Je me suis assise sur la terrasse à l'arrière de la maison, mes pieds sur la première marche de l'escalier, ma tête sur mes genoux et je n'ai pas bougé d'un pouce. Tout le temps de leur réunion, je suis restée là, immobile. Ils devaient être environ six et je ne savais même pas qui était là, alors même que je devais sûrement les connaître. Une fois qu'ils furent tous partis, je me souviens que Parks m'a prise par les épaules et m'a fait entrer. J'étais extrêmement

triste que des hommes noirs ne puissent pas se réunir librement sans craindre d'être blessés ou tués. Me revenait également à l'esprit le temps où, enfant, je m'asseyais à côté de mon grand-père, redoutant une descente du Ku Klux Klan.

Il n'y avait jamais aucune femme dans ces réunions, et je ne pense pas que les hommes les rejetaient, c'était simplement trop dangereux. Mon mari parlait d'une femme – il l'appelait Captola – qui était impliquée d'une manière ou d'une autre, mais elle ne participait pas aux réunions. En fait, il n'y avait pas non plus beaucoup d'hommes activistes à l'époque, car ceux qui militaient prenaient le risque d'être éliminés. Mais cela ne me dérangeait pas que Parks soit l'un d'entre eux. Il était déjà activiste avant que nous nous marions et je savais bien à quel point cela était dangereux.

Une femme blanche les aidait, elle ne vint jamais chez nous mais Parks et moi allâmes chez elle une fois. Elle s'assurait que Parks et ses camarades aient de l'argent lorsqu'ils en avaient besoin. À d'autres moments, ils collectaient des nickels, des dimes* et tout ce qu'ils pouvaient pour aider à payer un avocat.

Lorsque nous quittâmes Huffman Street, nous allâmes nous installer sur South Union Street, où nous vivions avec M. King Kelly, un des diacres de l'église baptiste de Dexter Avenue. M. Kelly et sa femme n'aimaient pas du tout les activités militantes de Parks. M. Kelly avait travaillé toute sa vie pour

* Petite monnaie.

le Capitol Clothing Store, un magasin de vêtements pour hommes, et je pense qu'il redoutait de perdre son travail. Parks n'a donc jamais tenu de réunion dans la maison des Kelly.

Pendant que l'affaire de Scottsboro défrayait la chronique, la police était à la recherche des animateurs des comités de soutien. Elle cherchait à trouver où se tenaient les réunions nocturnes et qui les animait. Une nuit, deux motards de la police passèrent devant la maison. J'étais assise sous le porche avec M. Kelly. Je lui racontai que deux jours plus tôt, la police avait tué deux personnes qui étaient connectées avec le groupe de Parks et qu'il connaissait bien. Chaque fois qu'il participait à l'une de ces réunions, je me demandais s'il rentrerait vivant.

J'étais donc assise devant chez moi et les motards ne cessaient d'aller et venir dans le quartier. J'avais si peur que j'en tremblais. Plus tard, M. Kelly me dit qu'il avait senti trembler le banc sur lequel nous étions assis. Pour ma part, je n'étais même pas consciente d'être dans un tel état de panique.

Quand Parks revint à la maison, il savait que les policiers étaient dans les parages. Au lieu de passer par la porte de devant, comme d'habitude, il entra par-derrière. Un petit chemin sur Bainbridge Street menait jusque chez nous, il passa donc par là pour éviter la police. Dès que je le vis, je fus soulagée, ils ne l'avaient pas attrapé cette fois-là.

Tandis que nous vivions chez M. Kelly, il m'arriva un incident que je ne racontai même pas à mon mari. J'allai à la gare avec les Kelly – M. Kelly, sa fille et ses

deux petits-enfants – pour les accompagner jusqu’au train. Je marchai un peu derrière eux. Nous nous dirisions vers le train qu’ils devaient prendre quand un policier m’aborda en me demandant si j’avais un billet. Je lui répondis que je n’en avais pas. Il me poussa vers la barrière en disant : « Ceux qui n’ont pas de billet ne passent pas. » Il avait une matraque et un pistolet, et je ne pouvais rien faire d’autre que de rebrousser chemin. Je sentais la colère monter en moi.

Ce qui suivit m’énerva davantage. Il y avait là une autre femme noire qui avait à peu près mon âge, une vingtaine d’années. J’imagine qu’elle connaissait le policier puisqu’elle s’amusait à lui dire : « Je passe. » Ce à quoi il répondait : « Non, tu ne passes pas », en agitant sa matraque dans sa direction. Elle rigolait et cela m’énervait encore plus, d’autant qu’elle semblait le connaître assez bien.

Selon moi, elle faisait preuve d’un profond manque de respect pour elle-même en tant que femme, et encore plus en tant que femme noire. Elle l’avait vu me traiter sans aucune considération, et il se comportait tout aussi mal avec elle. Mais elle riait et s’en amusait.

M. Kelly revint vers moi et voulut savoir pourquoi je ne les avais pas accompagnés jusqu’au train. Je lui répondis simplement : « Le policier n’a pas voulu me laisser passer. » Je ne lui en dis pas plus et je ne racontai pas non plus cet épisode à mon mari, pour ne pas le perturber.

CHAPITRE 5
LE COMBAT POUR LE DROIT DE VOTE

Après que les Scottsboro Boys furent sauvés de la peine capitale, Parks s'engagea pour le droit de vote, ce qui l'intéressait déjà avant que nous nous rencontrions. Il s'insurgeait de constater que si peu de Noirs étaient inscrits sur les listes électorales.

Le droit de vote est très important pour les Américains, qui élisent leurs représentants au gouvernement. Et si nous n'aimons pas la manière dont ils nous représentent, nous pouvons voter pour quelqu'un d'autre. Or, à l'époque, la plupart des Noirs du Sud ne pouvaient pas voter.

Les ségrégationnistes faisaient tout leur possible pour nous empêcher de nous inscrire sur les listes électorales, les Noirs devaient trouver un Blanc se portant garant. Une toute petite minorité de Noirs, ceux qui avaient les faveurs des Blancs, avaient cette opportunité. Je pense que ceux qui y arrivaient, qui étaient approuvés par les Blancs, se sentaient supérieurs au reste d'entre nous. Ceux-là disaient à Parks et à ses camarades qu'ils feraient mieux de s'occuper de leurs propres affaires et de ne pas chercher à obtenir le droit de vote.

Voilà ce qu'il en était à cette époque, et ceux qui étaient adoués par les Blancs ne voulaient pas perdre la position privilégiée qu'ils occupaient. Quant aux autres, ils ne pensaient pas que les choses pouvaient changer. Il n'y avait que très peu de militants, et il

n'y eut pas de mouvement de masse pour les droits civiques jusqu'en 1955, quand commença le boycott des bus de Montgomery. Le peu d'activistes qui s'engageaient n'étaient évidemment pas soutenus par les Blancs.

Mon mari ne réussit jamais à s'inscrire sur les listes électorales en Alabama. Il essaya à de nombreuses reprises mais se refusa toujours à accepter l'aide de ses connaissances parmi les Blancs qui auraient pu se porter garants pour lui. Il voulait s'inscrire par lui-même. La première fois qu'il le put ne fut que bien des années plus tard, alors que nous vivions à Détroit, Michigan. Dans les années 1940 à Montgomery, nous avons organisé une Voter's League (Ligue des électeurs) qui se réunissait chez les uns et les autres, et la plupart du temps chez nous. J'avais alors une liste des Noirs inscrits sur les listes électorales de Montgomery. Cette liste ne comptait que trente et un noms... et certains d'entre eux étaient déjà au cimetière. Ils étaient morts mais toujours inscrits. Autant dire que cette liste était plus que réduite. Mais les lignes ont commencé à bouger quand E. D. Nixon s'est emparé de la question.

Edgar Daniel Nixon* était un des Africains-Américains les plus actifs à Montgomery. C'était un bagagiste des chemins de fer et il présidait la section locale du Brotherhood of Sleeping Car Porters**

* Militant américain pour les droits civiques (1889-1987).

** Organisation syndicale noire fondée, clandestinement, en 1925 à Harlem, dont le slogan était « Fight or be slaves » (combattre ou être esclaves). Elle fut, cette même année, la première organisation

[Confrérie des bagagistes des wagons-lits], un syndicat noir du rail fondé par A. Philip Randolph*. Nixon avait créé cette section dans les années 1920. Quand je le rencontrai pour la première fois en 1943, il était le président de la NAACP de Montgomery. C'était un homme fier et digne, qui se tenait droit comme une flèche. Dans son combat pour le droit de vote, il était soutenu par un avocat nommé Arthur A. Madison, natif de l'Alabama, qui officiait à New York. M. Madison vint passer du temps à Montgomery et travailla avec nous, il nous expliquait comment nous inscrire. Il disait que nous n'avions pas à attendre qu'un Blanc nous adoube et nous accompagne au bureau des inscriptions. Il nous forma également à passer le test auquel nous allions être soumis, qui s'appelait le *literacy test* (« test d'alphabetisation »), qui devait prouver que nous savions lire, écrire et comprenions la Constitution des États-Unis. En raison du soutien qu'il nous apporta, il fut arrêté et jeté en prison, puis retourna à New York.

J'ai essayé de m'inscrire pour la première fois en 1943. Le bureau des inscriptions n'était ouvert que quelques heures par jour. Ne pas connaître les horaires, c'était rater sa chance, or aucune annonce publique ne les indiquait; il fallait les trouver par soi-même. Ils pouvaient décider de n'ouvrir que le mercredi matin

syndicale noire à pouvoir rejoindre l'influent syndicat American Federation of Labor (AFL), connu pour son opposition à l'influence socialiste.

* Asa Philip Randolph (1889-1979), figure importante du mouvement des droits civiques et du socialisme nord-américain.

de dix heures à midi, quand ils savaient pertinemment que la plupart des travailleurs noirs ne pourraient pas se déplacer. Rater votre travail pour vous y rendre ne signifiait pas pour autant que vous arriveriez à vous inscrire. À midi, ils fermaient les portes même si de nombreuses personnes étaient encore là à attendre. Autant de stratégies qui visaient à empêcher les Africains-Américains d'accéder au droit de vote.

Lorsque vous arriviez à entrer dans le bureau, vous n'étiez même pas sûr de pouvoir vous inscrire. Auparavant, une des conditions était d'être propriétaire, mais à l'époque où j'essayais ils disaient : « Vous devriez être propriétaire, mais si vous passez le test avec succès, vous n'avez pas à l'être. » Il fallait donc soit être propriétaire, soit répondre correctement aux questions du test.

En 1943, le premier jour d'ouverture du bureau d'inscription était un jour de travail pour moi, je ne pus donc pas y aller. M. Nixon, avec l'aide de M^e Madison j'en suis sûre, réussit à faire passer l'information dans la communauté noire, et une longue file de Noirs se forma devant le tribunal local où se trouvait le bureau. Ma mère et mon cousin en étaient. Eux, comme beaucoup d'autres, reçurent leur carte d'électeur, plus tard, par courrier. Si cela était la pratique pour les Africains-Américains, les Blancs, eux, se voyaient délivrer leur carte d'électeur directement sur place, après avoir passé le test.

Le jour suivant, qui était mon jour de repos, je partis m'inscrire et passer le test. Mais je ne reçus jamais ma carte.

J'essayai une deuxième fois, mais ma demande fut rejetée. Ils me dirent simplement, « ça ne passe pas », et ils n'avaient pas de raisons de plus à fournir. Je pensais que j'avais passé le test avec succès, mais je n'avais aucun moyen de vérifier les résultats. Il leur suffisait en effet de dire que vous aviez raté le test et vous ne pouviez rien y faire. Clairement, les officiers d'état civil pouvaient faire ce qu'ils voulaient.

J'étais à peu près sûre d'avoir réussi le test. La troisième fois que je le passais, en 1945, je décidai donc de recopier mes réponses aux vingt et une questions. Il n'y avait pas de photocopieuses en ce temps-là, je les retranscrivis donc à la main. Mon idée était de m'en servir comme élément à charge pour pouvoir attaquer le bureau des inscriptions si on me refusait encore ma carte d'électeur. Mais cette fois-ci, je reçus mon certificat par courrier, j'étais finalement bien inscrite sur les listes électorales. Il me fallait maintenant payer rétroactivement mes impôts locaux.

L'impôt était d'un dollar cinquante par an, et tous les électeurs devaient s'en acquitter, mais les Noirs devaient payer cette taxe rétroactivement. En effet, puisqu'il était facile pour les Blancs de s'inscrire, ceux-ci commençaient à payer leurs impôts locaux dès l'année de leur inscription, quand ils avaient 21 ans – on ne votait pas à 18 ans à l'époque. Mais si vous vous inscriviez alors que vous étiez plus âgés, il fallait payer les impôts que vous auriez dû payer depuis vos 21 ans. Pour ma part, j'ai été inscrite en 1945, alors que j'avais 32 ans, il fallait donc que je

paye un dollar cinquante pour les onze ans qui me séparaient de mes 21 ans. À l'époque, seize dollars cinquante étaient une somme considérable.

Si j'avais voulu porter plainte contre le bureau des inscriptions, il m'aurait fallu trouver quelqu'un pour me représenter. Or, il n'y avait alors pas d'avocat noir à Montgomery. En fait, il n'y avait que très peu d'avocats de couleur en général officiant en Alabama à cette époque. Le seul auquel nous pouvions faire appel en cas de besoin était Arthur D. Shores de Birmingham, qui venait de temps en temps à Montgomery. Je savais qu'il avait travaillé sur le cas de William P. Mitchell et de quelques autres qui essayaient de s'inscrire sur les listes électorales dans le comté de Macon. Mais nous avions alors le soutien de M^e Arthur A. Madison, je suis donc allée au bureau des inscriptions avec lui et M. Nixon. Cela suffit à faire valider mon inscription et je n'eus pas à déposer une plainte en justice.

Je me souviens de la première élection à laquelle je participai, c'était pour le gouverneur de l'État de l'Alabama. Je votai pour Jim Folsom*, qui se présentait contre le très réactionnaire et raciste Handy Ellis**. Il n'y eut alors aucun incident fâcheux et j'avais le sentiment d'avoir dû en faire des tonnes pour participer à quelque chose de si simple et sans histoire.

* Jim Folsom (1908-1987), membre du Parti démocrate, gouverneur de l'Alabama de 1947 à 1951 puis de 1955 à 1959.

** Leven Handy Ellis (1943-1968), également membre du Parti démocrate.

C'est lors ma deuxième tentative pour m'inscrire qu'on me fit sortir d'un bus de Montgomery pour la première fois. Je n'avais en effet pas obéi aux règles en vigueur.

Les Noirs devaient se comporter de manière bien spécifique dans les bus. Certains chauffeurs leur faisaient payer leur billet à l'avant, puis redescendre pour monter à bord par la porte arrière. Bien souvent, le bus démarrait sans qu'ils aient eu le temps de remonter. Il y avait trente-six places assises dans les bus de Montgomery. Les dix premières étaient réservées aux Blancs, même s'il n'y avait aucun passager blanc à bord. Il n'y avait pas de règle particulière concernant les dix sièges du fond du bus, mais il était convenu qu'ils étaient pour les Noirs. Ceux-ci devaient donc s'asseoir au fond du bus et, même s'il y avait des sièges vides à l'avant, nous ne pouvions pas les utiliser. Une fois les dix sièges du fond occupés, les autres passagers noirs devaient rester debout au fond du bus. Si tous les sièges avant étaient occupés, certains chauffeurs demandaient aux Noirs de céder leur place.

Les conducteurs étaient libres d'ajuster à leur guise l'organisation des seize places assises du milieu du bus. Il faut dire qu'ils étaient armés et qu'ils avaient ce qu'ils appelaient un « pouvoir de police » pour organiser les places assises et faire appliquer toutes les lois relatives à la ségrégation à l'intérieur des bus. Certains chauffeurs étaient plus cruels que d'autres. Ils n'étaient pas tous haineux envers nous, mais la ségrégation en elle-même était de toute évidence vicieuse. Et selon moi, rien ne pouvait la rendre convenable, agréable et acceptable.

Le chauffeur qui m'avait fait descendre était particulièrement mauvais. Il était grand et costaud, il adoptait toujours une attitude intimidante. Sa peau était abîmée, il avait un gros grain de beauté à côté de la bouche. Il traitait tous les Noirs de la pire manière possible. J'étais déjà montée dans un bus qu'il conduisait et je me souvenais l'avoir vu faire redescendre une jeune femme noire qui se dirigeait vers le fond du bus pour qu'elle passe par la porte de derrière. Un jour de l'hiver 1943, lorsque le bus arriva où je l'attendais, la section noire était pleine. Les gens se tenaient même sur le marchepied arrière. Mais il y avait des places libres à l'avant. Je montais donc à l'avant du bus et me dirigeai vers l'arrière. Je jetai un coup d'œil vers l'avant du bus et vis le chauffeur debout, en train de me regarder. Il m'ordonna de redescendre et de passer par la porte arrière. Je lui répondis que j'étais déjà dans le bus et que je ne voyais pas pourquoi je devais redescendre, ni comment je pourrais monter à l'arrière alors que le fond du bus était plein à craquer. Comment même aurais-je pu me frayer un chemin ? Il me répliqua que si je ne voulais pas passer par la porte arrière, je devais sortir du bus – « mon bus », disait-il. Je me tenais là sans bouger. Il vint vers moi et m'attrapa par la manche de mon manteau ; pas mon bras, juste la manche.

Il ne dégaina pas son arme, parce que je ne résistais pas. Je refusais juste de descendre et de faire le tour par l'arrière comme il me le demandait. Après qu'il m'eut attrapée par la manche, je me dirigeai vers l'avant et laissai tomber mon sac à main. Mais

au lieu de me baisser pour le ramasser, je m'assis sur un des sièges avant et attrapai mon sac alors que j'étais assise.

Le chauffeur se tenait à côté de moi et répétait : « Descends de mon bus ! » Ce à quoi je répondis : « Je vais descendre. » Je pense qu'il était sur le point de me frapper et je lançai : « Tout ce que je sais, c'est que vous feriez mieux de ne pas me toucher ! » Il ne leva pas la main sur moi et je descendis, entendant une voix dans le fond : « Pourquoi elle ne fait pas le tour pour monter à l'arrière ? »

Je pense que les passagers noirs étaient fatigués, de retour du travail, et voulaient tout simplement rentrer chez eux. Ils étaient debout, entassés à l'arrière du bus et voulaient poursuivre leur chemin. Je sais bien qu'ils marmonnaient et se plaignaient tandis que je me dirigeais vers l'avant pour redescendre. Ils se demandaient toujours pourquoi on ne voulait pas faire comme les autres. C'étaient les années 1940 et la plupart des gens subissaient sans se défendre.

Quoi qu'il en soit, je ne remontais pas dans le bus par la porte arrière. Je rentrais du travail, et comme j'avais déjà un billet de correspondance à donner au prochain conducteur, j'attendis le suivant. Je me jurai de ne plus entrer dans un bus conduit par cet homme-là. Après cet épisode, j'ai toujours regardé qui conduisait avant de monter. Je ne voulais plus subir de confrontation avec cet affreux chauffeur.

CHAPITRE 6
SECRÉTAIRE DE LA NAACP

À l'époque où je fus débarquée de ce bus, j'étais membre de la NAACP, l'organisation nationale dont le siège était à New York. Elle avait été fondée par un petit groupe de Noirs et de Blancs qui avait une forte conviction démocratique. Elle fut créée le 12 février 1909, jour de l'anniversaire du président Abraham Lincoln, pour lui rendre hommage. À sa création, les objectifs de l'organisation étaient de lutter contre les discriminations raciales, les lynchages, les violences racistes et pour un accès égal à l'éducation.

Au début des années 1940, la NAACP avait quelques sections locales en Alabama – à Montgomery, à Birmingham et à Mobile. Parks était adhérent à celle de Montgomery mais il ne m'avait pas poussée à en faire partie, car il trouvait cela trop dangereux. Les membres de la NAACP risquaient en effet des représailles. Je ne savais pas qu'il y avait également des femmes activistes, je l'appris en tombant sur une photo de Johnnie Carr* dans l'*Alabama Tribune*, qui était une de mes camarades de classe à l'école de Miss White. Elle était d'ailleurs la seule femme qui militait à la NAACP et la section n'avait pas de branche dédiée à la jeunesse.

* Johnnie Rebecca Daniels Carr (1911-2008) : militante des droits civiques. En 1967, elle devint présidente de la Montgomery Improvement Association, succédant à Martin Luther King Jr.

L'article disait que Johnnie travaillait pour la NAACP à Montgomery, je pense en fait qu'elle était la secrétaire de la section. Je me dis alors qu'il fallait que j'aille dans le local de l'organisation et que j'aurais peut-être une chance d'y croiser mon ancienne camarade. En décembre 1943 avait lieu un meeting où étaient élus les représentants locaux de l'organisation, je décidai de m'y rendre. Johnnie n'était pas présente ce jour-là, mais seulement quelques hommes, peut-être une douzaine, quinze au maximum. J'étais la seule femme, et quand ils annoncèrent qu'ils avaient besoin d'une secrétaire, je fus bien trop timide pour refuser. Je commençai à prendre des notes et c'est ainsi que je fus élue secrétaire. C'était un travail bénévole et Parks soutenait grandement mon engagement dans l'organisation.

Dans les années 1930, et même avant, je ne connaissais quasiment aucune femme qui était partie prenante du mouvement pour les droits civiques. Moi-même je n'étais pas engagée, et j'étais d'ailleurs bien trop jeune. Plus tard, vers la fin des années 1940, et surtout dans les années 1950 et 1960, de plus en plus de femmes s'engagèrent. Elles étaient alors nombreuses à s'inscrire sur les listes électorales et à participer aux meetings électoraux.

Lorsque j'adhérai à la NAACP, les deux seules femmes qui participaient aux réunions étaient Johnnie Carr et moi-même. M. E. D. Nixon était alors le président, et de temps en temps sa femme était également présente. Mais je pense qu'elle n'était là que parce que son mari était sur le devant

de la scène. Je travaillais dur pour la NAACP, je collectais des articles de presse pour M. Nixon, envoyais des lettres, participais assidûment aux réunions, ce qui semblait l'amuser. Il avait l'habitude de dire que la place des femmes était à la cuisine !

La plupart des membres de la section de Montgomery étaient noirs. Il fallait beaucoup de courage pour rejoindre l'organisation lorsque l'on était blanc, car cela signifiait être ostracisé par le reste de sa communauté. Cela restait très dangereux pour qui que ce soit de s'engager pour la cause des Noirs. C'étaient plutôt les Blancs du Nord qui nous apportaient leur soutien. Je me souviens de la fois où Andy Wright, un des Scottsboro Boys, eut des problèmes pour avoir enfreint sa liberté conditionnelle en sortant de l'État de l'Alabama. Je crois qu'il était allé dans le Tennessee rendre visite à sa mère. Il fut arrêté de nouveau en août 1946 et la commission de probation ne le libéra qu'en juin 1947. Plus tard, il fut encore incarcéré et à nouveau placé en liberté conditionnelle. Une certaine Mme Zenobia Johnson faisait partie de son comité de soutien, elle était noire. Elle et son mari tenaient la cafétéria de l'Université d'Alabama, où j'avais fait mon lycée à l'école expérimentale pour professeurs. Mme Johnson et quatre autres membres de la NAACP – W. G. Porter, le professeur J. E. Pierce, E. D. Nixon et moi-même – avaient monté ce comité de soutien. Nous avons rencontré la commission de probation, exclusivement blanche, pour défendre le cas d'Andy Wright.

Une femme de la commission laissa entendre qu'Andy et les autres Scottsboro Boys n'avaient pas

mal vécu leur incarcération parce qu'ils recevaient beaucoup d'argent de la part de sympathisants du Nord. Je me souviens l'entendre dire qu'ils étaient «dorlotés». Notre comité de soutien leur a répondu que l'emprisonnement des Scottsboro Boys était une injustice et que s'ils étaient libres ils n'auraient pas à être «dorlotés».

Les officiers de probation votèrent en faveur de la remise en liberté conditionnelle d'Andy. Notre section de la NAACP l'aida à retrouver du travail, en tant que chauffeur de camion, et nous restâmes en contact avec lui.

En tant que secrétaire de la NAACP, j'enregistrais et envoyais les adhésions au bureau national, je répondais au téléphone, j'écrivais les courriers et envoyais nos communiqués de presse. Mais une de mes tâches principales était de tenir un registre de tous les cas de discrimination et de tous les actes de violence envers les Noirs.

Les cas à recenser étaient innombrables. Je me souviens de l'un d'eux, une histoire terrible qui avait eu lieu à Abbeville, Alabama, là d'où venaient mon père et sa famille. Mme Recy Taylor, une femme noire, était en train de se rendre à l'église quand elle fut kidnappée. Sous la menace de pistolets et de couteaux, elle fut poussée à l'intérieur d'une voiture. Ses habits furent arrachés et elle fut violée par six hommes blancs. C'était le 3 septembre 1944. Le tribunal du comté de Henry refusa d'inculper les six hommes alors même que le conducteur de la voiture avoua le crime et donna les noms

de ses complices. De nombreuses personnes, noires comme blanches, étaient révoltées par cette injustice. Un comité de justice pour Mme Taylor fut mis en place. Mme Caroline Bellin, la secrétaire générale du comité, était blanche. Elle fit tout son possible pour aider Mme Taylor à rencontrer la section locale de la NAACP de Montgomery car il n'y en avait pas à Abbeville. C'était durant l'été 1945.

Nous fîmes de notre mieux pour aider, mais nous ne pouvions pas faire grand-chose. Mme Bellin essaya de rencontrer Mme Taylor à Abbeville, mais elle fut malmenée par le shérif qui lui interdit tout contact avec les organisations noires de la ville. La NAACP et le comité réussirent à convaincre le gouverneur Chauncey Sparks de convoquer un tribunal spécial pour mener une enquête sur l'affaire, mais celui-ci refusa d'inculper les coupables.

Évidemment, le cas inverse se présentait couramment quand une femme blanche affirmait avoir été violée par un homme noir. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point de jeunes hommes noirs furent maltraités à cause d'allégations de femmes blanches ! Je me souviens de ce pauvre Jeremiah Reeves par exemple. C'était un livreur, un adolescent. Une femme blanche le faisait venir chez elle, ils entretenaient une relation amoureuse en secret, et cela finit par se savoir.

Un jour, un voisin épiait à travers la fenêtre et les vit en train de se déshabiller. Dès que la femme blanche s'aperçut qu'on les espionnait, elle cria au viol. La police arriva aussitôt et arrêta Jeremiah, il ne devait alors avoir que 17 ou 18 ans.

Sa mère s'adressa à la NAACP et nous nous sommes battus autour de cette affaire pendant plusieurs années. Je travaillais alors au Crittenden's Tailor Shop comme couturière, et je me souviens avoir longuement discuté de ce cas avec ma collègue et amie Bertha Butler. Je disais : « Si je savais où vit cette femme, j'irais la rencontrer pour lui demander de dire la vérité. Si seulement quelqu'un voulait bien venir avec moi... » Bertha répondit : « *Girl*, tu sais bien que ta mère et ton mari ne te laisseront pas aller là-bas. » Si j'avais trouvé quelqu'un pour m'accompagner, j'aurais été prête à prendre le risque...

Il n'y eut jamais d'autre élément à charge contre Jeremiah Reeves que la parole de cette femme. J'ai essayé de trouver un moyen de prouver qu'elle mentait, mais je n'en fus jamais capable. Il passa plusieurs années dans le couloir de la mort. Il écrivait de la poésie, certains de ces textes furent publiés, je les lisais et les gardais précieusement. Sa mère était une jeune femme très belle, je trouvais qu'elle ressemblait à une star de cinéma, son nom de jeune fille était Cornella Snow. Elle était mariée et avait plusieurs enfants, Jeremiah était l'aîné. La section de la NAACP de Montgomery travailla pendant plusieurs années à la libération de Jeremiah Reeves, mais nous ne pûmes le sauver. Il resta dans le couloir de la mort jusqu'à ses 21 ans et fut exécuté*. Cette vie perdue était une tragédie. Parfois, face à de tels événements, alors que tout semblait vain, il était très difficile de continuer à militer.

* Le 28 mars 1958.

Bien sûr les histoires d'amour entre une femme blanche et un homme noir ne se déroulaient pas tout le temps de la sorte. Je me souviens par exemple d'une histoire que j'avais lue dans le journal, elle concernait une femme blanche, veuve, qui avait un petit garçon de 9 ans. Elle avait un petit ami noir qui venait chez elle de temps en temps. Il avait une famille, elle ne l'invitait donc pas à entrer chez elle, mais elle avait installé une chambre dans son garage où ils pouvaient passer du temps tous les deux. Un jour, sûrement parce qu'on les avait dénoncés, la police les surpris ensemble. Elle ne déclara pas que c'était un viol, elle assuma qu'ils entretenaient une relation amoureuse. Elle s'interposa entre la police et l'homme, refusa qu'il soit arrêté, et c'est elle que la police emmena. Des lois existaient contre les relations mixtes, interdisant aux Noirs et aux Blancs d'être ensemble et de se marier. L'homme réussit à quitter la ville grâce à l'argent qu'elle lui donna car elle était plutôt bien fortunée. Quant à elle, elle ne déménagea pas, mais fut largement stigmatisée. J'appris plus tard qu'elle s'était suicidée.

Il était très difficile d'inciter les gens à venir nous voir pour dénoncer des cas de violences blanches envers les Noirs. Je me souviens d'un pasteur noir d'Union Springs, Alabama, que j'avais essayé d'interroger. Il avait été témoin du meurtre d'un homme noir nommé Thomas, qu'un Blanc avait assassiné parce qu'ils fréquentaient tous les deux la même femme noire. Le pasteur avait vu la fusillade et s'était enfui en courant. Certaines personnes disaient qu'il

avait tout laissé tomber pour venir à Montgomery. Là, il avait raconté son histoire à mon mari qui lui avait dit : « Rosa va parler avec vous. » Je pris un stylo et du papier pour écrire son témoignage. Mais il était dans un tel état qu'il était incapable de parler et refusait d'admettre qu'il était mort de peur. Il n'arrêtait pas de dire qu'il était loin de chez lui, sans sa famille et qu'il y avait énormément de choses dont il devait s'occuper.

Pour tenter de faire inculper l'assassin, il nous fallait la déposition du seul témoin oculaire du meurtre. Mais il ne voulait pas – ou ne pouvait pas – témoigner ni même dicter son témoignage. Avec celui-ci, nous aurions pu au moins faire une requête auprès du ministère de la Justice à Washington, D. C.

Mon mari était très fâché du fait que le pasteur refuse de me parler. Je lui dis : « Ne sois pas trop dur avec lui. » C'est vrai que sa situation était très difficile, et les gens n'avaient pas envie de sacrifier leur vie pour simplement tenter de faire inculper quelqu'un.

Il y eut une autre affaire très proche. Elle concernait un homme noir du nom d'Elmore Bolling qui était plutôt aisé. Il avait une bétailière et transportait des animaux. Je me souviens que je le voyais passer devant chez nous pour amener du bétail à l'abattoir. Lui aussi fut assassiné pour la même raison que dans le cas précédent. Le Blanc raconta qu'Elmore Bolling avait insulté sa femme au téléphone et plaida la légitime défense. Mais la véritable raison du meurtre était que ce Blanc fréquentait une femme noire et qu'il l'avait surprise un jour avec Elmore Bolling.

J'avais des fiches sur tout un tas de cas, mais je ne les ai plus en ma possession aujourd'hui. Je les gardais au bureau de la NAACP, puisque c'est là que je travaillais sur ces affaires. Plus tard, M. Nixon les fit entreposer chez lui et quelqu'un les jeta par erreur. C'est une partie non négligeable de l'histoire noire américaine qui a ainsi disparu.

Malheureusement, nous ne rencontrions que peu de succès face à la justice. Mais notre objectif était surtout d'essayer de contester les pouvoirs en place et de faire savoir que nous refusions de continuer à être traités comme des citoyens de seconde zone.

CHAPITRE 7
VIOLENCE BLANCHE

Les violences contre les Noirs s'intensifièrent à la fin des années 1940, après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les soldats noirs partis en Europe revenaient chez eux. Pour eux, il était clair qu'ils pouvaient revendiquer des droits égaux puisqu'ils avaient servi leur pays dans les forces armées.

Mon frère Sylvester avait été mobilisé au début des années 1940. Il avait servi en Europe et dans le Pacifique. À l'époque, la ségrégation sévissait dans l'armée et on confiait aux Noirs les tâches les moins attrayantes, comme la maintenance et les soins aux blessés graves. Les promotions étaient distribuées avec parcimonie aux soldats noirs. Autrement dit, dans l'armée, qui était contrôlée par les Blancs racistes, c'était comme partout ailleurs. Mais, en France et en Angleterre, les soldats noirs avaient été accueillis à bras ouverts par les populations locales. Nombre d'entre eux avaient des petites amies blanches, certains s'étaient même mariés avec des Anglaises, des Françaises ou des Italiennes. Ils se sentaient partie prenante et reconnus pour leur action dans le combat pour la liberté.

Quand Sylvester rentra de la guerre et fut plongé dans la ségrégation légale du Sud, il eut beaucoup de mal à s'y faire. Il ne concevait pas que nous en étions toujours au même point, voire que la situation empirait.

De nombreux anciens combattants rentrèrent au pays et essayèrent de s'inscrire sur les listes électorales mais ne réussirent pas. Ils avaient le sentiment d'être traités avec encore moins de respect qu'avant, notamment lorsqu'ils portaient l'uniforme en public. Les Blancs pensaient que les choses devaient rester telles quelles et disaient que les soldats de retour étaient bien trop insolents. Mon frère faisait partie de ceux qui n'accepteraient plus ce genre de traitement. De plus, il ne trouvait pas de travail à Montgomery et refusait que quiconque l'entretienne. Il déménagea donc avec sa famille à Détroit, Michigan.

L'année 1949 fut particulièrement terrible, les affaires se succédaient. Je me souviens de l'une d'entre elles en particulier. Deux jeunes de Newark, New Jersey, un frère et une sœur, Edwina et Marshall Johnson, respectivement 15 et 16 ans, vinrent à Montgomery. Personne ne leur avait expliqué ce qu'était la ségrégation dans les bus. Ils montèrent dans l'un d'entre eux et prirent place dans la section blanche. Le conducteur, un certain S. T. Lock, les braqua avec son arme et les fit descendre en leur donnant des coups. Il a également dû appeler la police, puisqu'ils furent arrêtés et passèrent deux jours en prison. C'était au mois de juillet 1949. Le juge Wiley C. Hill menaça de les envoyer en maison de correction jusqu'à leurs 21 ans. Mais la NAACP réussit à leur trouver un avocat et ils furent libérés.

Les violences contre les Noirs se généralisaient et pas seulement en Alabama; je me souviens par exemple d'un cas en Caroline du Sud. Un homme

noir nommé Isaac Woodard Jr., soldat en permission, avait perdu la vue après qu'un Blanc, du nom de Shore, lui a assené un grand coup sur le crâne. Lors du procès, le jury exclusivement blanc avait acquitté Shore après seulement quinze minutes de délibération. L'avocat de Shore avait déclaré au jury : « Si vous reconnaissez Shore coupable, que la Caroline du Sud fasse sécession à nouveau. » Il faisait référence au fait que les États du Sud avaient fait sécession de l'Union avant la guerre civile.

En cette année 1949, les violences se succédaient sans que personne n'en entende parler, car les journaux ne les rapportaient pas. Par moments, je me sentais comme submergée par toute cette violence et toute cette haine, mais il n'y avait rien d'autre à faire que de continuer à lutter.

À cette époque j'étais à la fois secrétaire de la section senior de la NAACP, c'est-à-dire dédiée aux personnes âgées, et conseillère pour la NAACP Youth Council (conseil des jeunes de la NAACP). J'adorais travailler avec les jeunes ; dans le Youth Council, la plupart étaient lycéens. Un de nos projets était d'amener les jeunes gens à emprunter des livres à la bibliothèque principale plutôt que de fréquenter la petite annexe à l'autre bout de la ville, qui était réservée aux Noirs.

La « bibliothèque pour gens de couleur » n'avait pas beaucoup de livres en rayon. Si un étudiant noir cherchait un livre que cette bibliothèque n'avait pas, il devait le commander, pour qu'il soit ensuite acheminé depuis l'établissement principal, réservé

aux Blancs. L'étudiant devait attendre que l'ouvrage soit livré pour pouvoir le consulter ou l'emprunter. Les membres du NAACP Youth Council allaient à la bibliothèque principale, commandaient des livres et expliquaient que ce n'était pas pratique pour eux d'attendre l'ouvrage dans la bibliothèque réservée aux Noirs, qui était excentrée. Ils répétèrent cette action maintes et maintes fois, mais n'arrivèrent pas pour autant à faire changer les choses.

Au début des années 1950, M. Nixon avait quitté la présidence de la section locale de la NAACP de Montgomery mais restait très actif dans l'organisation. Il était également le président de la section locale de la Brotherhood of Sleeping Car Porters [Confrérie des porteurs des wagons-lits] et le bureau de son syndicat était dans le centre-ville. J'y travaillais comme bénévole pendant un temps, à faire à peu près la même chose que je faisais à la NAACP. Il aimait dire que j'étais sa secrétaire particulière pour tout ce qu'il faisait. Je répondais au téléphone et faisais son courrier, je tenais un registre de toutes les affaires pour lesquelles les gens demandaient son aide. La journée, je travaillais comme couturière dans le magasin de M. Solon Crittenden et quasiment tous les soirs je venais au bureau du syndicat. Souvent, j'apportais un sandwich à M. Nixon; quand il ne travaillait pas dans les trains, il était en général au bureau.

C'est M. Nixon qui me présenta à Mme Virginia Durr*. Elle était chez lui et il vint me chercher pour

* Virginia Durr (1903-1999) : activiste américaine et militante blanche pour les droits civiques.

que je la rencontre. Mme Durr était une femme blanche qui était née et avait grandi à Birmingham, mais elle avait réussi à surpasser toute la culture raciste dans laquelle elle avait été élevée. Elle et son mari, Clifford*, qui était avocat, s'étaient largement engagés pour la cause des Noirs, et par conséquent ils n'avaient pas beaucoup d'amis blancs. Je pense qu'elle devait avoir une personnalité très forte, parce que sa famille était largement en faveur de la ségrégation.

Je la rencontrai en 1954 et, dès qu'elle sut que j'étais couturière, elle me confia des travaux. Je l'aidai par exemple à composer le trousseau de mariage de sa fille Lucy. Je ne fis pas la robe de mariée, mais tous les autres vêtements. Après cela, elle me confia tous les travaux de couture dont elle avait besoin. Elle avait monté un groupe de prière intégré dont je faisais partie, des femmes blanches et noires se retrouvaient chez elle pour prier ensemble. Ce groupe fut dispersé peu après par les maris, les pères et les frères de ces femmes blanches. Certains d'entre eux achetèrent même des encarts dans les journaux pour déclarer publiquement qu'ils répudiaient leurs femmes.

J'ai commencé à être très proche de Virginia et à très bien la connaître – à l'époque où je travaillais pour elle je l'appelais encore Mme Durr, bien qu'elle voulût que je l'appelle par son prénom. Elle me raconta qu'elle avait pris conscience du racisme quand elle était partie étudier à l'université dans le Massachusetts. Un jour, au restaurant universitaire,

* 1899-1975.

elle se trouva assise à la même table qu'une étudiante noire. Virginia dut se forcer à s'attabler avec elle, puisqu'elle n'avait jamais été assise à côté d'une personne noire auparavant, d'égal à égal. Elle accepta le fait que cette jeune femme ait les mêmes droits que tous les autres étudiants, et disait n'avoir jamais regretté d'avoir franchi ce pas. Plus tard, elle se maria et s'installa à Washington, D.C., avec son mari, qui était membre de la Commission fédérale des communications. Pour eux, revenir vivre en Alabama était une décision difficile et courageuse, parce qu'ils savaient qu'ils s'opposeraient à la grande majorité des Blancs sur la question de la ségrégation. Mais leur envie de revenir vivre dans le Sud était motivée par le souhait de se joindre à notre lutte contre la ségrégation, même si cela signifiait être mis à l'écart et en souffrir.

Je rencontrai Mme Durr en 1954, année où la Cour suprême des États-Unis acta le célèbre arrêt *Brown v. Board of Education** qui déclarait que la ségrégation dans le système éducatif était anticonstitutionnelle. La NAACP avait travaillé sur cette question pendant des années, dès le milieu des années 1920. Elle s'était attaquée à la question de l'éducation « séparée mais égale » sous tous les angles possibles puisque bien évidemment, dans le Sud, l'éducation était séparée et loin d'être égale. Mon propre parcours scolaire en était bien l'illustration.

* En français, « *Brown contre le bureau de l'Éducation* ». Linda Brown était une élève noire de Topeka, Kansas, à qui l'on avait refusé une inscription scolaire. Un recours collectif soutenu par la NAACP fut déposé par le père de Linda, donnant son nom de cet arrêt.

Dans les années 1920 et 1930, la NAACP s'était battue pour l'égalité des salaires pour les enseignants noirs. Je me souviens que ma mère disait souvent que les professeurs noirs étaient beaucoup moins bien payés que les blancs. Elle avait d'ailleurs quitté le comté de Montgomery pour cette raison. La NAACP s'était mobilisée aux côtés des enseignants noirs dans de nombreuses régions du Sud. Elle avait notamment soutenu les professeurs de Birmingham dans une lutte qui avait duré sept ans, de 1938 à 1945. Il faut bien se remémorer le contexte et les moyens de lutte légaux dont nous disposions à l'époque. Pour déposer une plainte au nom de tout un groupe de personnes – ce qu'ils appellent une *class action*, un recours collectif –, il faut trouver un plaignant qui va représenter tous les autres. Or, il fallait beaucoup de courage pour accepter d'endosser le rôle du plaignant, cela pouvait vous coûter la vie. Après que la NAACP a trouvé un plaignant à Birmingham, celui-ci fut mobilisé par l'armée, ce qui retarda énormément la procédure. Mais la NAACP et les enseignants remportèrent finalement une victoire, et l'égalité des salaires commença à être appliquée à l'automne 1945.

Avant que la NAACP se lance dans l'affaire *Brown v. Board of Education* en 1951, environ une douzaine d'autres procédures contre des écoles élémentaires et des lycées avaient été lancées dans le pays, en Arkansas, au Texas, en Caroline du Nord, en Virginie et dans le Missouri, par différents groupes et organisations, dont la NAACP. Mais ce fut le cas *Brown* à Topeka, Kansas, qui réussit finalement à atteindre la

Cour suprême des États-Unis, grâce à deux avocats de la NAACP, Charles Hamilton Houston* et Thurgood Marshall**. Ce dernier fit même intervenir un sociologue, le docteur Kenneth Clark, qui démontra dans son témoignage en quoi la ségrégation dans l'éducation était nocive pour les enfants noirs. Plus tard, dans les années 1960, Thurgood Marshall fut le premier Noir à siéger à la Cour suprême.

Vous ne pouvez pas imaginer la joie de la population noire, et de certains Blancs, quand la Cour suprême statua sur l'affaire Brown en mai 1954. La Cour affirmait officiellement que la ségrégation dans l'éducation engendrait une grande inégalité au sein de la population, et nombre d'entre nous voyaient en quoi cela pouvait s'appliquer à d'autres domaines de la vie publique, dont les transports en commun.

Cette période était marquée par un grand espoir, les Africains-Américains voyaient finalement une réelle opportunité de faire tomber la ségrégation. Je me souviens qu'à cette époque, par exemple, Fred Gray*** revint à Montgomery pour exercer son métier d'avocat. Il était né et avait grandi à Montgomery, et

* Charles Hamilton Houston (1895-1950), premier conseiller spécial de la NAACP, connu pour ses combats contre la ségrégation dans l'éducation. Il était surnommé « The man who killed Jim Crow » (l'homme qui tua Jim Crow), Jim Crow étant une expression anthropomorphisant la ségrégation.

** Thurgood Marshall (1917-1991) était un juriste connu pour les lois en faveur des droits civiques qu'il soutenait, il fut conseiller juridique de la NAACP. En 1961, il deviendra le premier Noir à siéger à la Cour suprême, après sa nomination par le président Johnson.

*** Fred Gray (né en 1930) est un militant, pasteur et avocat. Il est particulièrement connu pour sa proximité avec Martin Luther King Jr.

à l'âge de 12 ans il était devenu pasteur de l'Église du Christ. Mais sa carrière religieuse ne l'épargna en rien du racisme ambiant. À cause de la ségrégation, il était parti dans le Nord pour étudier le droit et devenir avocat. Il aurait pu y rester pour se simplifier la vie, mais il choisit de revenir dans le Sud afin de prendre part au combat pour les droits des Africains-Américains. Personnellement, j'étais très heureuse de le savoir de retour à Montgomery. Nous avions désormais un deuxième avocat noir pour soutenir nos luttes sur le terrain de la loi.

Charles Langford était l'autre avocat noir présent dans la place. Avant que Fred Gray n'ouvre son étude, une femme noire du nom de Mahalia Ashley Dickerson* – une de mes très bonnes amies – avait ouvert un bureau d'avocat à Montgomery. Mais elle avait dû fermer son étude car elle n'avait pas assez de travail pour en vivre, elle était mère célibataire et avait des triplés.

Après que la Cour suprême a statué sur l'affaire *Brown v. Board of Education*, nous attendions tous de savoir quelle serait la prochaine étape. La question qui allait se poser pour la Cour suprême était comment faire appliquer la déségrégation dans les écoles, ce qu'elle ne fit qu'une année plus tard, en avril 1955. Entretemps, les militants allaient de l'avant et s'organisaient. Mme Durr me parla d'un atelier nommé « Déségrégation raciale : faire appliquer la décision de la Cour suprême », qui allait se tenir pendant dix

* Mahalia Ashley Dickerson (1912-2007) fut une des premières femmes noires américaines à être avocate. Avec Rosa Parks, elles avaient fréquenté l'école de Miss White à Montgomery.

jours dans un lieu appelé la Highlander Folk School, à Monteagle, Tennessee. Selon elle, je devais y participer, une bourse pouvait être attribuée et elle me proposait de payer le voyage pour que je puisse m'y rendre. M. Nixon pensait également que je devais y aller, ce qui me décida. C'était durant l'été 1955.

Dans son autobiographie, *Outside the Magic Circle*^{*}, Mme Durr écrivit que je n'avais ni valise ni maillot de bain et que c'est elle qui me les donna avant mon départ. Je n'ai pas le même souvenir. Il est vrai que je n'avais pas de valise, parce que je n'avais jamais voyagé, mais je ne pense pas en avoir pris une pour me rendre à Highlander. En revanche, j'avais bien un maillot de bain, car en 1950 j'étais allée en Floride. Je travaillais alors pour une famille de Montgomery, je faisais le ménage chez eux et m'occupais de leur petite fille de 3 ans qui faisait de l'asthme. Ils m'emmenèrent en vacances, dans un endroit appelé Sunnyside Beach, dans le golfe du Mexique. J'avais alors un maillot de bain puisque j'allais avec eux à la plage. Sinon il y avait aussi un lac à Highlander, mais je ne m'y suis finalement jamais baignée, car je n'ai jamais été une bonne nageuse.

Je proposai à Parks de m'accompagner à Highlander, mais il ne vint pas avec moi. Il n'aimait pas tellement voyager, mais il ne m'a pas du tout empêchée d'y aller. Ma mère avait quitté Pine Level et vivait avec nous depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, ils pouvaient très bien s'en sortir sans moi.

* DURR Virginia F. et BARNARD Hollinger F., *Outside the Magic Circle*, University of Alabama Press, Tuscaloosa, 2013 [1985].

Parks savait cuisiner depuis que, tout jeune, il avait dû s'occuper de sa mère et de sa grand-mère alors qu'elles étaient malades.

Je ne me souviens pas que Mme Durr ait mentionné avant mon départ que Highlander était une école blanche, la question raciale ne s'était pas posée. Je ne savais donc pas vraiment à quoi m'attendre. Arrivée là-bas, je découvris qu'il n'y avait pas un seul Noir dans le comté de Grundy, Tennessee, mis à part ceux qui venaient, comme moi, assister à l'atelier. Je n'eus pas vraiment de contact avec des Blancs en dehors de l'école, mais je compris que celle-ci n'était pas bien vue puisqu'elle avait déjà été incendiée de manière criminelle.

Je pris le bus jusqu'à Chattanooga, Tennessee, où un homme blanc vint me chercher en voiture pour m'emmener à Monteagle, Tennessee, à quatre-vingts kilomètres de là. Nous ne parlâmes pas beaucoup lui et moi, mais je ne me sentais pas du tout mal à l'aise. J'avais l'habitude des Blancs et je les supportais tant qu'ils me supportaient eux-mêmes. La route était magnifique, et alors que nous nous approchions de l'école, je comprenais pourquoi elle s'appelait Highlander* : elle était située sur un plateau au milieu des montagnes, entourée de prairies où du bétail paissait.

Cette école avait été fondée par Myles Horton** en 1932 pendant la Grande Dépression. Il pensait

* Highlander signifiant « venant des montagnes » ou « montagnard ».

** Myles Falls Horton (1905-1990) était un éducateur et un agitateur socialiste, mais surtout connu pour son engagement dans le mouvement pour les droits civiques. Voir son autobiographie : HORTON Myles, *The Long Haul: an Autobiography*, Teachers College Press, New York, 1997.

que les gens pouvaient résoudre eux-mêmes leurs problèmes s'ils étaient armés intellectuellement. Quand il ouvrit l'école, sa préoccupation première était la condition des travailleurs blancs opprimés vivant dans les Appalaches. Il avait monté des ateliers sur les conflits du travail, les droits des travailleurs et l'interaction raciale. Dans les années 1950, il avait davantage orienté son travail sur la question des droits civiques. L'école proposait des ateliers destinés à former des meneurs pour le mouvement, pour qu'ils puissent appliquer les méthodes qu'ils avaient apprises une fois de retour chez eux. Je pense que c'est à partir de cette époque que la communauté blanche a commencé à être hostile à cette école.

C'est à Highlander que je rencontrai Septima Clark*, une femme noire qui avait perdu son travail d'enseignante à Charleston, Caroline du Sud. Elle avait été une membre active de la NAACP et tentait d'obtenir l'égalité des salaires pour les professeurs noirs. C'était une amie du juge William Waites Waring**, qui avait dénoncé les pratiques du Parti démocrate qui se comportait comme un club privé, et il fit en sorte que tous puissent y adhérer et y voter.

* Septima Clark (1898-1987) était une figure de premier plan du mouvement des droits civiques, elle fut bien souvent mise à l'écart et critiquée par la frange masculine du mouvement. Elle insistait en particulier sur le fait que l'accès au savoir et à l'éducation était plus précieux pour les groupes marginalisés que des lois. Souvent surnommée « Queen Mother » ou « Grandmother », Martin Luther King l'appelait « The Mother of the Movement ».

** Il doit en fait être question ici de Julius Waties Waring (1880-1968), juge progressiste qui a soutenu le mouvement des droits civiques.

À cette époque, en Caroline du Sud, le Parti démocrate empêchait les Noirs d'adhérer et de participer à ses primaires. Et le Parti républicain n'existait pas vraiment en Caroline du Sud.

Lorsque je la rencontrai, Septima Poinsette Clark (elle était la fille d'un esclave dont les maîtres s'appelaient Poinsette, qui donnèrent son nom à la fleur *poinsettia**) avait déjà plus de 50 ans et donnait des cours de citoyenneté. Elle s'occupait de « l'école de la citoyenneté », elle apprenait aux adultes les bases de la vie citoyenne pour qu'ils puissent l'enseigner à leur tour, notamment pour faciliter l'inscription sur les listes électorales. Elle était comme chez elle à Highlander mais les gens des environs lui menaient la vie dure. Ils mirent le feu au bâtiment pendant l'absence de Myles alors qu'elle était présente. Ils la firent emprisonner, l'accusant notamment de boire de l'alcool et d'être communiste. Ils n'aimaient pas ce qu'elle faisait. Plus tard, elle écrivit un livre, *Echo in My Soul*** , dont elle m'offrit un exemplaire. Tous les ans, pour Noël, elle m'envoyait une lettre.

Cette année-là, l'établissement ouvrit pour la première fois une section dédiée à l'éducation des adultes. Une coiffeuse noire du nom de Bernice Robinson*** animait un cours qui se tenait deux soirs

* Aussi appelée en français « fleur de Noël ».

** CLARK Septima Poinsette, *Echo in My Soul*, Dutton, Boston, 1962. Voir aussi, *Ready From Within*, Africa World Press, Trenton, 1990 [1979].

*** Bernice Robinson (1914-1994) était une figure féminine importante du mouvement, et non pas une simple coiffeuse comme le texte peut le laisser entendre. Membre de la NAACP dès 1947,

par semaine et accueillait quatorze étudiants. Elle leur apprenait certaines bases, comment écrire leur nom, remplir un chèque, envoyer un courrier à un proche mobilisé dans l'armée, etc. Huit de ses étudiants réussirent le test leur permettant de s'inscrire sur les listes électorales.

Je passai dix jours à Highlander et assistai à différents ateliers, en particulier sur la déségrégation des écoles. Tout était très bien organisé. Nous nous partageons les tâches de la vie quotidienne, qui étaient inscrites chaque jour sur un tableau. Nous travaillions et jouions ensemble. Un de mes plus grands plaisirs était de sentir l'odeur du bacon et du café en train d'être préparés tout en sachant que c'étaient des Blancs qui le faisaient, et pas moi. Nous pouvions nous baigner dans un étang, jouer au volley-ball, danser. Nous ne nous soucions plus du tout de la couleur de peau des uns et des autres. J'avais 42 ans et ce fut une des premières fois de ma vie que je ne ressentais aucune hostilité de la part des Blancs. Je rencontrais des gens venus d'horizons différents, de couleurs différentes, nous participions aux mêmes ateliers et nous vivions ensemble en paix et en harmonie. Je sentais que je pouvais m'exprimer avec honnêteté, sans jugement ni antagonisme de la part des autres.

J'aurais pu rester bien plus longtemps à Highlander. J'étais triste quand arriva la fin du stage, sachant ce qui m'attendait de retour en Alabama,

puis chargée des questions d'éducation à la Southern Christian Leadership Conference (SCLC), elle poussa à la création « d'écoles de la citoyenneté » pour les adultes noirs dans tout le pays.

mais je savais bien qu'il était temps de rentrer. Je retournai donc à Montgomery et retrouvai mon travail d'assistante couturière au Montgomery Fair Department Store, où il fallait rester souriante et polie même lorsque l'on était traité sans aucun égard. Il me fallait retrouver ces bus, où s'appliquait implacablement la ségrégation.

CHAPITRE 8
EN ÉTAT D'ARRESTATION

Je pense que la ségrégation dans les transports publics mettait les Noirs de Montgomery particulièrement en colère; et cela depuis qu'elle était appliquée. Les lois sur la ségrégation des transports dataient de 1900, et les Noirs de Montgomery avaient alors boycotté les trams jusqu'à ce que le conseil municipal passe un arrêté déclarant que personne n'avait à laisser sa place s'il y avait une autre place de libre. Les années passant, les pratiques avaient évolué mais la loi restait la même. Lorsque le chauffeur m'avait forcée à descendre du bus en 1943, il avait en fait agi en toute illégalité, puisqu'il y avait des sièges libres. En 1945, deux ans plus tard, l'État de l'Alabama avait fait passer une loi obligeant toutes les compagnies de bus sous sa juridiction à appliquer drastiquement la ségrégation. Mais cette loi ne précisait pas ce que les chauffeurs devaient faire dans un cas comme le mien.

Voilà où nous en étions alors, un demi-siècle après les premières lois de ségrégation, avec cinquante mille Africains-Américains vivant à Montgomery. Il y avait bien plus de Noirs qui prenaient le bus que de Blancs, parce que ces derniers avaient les moyens d'avoir une voiture. C'était très humiliant de subir la violence de la ségrégation dans les bus deux fois par jour, cinq fois par semaine, pour aller en ville... travailler pour les Blancs.

Dans les transports en commun, les problèmes étaient incessants. Selon Mme Durr, j'en avais toujours un à raconter. M. Nixon avait tenté de négocier certains changements dans la politique ségrégationniste des transports, notamment pour que les Noirs n'aient plus à descendre du bus pour remonter à l'arrière après avoir acheté leur ticket à l'avant. On lui avait alors répondu : « Ce sont les Noirs eux-mêmes qui ont commencé à faire ça. Ils le font parce que c'est ce qu'ils veulent. » Une autre fois, il était allé demander à la compagnie de bus* d'étendre une des lignes jusqu'à Day Street. Les Noirs qui vivaient dans un quartier de l'autre côté du Day Street Bridge devaient marcher plus d'un kilomètre pour se rendre à l'arrêt de bus le plus proche. M. Nixon s'en était plaint auprès de la compagnie. On lui avait répondu que tant que les gens étaient prêts à marcher un kilomètre, puis à payer leur ticket pour le reste du trajet, il n'y avait aucune raison d'étendre la ligne. M. Nixon se rendait régulièrement au siège de la compagnie, seul ou accompagné, pour protester. Il ne prenait pourtant pas le bus lui-même – il avait une voiture, il agissait au nom de toute la communauté noire.

Jo Ann Robinson** était une professeure d'anglais de l'Alabama State College***. Elle était une des

* Celle-ci s'appelait la Montgomery City Lines, propriété de la National City Lines Inc. Le trust dont elle faisait partie – avec notamment General Motors – fut condamné plusieurs fois pour ses tentatives de prises de position monopolistiques.

** 1912-1992.

*** Université de l'État de l'Alabama.

fondatrices du Women's Political Council*. Elle avait elle aussi eu des soucis avec des chauffeurs de bus, mais elle n'arriva pas tout de suite à mobiliser les autres femmes du Council sur la question. Elle venait de Cleveland, Ohio, alors que la plupart de ses camarades étaient natives de Montgomery. Lorsqu'elle évoquait le comportement inacceptable des chauffeurs, on lui répondait que c'était la routine de Montgomery. Elle allait régulièrement se plaindre à la compagnie de bus au nom du Women's Political Council. Elle réussit finalement à faire en sorte que les bus marquent des arrêts à chaque coin de rue dans les quartiers noirs, comme ils le faisaient dans les quartiers blancs. Mais cela n'était qu'une toute petite victoire.

Ce qui l'indignait, comme la plupart d'entre nous, était que plus de 70 % des usagers des bus étaient des Noirs, ce qui renforçait notre sentiment d'injustice face à la ségrégation. Mais ni la compagnie de bus, ni le maire, ni les conseillers municipaux ne voulaient entendre nos arguments. Je me souviens avoir eu de longues discussions sur l'opportunité d'un boycott des bus, pour frapper la compagnie au portemonnaie. Mais lorsque je demandais à des amis s'ils étaient prêts à ne pas utiliser les bus pour faire changer les choses, ils répondaient invariablement

* Organisation fondée en 1946 à Montgomery par quarante femmes noires principalement issues de ce qui s'apparentait à une classe moyenne noire et notamment d'enseignantes universitaires. La particularité de ce groupe, au-delà de sa lutte contre la ségrégation, était d'encourager et de militer pour l'activité civique des femmes. C'est la détermination de Jo Ann Robinson qui lui donna de l'ampleur; en 1950, le groupe comptait trois cents femmes.

qu'ils habitaient trop loin de leur travail pour pouvoir se passer des transports en commun. Le boycott semblait donc impossible à organiser. La NAACP de Montgomery commençait à envisager une plainte en justice contre la municipalité sur la ségrégation dans les transports. Mais il fallait d'une part trouver le bon plaignant et d'autre part s'appuyer sur un cas exemplaire. Pour des raisons stratégiques, il aurait fallu trouver une femme comme plaignante, car une femme susciterait davantage de sympathie du public qu'un homme. Il fallait également que la plaignante soit au-dessus de tous soupçons, qu'elle ait une bonne réputation et que sa seule faute soit d'avoir refusé de céder sa place dans un bus.

Auparavant, au printemps 1955, une adolescente du nom de Claudette Colvin* et une femme âgée, toutes deux noires, avaient refusé de céder leurs places à des Blancs dans la partie centrale d'un bus. Quand le chauffeur fit intervenir la police, la vieille dame descendit du bus mais Claudette refusa de bouger, arguant qu'elle avait payé son billet et qu'elle n'avait aucune raison de laisser sa place. La police la fit descendre de force et l'arrêta. Je n'ai réalisé qu'un peu plus tard que son nom m'était familier : Claudette Colvin était l'arrière-petite-fille de M. Gus Vaughn, le vieil homme noir de Pine Level évoqué plus haut, qui n'avait pas une goutte de sang blanc, qui avait beaucoup d'enfants et qui refusait de travailler pour les Blancs. Claudette avait sûrement

* Sur Claudette Colvin, militante née en 1939, voir HOOSE Philip, *Claudette Colvin: Twice Toward Justice*, FSG, New York, 2009.

hérité de la fierté de son arrière-grand-père et je m'intéressai tout particulièrement à l'affaire.

Après l'arrestation de Claudette, un groupe de militants soumit une pétition aux dirigeants de la compagnie de bus et au conseil municipal de Montgomery. Ils revendiquaient de meilleurs traitements et l'abolition des marques visibles de ségrégation. Ils ne demandaient donc même pas l'abolition de celle-ci, ils voulaient simplement que les Blancs s'assoient à l'avant, les Noirs à l'arrière et que la ligne les séparant soit là où les uns et les autres se rencontrent. Je crois aussi me souvenir que la pétition demandait que des conducteurs noirs soient embauchés. La ville et la compagnie mirent des mois à répondre à ces revendications et, quand ils le firent, ce fut pour les rejeter en bloc.

Je ne faisais pas partie du groupe qui avait monté cette pétition car j'avais le sentiment que cela ne mènerait à rien. Pour ma part, j'avais décidé que jamais je n'irais trouver les Blancs avec un bout de papier à la main pour leur demander quelque faveur. Cette décision m'appartenait, elle n'engageait que moi, je l'avais prise en tant qu'individu.

Je rencontrai Claudette avec M. Nixon et Jo Ann Robinson pour évoquer l'opportunité de porter l'affaire devant la justice fédérale. Claudette était d'accord, et nous commençâmes à nous organiser pour récolter de l'argent pour les frais de justice et pour la faire intervenir publiquement en différents lieux. Tout se déroulait comme il fallait jusqu'à ce que M. Nixon découvre que Claudette était enceinte. Mais elle n'était pas mariée... et nos projets

s'arrêtèrent là. Si la presse blanche s'était emparée de cette information, elle s'en serait donné à cœur joie. Claudette aurait été traitée de traînée et l'affaire n'aurait eu aucune chance d'aboutir. Il fut donc décidé d'attendre de trouver une autre plaignante, qui serait irréprochable à tous points de vue, avant d'investir de l'énergie et de l'argent.

Un autre incident impliquant une femme eut lieu cet été-là. Elle s'appelait Louise Smith, avait presque 18 ans et je ne la connaissais pas. Mais elle avait payé son amende sans faire de vague, ce n'était donc toujours pas le bon cas à porter en justice.

Je savais qu'il fallait une plaignante au-dessus de tous soupçons, je l'avais entendu dire lors des discussions à propos d'éventuelles actions en justice. Mais ce n'est pas pour cela que je refusai de céder ma place à un homme blanc dans un bus ce jeudi 1^{er} décembre 1955. Je n'avais aucune intention de me faire arrêter, et d'ailleurs, si j'avais fait davantage attention, je ne serais même pas montée à bord.

J'étais très occupée ces jours-ci à organiser un atelier de la NAACP pour les 3 et 4 décembre. J'essayais d'obtenir l'autorisation de M. H. Council Trenholm de l'Alabama State University pour que le meeting du samedi soir puisse se tenir sur leur campus. J'obtins finalement l'autorisation, mais ce fut très difficile de le rencontrer en personne afin qu'il donne sa bénédiction. Je devais également envoyer par courrier les avis pour la réélection du bureau de la Senior Branch de la NAACP, qui devait se dérouler la semaine suivante.

Ce soir du 1^{er} décembre 1955, comme d'habitude après le travail, j'attendais le bus de Cleveland Avenue à Court Square pour rentrer chez moi. Perdue dans mes pensées, je ne prêtai pas attention au conducteur, comme j'avais pris l'habitude de le faire. Le temps de m'en rendre compte, j'étais déjà à bord et avais payé mon billet : je me retrouvai face au conducteur qui m'avait fait descendre du bus douze ans plus tôt, en 1943. Il était toujours aussi imposant, sa peau toujours aussi rouge et abîmée ; il avait toujours l'air aussi méchant. Je ne savais pas s'il avait déjà conduit sur cette ligne, car les chauffeurs tournaient de temps en temps. En revanche je savais certainement que chaque fois que je l'avais reconnu, je n'étais pas montée dans le bus.

Je vis une place libre dans la partie centrale du bus et m'y assis. Je ne me posai même pas la question de savoir pourquoi cette place était libre alors même que certaines personnes étaient debout à l'arrière du bus. En y repensant, j'imagine que quelqu'un m'avait vu monter et avait eu la courtoisie de me laisser la place. Un homme était assis à côté de la fenêtre, et deux femmes de l'autre côté du couloir central.

L'arrêt suivant était Empire Theater et des Blancs montèrent à bord. Ils occupèrent tous les sièges de la section blanche et il restait un homme debout. Le conducteur jeta un œil à l'arrière et le remarqua. Il nous regarda et dit : « Libérez-moi donc ces premières rangées de sièges. » C'étaient en effet les places avant de la section noire. Personne ne bougea. Nous restâmes assis tous les quatre. Puis, il lança : « Ne vous

attirez pas inutilement des problèmes, libérez-moi donc ces places. »

L'homme assis à côté de la fenêtre se leva et je me décalai légèrement pour le laisser passer. De l'autre côté, je vis également les deux femmes se lever. Quant à moi, je restai assise et m'installai à côté de la fenêtre, où était assis celui qui s'était levé. Je ne voyais pas en quoi me lever allait m'empêcher de « m'attirer inutilement des problèmes » : je savais très bien que plus l'on se soumettait, plus ils nous maltraitaient.

Là, je repensais à ces nuits d'angoisse pendant lesquelles mon grand-père veillait, le fusil à la main, redoutant le Klan. Je repensais également au fait que, où qu'il aille avec sa petite charrette, il avait son fusil à portée de main pour pouvoir se défendre. Les gens ont répété à l'envi que je n'ai pas cédé ma place ce jour-là parce que j'étais fatiguée, mais ce n'est pas vrai. Je n'étais pas particulièrement fatiguée physiquement, pas plus qu'un autre jour après une journée de travail. Je n'étais pas si vieille, bien qu'on m'imagine toujours comme une petite grand-mère. J'avais 42 ans. Mais s'il y avait bien une chose qui me fatiguait, c'était de courber l'échine.

Le chauffeur vit que je ne bougeais pas et me demanda si j'allais finir par me lever, je répondis que non. Il dit alors : « Très bien, je vais te faire arrêter. » Ce à quoi je répliquai : « Vous n'avez qu'à faire ça. » Voilà à quoi se réduisit notre conversation. Je ne connaissais pas son nom, je ne l'appris qu'une fois au tribunal, il s'appelait James Blake. Il descendit du bus pour attendre l'arrivée de la police.

Pendant ce temps, j'essayais de ne pas penser aux conséquences. Je pouvais m'attendre au pire, être malmenée, être passée à tabac, être arrêtée. On m'a souvent demandé par la suite si j'avais prévu que cet incident pourrait être ce que la NAACP attendait pour intenter un recours collectif. Mais cela ne m'a même pas traversé l'esprit. En fait, à ce moment-là, si j'avais commencé à réfléchir à ce qui pouvait m'arriver, je crois que je serais tout simplement descendue. Mais j'ai choisi de ne pas bouger.

Pendant ce temps-là, des gens descendaient du bus pour en prendre un autre, il y avait donc de moins en moins de passagers à bord, en particulier à l'arrière. Ceux qui ne descendirent pas restaient très silencieux. Les rares conversations se faisaient à voix basses, plus personne ne parlait fort. Je me demande ce qu'il se serait passé si le bus s'était vidé entièrement, ou si les trois autres étaient également restés assis. Nous aurions alors été quatre à être arrêtés et je me serais sentie moins seule. Mais ce n'est pas important, et je n'ai sincèrement jamais pensé du mal de ces trois autres personnes, je ne leur fais aucun reproche.

Finalement, deux policiers arrivèrent, ils montèrent à bord et l'un d'eux me demanda pourquoi je ne voulais pas me lever. Je lui répondis : « Pourquoi est-ce que vous nous malmenez autant ? » Je me souviens très précisément de sa réponse : « Je ne sais pas... mais la loi est la loi et tu es en état d'arrestation. » Un des policiers prit mon sac à main, l'autre mon panier à provisions, ils me firent monter

dans leur voiture et me rendirent mes affaires. Ils ne posèrent pas leurs mains sur moi et ne me forcèrent pas à monter dans le véhicule. Ils retournèrent voir le chauffeur pour lui demander s'il voulait porter plainte. Il répondit qu'il allait finir son service puis qu'il viendrait au commissariat pour faire sa déposition. Je fus placée en garde à vue, puis, après le dépôt de sa plainte, en état d'arrestation.

Alors que nous nous dirigeons vers le poste de police, près de Court Street, l'un des policiers me demanda encore une fois : « Pourquoi est-ce que tu ne t'es pas levée quand le chauffeur te l'a demandé? » Je ne répondis pas et gardai le silence jusqu'au commissariat.

Arrivée là-bas, je demandai un verre d'eau, car ma gorge était toute sèche. Il y avait une fontaine juste à côté de moi. L'un des policiers accepta, mais alors que je me penchai pour boire, l'autre me lança : « Non, tu ne peux pas boire. Tu dois attendre d'être placée en détention pour ça. » On me refusait le simple droit de boire une gorgée d'eau. Je ne voulais rien faire d'autre que me désaltérer, j'étais assoiffée. Cela me mit dans une colère folle, mais je me tus.

Les policiers remplirent des formulaires et me demandèrent mon nom et mon adresse. Je demandai si je pouvais téléphoner à quelqu'un, ce qu'on me refusa. Puisque c'était ma première arrestation, je ne savais pas s'il s'agissait de discrimination ou si c'était la procédure normale. De fait, cela avait tout l'air d'être de la discrimination. Ils me firent ensuite remonter en voiture et m'emmenèrent à la prison de la ville sur North Ripley Street.

Une fois en prison, je n'avais pas peur, j'étais plus résignée qu'autre chose. Je ne me souviens pas avoir été vraiment en colère à ce moment-là, en tout cas pas assez pour protester. J'étais prête à endurer ce qu'il fallait. Je demandai encore une fois si je pouvais passer un coup de fil, ma question fut tout simplement ignorée.

On m'ordonna de poser mon sac sur un comptoir et de vider mes poches, dans lesquelles je n'avais qu'un mouchoir, que je sortis. Je ne fus ni fouillée ni menottée.

Puis, on m'emmena dans une autre pièce pour relever mes empreintes et prendre des photos d'identité judiciaires. Une gardienne de prison blanche m'emmena ensuite en cellule, je lui demandai à nouveau si je pouvais passer un coup de téléphone. Elle me répondit qu'elle allait se renseigner.

Elle me fit monter des escaliers pour rejoindre l'étage où se trouvaient les cellules. Nous passâmes une porte couverte de barreaux en métal et parcourûmes un couloir mal éclairé. Elle me fit entrer dans une cellule, vide et sombre, et claqua la porte derrière moi. Je l'entendis s'éloigner puis revenir vers la porte et me dire : « Il y a deux filles dans une cellule de l'autre côté, si vous voulez je peux vous mettre avec elles pour que vous ne soyez pas toute seule. » Je lui répondis que cela m'était égal, mais elle me dit : « Je vais vous emmener là-bas, comme ça, vous ne serez pas seule en cellule. » Je pense que c'était sa manière d'essayer d'être gentille avec moi, mais je ne me sentais pas mieux pour autant.

Alors que nous nous dirigions vers l'autre cellule, je lui demandai encore : « Est-ce que je peux utiliser un téléphone ? » Elle me répondit qu'elle allait voir si c'était possible.

Comme elle l'avait dit, la cellule était occupée par deux femmes noires. L'une d'entre elles commença à discuter avec moi, l'autre fit comme si je n'étais pas là. Celle qui m'adressa la parole me demanda d'abord pourquoi j'étais là, je répondis que j'avais été arrêtée dans le bus.

« C'est clair que certains de ces chauffeurs sont vraiment mauvais. Tu es mariée ? » me demanda-t-elle. Je répondis que oui. « Alors, ton mari ne va pas te laisser pourrir ici », me rétorqua-t-elle.

Elle voulut savoir si elle pouvait faire quoi que ce soit pour moi, je lui dis que si elle avait une tasse, j'aimerais bien boire un peu d'eau. Elle avait un mug en métal accroché au-dessus des toilettes, elle y versa un peu d'eau du robinet et me le tendit. Je bus deux gorgées et elle commença à me raconter ce qui l'avait menée en prison. Son histoire m'intéressait et je me demandais comment j'aurais pu l'aider.

Elle était enfermée depuis plus de cinquante jours. Elle était veuve mais entretenait une relation avec un homme depuis la mort de son mari. Un jour qu'il était énervé contre elle, il l'avait battue. Elle avait attrapé une hachette pour riposter, l'avait blessé et il l'avait fait arrêter.

Elle avait deux frères mais n'avait pas réussi à les contacter. Après qu'elle eut déjà passé un certain temps en prison, l'homme qui l'avait battue s'était

remis de ses blessures. Il se proposa de l'aider à sortir de prison à la seule condition qu'elle se remette avec lui : elle refusa ce chantage. Elle était donc enfermée, sans pouvoir entrer en contact avec qui que ce soit qui pourrait l'aider à sortir.

Elle avait un crayon, mais pas de papier, moi non plus, puisqu'on m'avait confisqué mon sac. Alors qu'elle avait fini de me raconter son histoire, la gardienne revint et me demanda de sortir de la cellule. Je ne savais pas où elle m'emmenait jusqu'à ce que nous arrivions à une cabine téléphonique. Elle me donna une carte et me demanda d'y inscrire le nom et le numéro de mon correspondant. Elle mit une pièce dans le téléphone, composa le numéro que j'avais écrit et resta à mes côtés pour pouvoir écouter ce que je disais.

J'appelai chez moi, mon mari et ma mère y étaient tous les deux, c'est cette dernière qui répondit.

« Je suis en prison. Demande à Parks de venir pour essayer de me faire sortir.

— Est-ce qu'ils t'ont frappée ?

— Non, je n'ai pas été frappée, mais je suis en prison. »

Elle passa alors le téléphone à mon mari.

« Parks, est-ce que tu veux bien venir me faire sortir d'ici ? Je suis en prison...

— Je serai là dans quelques minutes. »

Il n'avait pas de voiture, je savais donc que ce serait un peu plus long que ça. Mais alors que nous étions toujours au téléphone, un de ses amis – qui était véhiculé – arriva chez nous. Il était là parce qu'il

avait entendu dire que j'avais été arrêtée, il était venu pour nous proposer de l'aide. Parks me dit qu'ils prenaient la route sans attendre.

La gardienne me ramena ensuite en cellule.

Comme l'avait dit l'ami de Parks, mon arrestation commençait à se savoir. M. Nixon, par exemple, avait été prévenu par sa femme, qui le savait par une voisine, Bertha Butler, qui avait vu la police m'escorter en dehors du bus. M. Nixon avait appelé la prison pour savoir quelles étaient les charges retenues contre moi, mais on avait refusé de lui répondre. Il avait ensuite essayé de contacter Fred Gray, l'un des deux avocats noirs de Montgomery, mais il n'était pas là. Il appela donc l'avocat blanc Clifford Durr, le mari de Virginia Durr. Celui-ci appela la prison à son tour et on lui dit que j'avais été arrêtée pour avoir enfreint les lois ségrégatives. On lui communiqua également le montant de la caution.

Entretemps, Parks avait appelé un Blanc qu'il connaissait pour lui emprunter la somme nécessaire à ma remise en liberté. Il partit en voiture chercher l'argent avec son ami. Je ne me souviens plus à combien la caution avait été fixée.

Lorsque je revins en cellule, ma codétenue avait finalement trouvé un tout petit bout de papier froissé. Elle y écrivit les noms et les numéros de téléphone de ses frères, en me disant qu'il fallait les appeler très tôt car ils partaient au travail à six heures du matin. Je lui promis de le faire dès ma sortie.

Mais la gardienne arriva pour m'annoncer que j'étais libérée avant même qu'elle ait pu me donner

le bout de papier, et on me fit sortir précipitamment. Elle était juste derrière moi mais elle savait qu'elle ne pourrait passer la grille qui était en bas des escaliers. Depuis l'étage, elle jeta donc le papier vers les escaliers et il atterrit juste à mes pieds, je le ramassai et le glissai dans ma poche.

Mme Durr fut la première personne que je vis lorsque je franchis la grille, escortée par deux gardiennes. Elle avait les larmes aux yeux et avait l'air bouleversée, se demandant probablement à quel point j'avais été malmenée. Dès que je fus sortie, elle m'enlaça et m'embrassa comme si nous étions sœurs.

J'étais également soulagée et heureuse de voir M. Nixon et M^e Durr. Nous allâmes ensemble au bureau des sorties, je récupérai mes effets personnels et on me donna la date de mon procès. M. Nixon demanda qu'il soit fixé au lundi suivant, le 5 décembre 1955, expliquant qu'il était un bagagiste Pullman* et qu'il ne serait pas en ville avant cette date. Nous sortîmes de la prison sans beaucoup parler, mais je me souviens que c'était un moment très émouvant. Ce n'est qu'une fois dehors que je réalisai à quel point j'étais en colère d'avoir été jetée en prison.

Parks et ses amis arrivèrent à ce moment-là. Je montai avec eux en voiture pour rentrer chez nous, la voiture de M. Nixon nous suivait.

* Du nom de la compagnie ferroviaire pour laquelle il travaillait. Les Pullman Porters sont connus pour leur engagement syndical. Pullman fut pendant un temps l'employeur le plus important pour les Noirs américains. Voir TYE Larry, *Rising From the Rails: Pullman Porters and the Making of Black Middle Class*, Henry Holt & Co., New York, 2004.

Nous arrivâmes à la maison aux alentours de vingt-deux heures. Ma mère était très heureuse de mon retour et me demanda ce qu'elle pouvait faire pour moi. Je lui répondis que j'avais faim – pour une raison ou pour une autre, je n'avais rien avalé ce jour-là – et elle s'empressa de me préparer à manger. Mme Durr et mon amie Bertha Butler étaient là, elles aidèrent ma mère à la cuisine. Je pensais au fait que je devais aller au travail le lendemain, alors que je n'étais pas près de me coucher.

Tout le monde était très en colère et ne cessait de répéter que cela ne devait plus jamais se reproduire. Pour ma part, je savais que plus jamais je ne mettrais les pieds dans un bus où régnait la ségrégation, je marcherais jusqu'au travail s'il le fallait. Je n'avais pas pris conscience que cet incident allait créer un cas de jurisprudence.

Alors M. Nixon me proposa de porter mon affaire devant la cour. Je lui répondis que je devais d'abord en parler avec ma mère et mon mari. Parks était très tendu et il pensait que mon cas serait aussi compliqué à défendre que l'aurait été celui de Claudette Colvin. Après en avoir discuté et débattu pendant un long moment, Parks et ma mère en acceptèrent finalement l'idée. Ils étaient contre la ségrégation et prêts à la combattre. Pour ma part, j'avais déjà travaillé sur un grand nombre de dossiers et je savais que rien n'était possible si nous ne trouvions pas de plaignante. C'était à moi d'endosser cette responsabilité.

« LÀ, ILS S'EN SONT PRIS À LA MAUVAISE PERSONNE »

M. Nixon était aux anges quand je lui ai dit que j'acceptais de porter plainte. Je ne me souviens pas précisément de ce qu'il a dit alors, mais selon ses propres souvenirs, il a déclaré : « Mon Dieu, regardez ce que la ségrégation m'a mis entre les mains. » Il voulait dire par là que j'étais la plaignante parfaite pour attaquer la ségrégation dans les transports en commun. Plus tard, il déclara à des journalistes : « Rosa Parks a travaillé avec moi pendant douze ans avant cette affaire. Elle m'a suivi comme secrétaire dans toutes mes activités – la Brotherhood of Sleeping Car Porters, la NAACP, l'Alabama Voters' League, toutes ces organisations. Je savais qu'elle tiendrait le coup. Elle était honnête, irréprochable, intègre. En aucun cas la presse n'aurait pu trouver quelque chose de mauvais en fouillant son passé, que ce soit un an auparavant, le mois passé ou cinq ans plus tôt. On ne pouvait rien mettre sur le dos de Rosa Parks. »

Je n'avais pas de casier judiciaire, j'avais travaillé toute ma vie, je n'étais pas enceinte d'un enfant illégitime. Aucun Blanc n'aurait pu dire que je méritais de quelque manière ce qui m'arrivait. Clairement, ma seule faute était d'être noire.

Fred Gray, l'avocat noir, était entré en contact avec Jo Ann Robinson pour lui raconter mon arrestation. Elle convoqua les dirigeantes du Women's Political Council et elles se mirent d'accord pour

lancer un boycott des bus de Montgomery à partir du lundi 5 décembre, jour de mon procès. Le soir même de mon arrestation, la nuit du jeudi au vendredi, elles se réunirent à l'Université Alabama State, mirent au point un modèle à ronéotyper et imprimèrent 35 000 tracts. Le lendemain matin, aidée de quelques étudiants, Robinson chargea les tracts dans sa voiture et alla en déposer dans tous les établissements scolaires de la ville – écoles, collèges, lycées – pour que les élèves les montrent à leurs parents le soir venu.

Voilà ce que disait ce tract :

Pour le lundi 5 décembre 1955.

Encore une fois, une femme noire a été arrêtée et jetée en prison pour avoir refusé de quitter sa place assise dans le bus, au profit d'une personne blanche.

C'est la deuxième fois depuis l'affaire de Claudette Colvin qu'une femme noire est arrêtée pour cette même raison. Il faut que cela cesse.

Les Noirs ont des droits. Et si les Noirs arrêtent de prendre le bus, ceux-ci ne seront plus rentables. Les trois quarts des passagers sont des Noirs et pourtant, nous sommes arrêtés ou nous devons rester debout face à des sièges vides. Si nous ne faisons rien pour nous opposer à ces arrestations, elles continueront. La prochaine fois, c'est peut-être à vous que cela arrivera, à votre fille, ou à votre mère.

Cette femme sera jugée lundi. Nous demandons donc à tous les Noirs de ne monter dans aucun bus ce jour, pour protester contre cette arrestation et ce procès. Ne

prenez pas le bus pour aller travailler, pour aller en ville, pour aller en cours, pour aller n'importe où, ce lundi.

Vous pouvez vous permettre de rater l'école une journée. Si vous travaillez, prenez un taxi ou marchez. Mais s'il vous plaît, enfants et adultes, ne prenez aucun bus ce lundi. S'il vous plaît, restez hors des bus ce lundi.

Tôt le vendredi matin, M. Nixon prit contact avec le révérend Ralph David Abernathy*, pasteur de la First Baptist Church. Il avait le sentiment que les pasteurs avaient la capacité, plus que n'importe qui d'autre, de mobiliser la population noire. Outre le révérend Abernathy, il appela dix-huit autres pasteurs et organisa une réunion le soir même. M. Nixon devait travailler comme bagagiste ce soir-là sur la ligne Montgomery-Atlanta-New York, il ne pouvait pas être présent en personne, mais il expliqua au préalable à tous ces pasteurs ce qu'il attendait d'eux.

Il contacta également un journaliste blanc du *Montgomery Advertiser* du nom de Joe Azbell et le fit venir dans son bureau d'Union Street pour lui montrer le tract et lui expliquer la situation. M. Nixon voulait que cela fasse la une du journal. Joe Azbell répondit qu'il verrait ce qu'il pouvait faire. Entretemps, mon arrestation avait fait l'objet d'un petit article dans le journal du jour.

* Ralph David Abernathy (1926-1990), pasteur et militant, souvent considéré comme le bras droit de Martin Luther King. Il fut également connu pour avoir fait installer un grand campement en mai 1968 à Washington pour alerter sur le sort des plus démunis. Son démantèlement a donné lieu à des scènes d'émeutes, il fit pour cela trois semaines de prison.

La première chose que je fis le lendemain matin fut d'appeler les numéros que m'avait donnés la femme que j'avais rencontrée en prison. Je réussis à parler à l'un de ses frères et lui expliquai la situation. Il ne me répondit que « Okay », ou quelque chose comme ça. Notre conversation n'alla pas plus loin, je lui dis simplement que sa sœur voulait qu'il vienne la voir.

Je la revis deux jours plus tard. Je marchais dans Dorsey Street pour me rendre à une réunion – après que le boycott a commencé, les gens n'arrêtaient pas de se réunir, dès qu'ils en avaient la possibilité. Je ne la reconnus pas tout de suite, elle était bien habillée et très belle. Elle était propre et ses cheveux bien coiffés. Je la croisai quand elle me dit :

« Bonjour, comment ça va? Vous ne me reconnaissez pas? »

Je lui répondis négativement.

« C'est moi qui étais en prison avec vous.

— Je suis contente de voir que vous êtes sortie. »

Tellement pressée, je ne pensai même pas à lui demander son nom, son adresse ou son numéro de téléphone. Je ne la revis plus jamais, mais pour sûr, elle avait l'air d'aller bien.

Vendredi 2 décembre au matin, après avoir passé le coup de téléphone promis, j'appelai Felix Thomas qui gérait une compagnie de taxi et demandai une voiture pour me rendre au travail. Je n'allais sûrement plus jamais prendre le bus. John Ball, qui s'occupait des retouches sur les vêtements pour hommes à Montgomery Fair, fut surpris de me voir arriver.

« Je ne pensais pas vous voir ici aujourd'hui, me dit-il, je pensais que vous seriez à bout de nerfs.

— Pourquoi est-ce qu'aller en prison ferait de moi une boule de nerfs? », répondis-je.

Puis, dès qu'arriva la pause déjeuner, je filai au bureau de Fred Gray.

Depuis qu'il avait ouvert son étude à Montgomery, j'y passais souvent le midi. Je prenais quelque chose à manger, lui faisait de même. Nous mangions un morceau ensemble et parfois je faisais alors un peu de secrétariat pour lui, pendant qu'il sortait faire une course, ou je ne sais quoi d'autre, en dehors de son bureau. Je retournai ensuite au travail. Fred n'avait pas de secrétaire, je lui donnais donc souvent un coup de main. Le jour suivant mon arrestation, son bureau était agité comme une ruche. Le téléphone ne cessait de sonner et des gens n'arrêtaient pas de passer pour se renseigner à propos du boycott et du meeting auquel les pasteurs appelaient le soir même.

Après le travail, je me rendis à ce meeting à la Dexter Avenue Baptist Church. On me donna la parole pour que j'explique pourquoi et comment j'avais été arrêtée. S'ensuivirent de longues discussions sur ce que nous devions faire. Certains pasteurs se demandaient comment soutenir le mouvement, d'autres s'il fallait ou non y prendre part. Nombre d'entre eux quittèrent le meeting avant qu'une décision soit prise. Mais la plupart de ceux qui restèrent jusqu'à la fin acceptèrent de parler du mouvement dans leur sermon du dimanche suivant et de tenir un autre meeting le lundi soir, où serait décidée ou non la poursuite du boycott. Un groupe de

pasteurs forma un comité qui devait rédiger un court tract, qui était en fait un condensé de celui écrit par Jo Ann Robinson et le Women's Political Council. Ce nouveau texte était le suivant :

Ne prenez pas le bus pour aller au travail, en ville, à l'école ou ailleurs le lundi 5 décembre.

Une femme noire a encore été arrêtée et jetée en prison pour avoir refusé de laisser sa place.

Lundi, ne prenez pas le bus pour aller au travail, en ville, à l'école ou ailleurs. Si vous travaillez, prenez un taxi, partagez une voiture ou marchez.

Venez au grand meeting qui se tiendra lundi à 19 heures, à la Holt Street Baptist Church pour plus d'informations.

Le dimanche, le *Montgomery Advertiser* publia le texte de Jo Ann Robinson en première page, cela permit de répandre l'annonce du boycott du lendemain, et notamment de toucher tous ceux qui n'avaient pas vu le tract ou n'étaient pas allés à l'église. Toutefois, personne ne pouvait encore savoir si le boycott allait être largement suivi, ce n'est pas parce que les gens étaient au courant qu'ils allaient y participer. L'ensemble des compagnies de taxi de Montgomery tenues par des Noirs – il y en avait dix-huit – s'engagèrent à faire le tour des arrêts de bus et à ne faire payer la course que dix cents, soit le prix du ticket de bus. Mais cela signifiait que les gens devraient attendre de trouver une place dans un taxi. De la pluie était annoncée pour lundi, ce qui n'arrangeait pas les choses.

Lundi matin en effet, le ciel était sombre et chargé. Mais cela ne changea rien. La plupart des Noirs en avaient assez de la ségrégation dans les transports et les boycottèrent. Ils attendaient les taxis noirs aux arrêts de bus, marchaient ou partageaient leurs voitures. Ce jour-là donc, les bus de Montgomery étaient presque vides. Il y eut bien quelques Noirs qui les empruntèrent, mais c'était en général des gens qui n'étaient pas au courant du boycott. Parmi ces derniers, certains s'éloignaient des bus par peur. En effet, la police avait déclaré qu'elle protégerait les passagers, chaque véhicule était donc escorté par deux motards de la police. Tous ceux qui n'étaient pas au courant du mouvement de boycott pensèrent que les policiers étaient là pour les arrêter s'ils montaient à bord, non pas pour les protéger. Enfin, il y avait ceux qui ne voulaient pas s'embêter avec le boycott et utilisaient les transports. Mais lorsque le bus passait devant un arrêt où de nombreux Noirs attendaient les taxis, ils se baissaient pour que personne ne les voie.

Ce jour-là, je n'avais encore aucune idée de ce qu'allait donner le mouvement. Mais je pense que tout le monde était impressionné, voire surpris, par son ampleur. Comme l'a dit M. Nixon à l'époque : « Nous nous sommes surpris nous-mêmes. » Jamais auparavant, les Noirs n'avaient démontré à quel point les compagnies de bus avaient besoin d'eux pour faire tourner leurs affaires. Plus important encore, jamais la population noire de Montgomery ne s'était unie pour combattre la ségrégation dans les bus.

Je n'allai pas au travail ce lundi-là pour me rendre à mon procès, Parks m'accompagna. Je ne réfléchis pas beaucoup à comment m'habiller pour cette occasion mais je me souviens très précisément de ce que je portais : une longue robe noire droite, avec un col blanc, un petit chapeau de velours noir avec des perles sur le dessus et un manteau gris. J'avais un sac à main noir et des gants blancs. Je n'étais pas spécialement nerveuse, je savais ce que j'avais à faire.

Il y avait tant de monde au tribunal, que certains ne purent même pas entrer dans la salle d'audience. Parks fut presque refoulé, mais quand il expliqua qu'il était mon mari, on le laissa entrer. Une véritable foule entourait le palais de justice municipal et de nombreux militants du NAACP Youth Council étaient présents, ils criaient leur soutien.

Parmi eux il y avait une fille du nom de Mary Frances. Elle avait une voix très aiguë qui passait par-dessus toutes les autres. Je l'entendis dire : « Oh, elle est adorable ! Là, ils s'en sont pris à la mauvaise personne. » Et elle répéta cette phrase comme un slogan : « They've messed with the wrong one now. »

Le procès n'a pas duré longtemps et le chauffeur était le principal témoin de l'accusation. Ce n'est qu'alors que j'appris son nom. J'en sais aujourd'hui un peu plus sur lui pour m'être renseignée. Il s'appelait James P. Blake, était né à Seman, Alabama, dans le comté d'Elmore. Seman est située à quelques kilomètres au sud d'Equality, Alabama, une ville au nom bien étrange dans un État autant marqué par la ségrégation. Il avait neuf mois de plus que moi

et avait arrêté l'école après la neuvième. Sa femme s'appelait Edna et ils s'étaient installés ensemble à Montgomery en 1939. Il commença à travailler aux Montgomery City Lines en 1942. Il fut mobilisé dans l'armée l'année suivante et fut envoyé en Europe. Il revint à Montgomery en 1945, où il reprit son emploi de chauffeur de bus, qu'il garda jusqu'à sa retraite en 1972.

Lors du procès, l'accusation fit également témoigner une femme blanche qui déclara qu'il y avait une place libre à l'arrière du bus et que j'avais refusé de la prendre. C'était un mensonge. J'appris plus tard que le professeur J. E. Pierce, qui avait milité avec moi dans le comité de défense d'Andy Wright de la NAACP, était particulièrement remonté contre cette femme. Il avait dit à M. Nixon : « Il y a toujours une satanée femme blanche prête à mentir. »

Pour ma part, mon témoignage ne fut pas entendu. Bien que mes avocats, Charles Langford et Fred Gray, aient plaidé non coupable, leur but n'était pas vraiment de me disculper des charges qui pesaient contre moi. Pour que mon cas fasse jurisprudence, la stratégie était que je sois reconnue coupable pour faire appel de la condamnation dans un tribunal plus important. C'était la seule manière de faire bouger les lignes de la ségrégation, mais un tribunal local n'allait clairement pas s'engager dans cette voie. Je fus donc reconnue coupable d'avoir enfreint les lois ségrégationnistes et j'écopai d'une condamnation avec sursis. Je dus également payer une amende de dix dollars, plus quatre dollars de frais de justice. L'annonce de la

sentence déchaîna la colère de la foule, mais aucune manifestation ne fut organisée.

Je ne rentrai pas tout de suite chez moi après le procès, je restai en ville. Je voulais pouvoir me rendre utile. Fred Gray me dit que je serais d'une grande aide si je pouvais faire du secrétariat à son bureau, notamment répondre au téléphone. Une fois là-bas, je constatai en effet que le téléphone n'arrêtait pas de sonner. La nouvelle de ma condamnation commençait à faire du bruit et les gens appelaient pour en savoir davantage. À aucun moment je ne dis à mes interlocuteurs que j'étais la personne à propos de laquelle ils appelaient. Je ne faisais que répondre au téléphone et prenais des messages. Quand Fred fut de retour à son bureau, M. Nixon me ramena chez moi. La journée était déjà bien avancée, je devais rentrer à la maison et me préparer pour le meeting qui allait se tenir le soir même à la Holt Street Baptist Church.

Plus tôt ce jour-là, le révérend Abernathy, qui devait alors avoir 29 ans, et d'autres pasteurs avaient décidé de former la Montgomery Improvement Association (MIA – Association pour le progrès de Montgomery), dont M. Nixon et Fred Gray faisaient partie. Ils pensaient que l'impact serait plus fort si une nouvelle organisation s'emparait de l'affaire plutôt que de laisser un groupe déjà constitué, comme la NAACP, s'en occuper. Cette dernière était en effet relativement faible en Alabama, ce n'était pas une organisation de masse, elle ne comptait que peu de membres et il était difficile d'y faire adhérer plus de gens. Ils voulaient également tenir la NAACP à l'écart pour que notre démonstration de

force ne puisse pas être accusée d'être menée par des agitateurs extérieurs. Les Blancs adoraient formuler ce genre d'accusations et refusaient de reconnaître que les Noirs de Montgomery avaient le courage de se mobiliser eux-mêmes pour leurs droits.

Ils se réunirent dans l'après-midi et décidèrent de se choisir un président. C'est le révérend Martin Luther King Jr., pasteur à la Dexter Avenue Baptist Church, qui fut élu.

À cette époque, je ne connaissais pas le docteur King. Je l'avais rencontré en août 1955 alors qu'il intervenait en tant qu'invité dans une réunion de la NAACP. Je ne fréquentais pas la Dexter Avenue Baptist Church, qui était juste en face du capitole local, grand bâtiment blanc sur lequel flottait un drapeau confédéré. Mais je me rendis compte plus tard que je connaissais sa femme, Coretta. Je ne la connaissais pas très bien, mais j'avais assisté à des concerts où elle chantait. Je ne savais alors même pas qu'elle était mariée à un pasteur.

Le docteur King ne vivait pas à Montgomery depuis longtemps et le docteur Abernathy avait déjà essayé de l'enrôler dans le mouvement pour les droits civiques. Rufus Lewis fréquentait la Dexter Avenue Baptist Church et avait une haute opinion du docteur King. Rufus Lewis tenait un club privé – où seuls pouvaient entrer ceux qui étaient inscrits sur les listes électorales – et c'est lui qui avait insisté pour que le docteur King préside la MIA.

Le fait qu'il vienne d'arriver à Montgomery et qu'il ne soit pas un militant de longue date était un

double avantage : il n'avait pu encore se forger ni de solides amitiés ni de grandes inimitiés. M. Nixon appuyait cette candidature et comme il le dit plus tard lorsqu'il fut interviewé pour le livre *Eyes on the Prize: America's Civil Rights Years 1954-1965** :

Le révérend King était un jeune homme brillant. Il n'était pas là depuis assez longtemps pour que les officiels lui mettent le grappin dessus. En général, lorsqu'un jeune pasteur arrivait en ville [...] ils lui faisaient une tape sur l'épaule et le complimentaient sur son église. Ils lui disaient quelque chose du genre : « Révérend, vous n'avez pas une assez belle chemise pour représenter telle ou telle église baptiste. » Et ils lui payaient une nouvelle chemise pour se le mettre dans la poche. [...] Il fallait se méfier de ce genre de situation.

Voilà pourquoi en effet de nombreux leaders noirs étaient si conservateurs : ils acceptaient les faveurs des Blancs et se retrouvaient ensuite pieds et poings liés. Nous faisons régulièrement face à ce genre de situations lorsque nous militons pour l'inscription sur les listes électorales. Nous nous rendions compte que des membres très influents de la communauté n'étaient pas inscrits et ne souhaitaient pas l'être. Je me souviens par exemple d'un homme nommé R. R. Price du comté de Lowndes et qui était directeur d'école. Personne ne réussit jamais à le faire s'inscrire.

* WILLIAMS Juan, *Eyes on the Prize: America's Civil Rights Years, 1954-1965*, Penguin Books, 2013 [p. 73 de l'édition originale].

Cette nuit-là, le meeting se tenait à la Holt Street Baptist Church, qui était située dans un quartier noir, les gens n'avaient donc pas peur d'y assister. Les organisateurs ne savaient pas à quoi s'attendre en termes de fréquentation et leurs espérances furent largement dépassées, ils n'étaient d'ailleurs pas du tout préparés à une telle affluence. L'église était pleine à craquer, des centaines de personnes patientaient à l'extérieur, à tel point qu'un haut-parleur dut y être installé. Quand j'arrivai, le meeting avait déjà commencé et j'eus beaucoup de mal à me frayer un chemin au milieu de la foule. J'atteignis finalement la tribune, où on me fit asseoir.

La principale question débattue concernait la poursuite du boycott. Certaines personnes pensaient que nous devions l'arrêter dès maintenant, tant que c'était un succès. Et rares étaient ceux qui pensaient qu'il pourrait durer au-delà de la fin de la semaine, il nous fallait encore tenir quatre jours. S'il se poursuivait, nous savions tous le danger que cela représentait, car les Blancs ne le supporteraient pas.

Je crois me souvenir que c'est M. Nixon qui prit la parole en premier, il s'inquiétait sûrement que la population ne soit pas prête à un long boycott. Il avait en tête toutes ces années pendant lesquelles il avait été impossible de rassembler les Noirs. Il dit :

Vous qui avez peur, vous feriez mieux de prendre vos affaires et de rentrer chez vous. Car cette histoire n'est pas près de finir. Je veux vous dire quelque chose : pendant des années, j'ai pensé que je ne voulais pas que nos enfants aient à souffrir des mêmes ignominies

que nous. Eh bien, j'ai changé d'avis... je veux profiter moi-même un peu de cette liberté.

Puis vint le tour du docteur King, il fut présenté à la foule comme le président de la Montgomery Improvement Association. C'était un orateur d'exception et il fit un discours qui enflamma la foule, dont voilà un extrait :

Voici venu le temps de dire que nous n'en pouvons plus, que nous sommes fatigués. Nous sommes réunis ce soir pour dire à ceux qui nous malmènent que nous sommes fatigués – fatigués de la ségrégation, fatigués des humiliations, fatigués d'être battus par la main brutale de l'oppression. [...] Pendant des années, nous avons fait preuve d'une patience incroyable. Nous avons peut-être laissé penser à nos frères blancs que nous aimions la manière dont nous sommes traités. Mais nous sommes ici ce soir pour finir de n'attendre rien d'autre que la liberté et la justice. Une des grandes gloires de la démocratie est le droit à se battre pour des droits. [...] Si vous vous battez avec courage, avec dignité et dans l'amour chrétien, alors les livres d'histoire des générations futures marqueront ici une pause et diront : « Là vivait un grand peuple – un peuple noir – qui injecta une nouvelle signification et une nouvelle dignité dans les veines de la civilisation. » Voilà quels sont notre défi et notre irrésistible responsabilité*.

* *Ibid.*, p. 76 de l'édition originale.

Il reçut les vivats de la foule, des applaudissements à n'en plus finir et des « amen ». Puis, on me présenta. J'avais demandé si je devais préparer une allocution, mais on m'avait dit : « Vous en avez déjà assez fait et vous en avez déjà assez dit, ce n'est pas la peine que vous parliez. » Je ne pris donc pas la parole ce soir-là, mais de toute façon je n'en ressentais pas le besoin. J'aimais écouter, entendre les autres s'exprimer et observer l'enthousiasme du public.

Ce fut ensuite au tour du révérend Ralph Abernathy de prendre la parole, il lut les revendications que la Montgomery Improvement Association allait soumettre à la compagnie de bus et aux officiels blancs de la ville. Il y en avait trois : 1. Traitement courtois pour tous dans les bus ; 2. Premiers arrivés, premiers servis sur les places assises, avec les Blancs à l'avant et les Noirs à l'arrière ; 3. Embauche de chauffeurs noirs sur les lignes qui desservaient les quartiers noirs.

Puis il demanda à la foule d'approuver ces revendications et la poursuite du boycott jusqu'à leur satisfaction ; tous ceux qui étaient pour devaient se lever. Les gens commencèrent alors à se lever, d'abord une ou deux personnes, puis de plus en plus, jusqu'à ce que tout le monde soit finalement debout. Et dehors, on entendait ceux qui n'avaient pas pu entrer, ils criaient : « Yes ! »

CHAPITRE 10
LA MARCHÉ VERS LA LIBERTÉ

Le jeudi suivant, le 8 décembre, le docteur King, l'avocat Fred Gray et quelques autres présentèrent leurs trois revendications aux trois conseillers municipaux de Montgomery et aux dirigeants de la compagnie de bus. Ces derniers refusèrent d'admettre que les chauffeurs se comportaient mal avec les passagers noirs et rejetèrent l'idée d'embaucher des chauffeurs noirs sur les lignes desservant les quartiers noirs. Enfin, ils dirent que laisser les premiers montés occuper les places libres quelle que soit leur couleur de peau était une atteinte aux lois ségrégatives en vigueur dans la ville. Fred Gray réfuta cet argument en rappelant que cette même compagnie pratiquait cet arrangement dans la ville de Mobile, Alabama. Mais ils ne changèrent pas de position pour autant.

Les conseillers municipaux rejetèrent également les trois revendications, bien que les demandes de la Montgomery Improvement Association fussent assez raisonnables. Ils ne voulaient céder sur rien, de peur de se compromettre, de quelque manière que ce soit, avec les Noirs.

Le boycott dura toute la semaine et se poursuivit la semaine suivante. Personne ne savait combien de temps il allait durer. Certaines personnes disaient qu'il n'allait pas s'éterniser, mais c'étaient les Blancs qui tenaient ce genre de propos, pas nous. Ils firent

tout ce qu'ils pouvaient pour tenter de briser le mouvement.

La police commença à harceler les groupes de Noirs qui attendaient les taxis aux arrêts de bus. Elle menaça ensuite d'arrêter les chauffeurs de taxi s'ils ne faisaient pas payer leurs courses au tarif habituel, qui était de quarante-cinq cents je crois, au lieu des dix cents en vigueur depuis le début du boycott. Des individus blancs aussi, de simples citoyens, essayaient de perturber le boycott.

De nombreuses personnes perdirent leur emploi en raison du mouvement. Ce fut le cas pour Parks et moi, même si aucun d'entre nous deux ne fut directement renvoyé. Mon mari démissionna. M. Armstrong, le gérant blanc du salon privé dans lequel il travaillait sur la base de Maxwell Field Air Force, ordonna qu'il n'y ait aucune discussion concernant « le mouvement contre les bus ou Rosa Parks dans son établissement ». Parks lui annonça qu'il ne travaillerait jamais dans un endroit où le nom de sa femme n'avait pas le droit d'être prononcé.

L'atelier de couture du grand magasin Montgomery Fair cessa d'avoir besoin de moi en janvier 1956. On ne me dit pas que c'était en raison du boycott et je n'aime pas prononcer de jugement sans avoir de preuves. Le fait est que le jeune homme qui dirigeait l'atelier avait ouvert sa propre boutique et continuait à travailler au grand magasin jusqu'à la fin de l'année pour toucher sa prime de Noël. Dès la première semaine de janvier, il partit travailler à plein-temps dans sa propre boutique. On m'expliqua

donc qu'il n'y avait plus besoin de couturière, ils fermèrent l'atelier et on ne me proposa pas d'autre emploi dans le magasin. On me donna deux semaines de salaire et une prime de licenciement.

Au fond, cela s'avéra une bonne chose, je n'avais plus à me soucier de comment me rendre au travail sans prendre le bus et on me confiait des travaux de couture que je faisais chez moi. Cela me permit également de voyager un peu en tant que représentante du mouvement de Montgomery. Plus tard, la MIA m'embaucha.

Je faisais partie du conseil d'administration de la MIA et remplissais tous types de tâches. Par exemple, je distribuais habits et chaussures à qui en avait besoin, nous en avions en abondance grâce à des dons qui nous provenaient des quatre coins du pays. De nombreuses personnes étaient dans le besoin car elles se retrouvaient sans emploi. Celles qui travaillaient encore avaient régulièrement besoin de nouvelles chaussures tellement elles les usaient en marchant pour aller et rentrer du travail. Pendant un temps, je travaillais également comme régulatrice pour le comité de transport de la MIA.

Quand la police commença à arrêter les chauffeurs de taxi en raison des prix qu'ils pratiquaient, la MIA organisa une rotation de conducteurs bénévoles, Jo Ann Robinson en était. Les églises récoltèrent de l'argent et achetèrent plusieurs véhicules qui pouvaient transporter de nombreux passagers. Nombreux étaient ceux qui contribuaient selon leurs moyens, de simples citoyens noirs mais aussi certains

Blancs plus fortunés, comme les Durr. En tant que régulatrice, je recevais des appels de personnes qui avaient besoin de circuler et je les mettais en relation avec ceux qui avaient des voitures ou avec les églises qui disposaient de véhicules.

Au bout d'un certain temps, un système relativement sophistiqué se mit en place. Il y avait vingt voitures de particuliers et quatorze véhicules d'église, trente-deux points de ralliement et un service organisé de cinq heures et demie du matin à minuit et demi. Nous permettions ainsi à environ trente mille personnes de se déplacer tous les jours.

Qu'en était-il des autres? Je n'ai pas de chiffres précis mais je sais que la plupart étaient véhiculés par leurs employeurs. Certaines femmes blanches pouvaient difficilement se passer de leurs travailleuses domestiques, femmes de ménage ou cuisinières, elles allaient les chercher et les raccompagnaient chez elles tous les jours. Le maire de Montgomery tenta même de les en dissuader en faisant une déclaration publique pour que le boycott ne soit pas soutenu de la sorte. Il disait que notre mouvement était un succès à cause des femmes blanches qui conduisaient pour leurs bonnes. Elles lui répondirent en substance : « Très bien, si le maire veut venir chez nous pour faire la vaisselle, la lessive, le repassage, s'occuper des enfants, faire le ménage, il est le bienvenu. Mais nous ne nous passerons pas de nos femmes de ménage. »

La police faisait de son mieux pour nous mettre des bâtons dans les roues. Elle arrêtait toutes les voitures conduites par des Noirs à la moindre infraction.

Quant aux Blancs, ils recevaient des menaces téléphoniques et des lettres anonymes. Voilà un exemple typique de l'une d'entre elles :

Cher ami,

Ci-dessous, la liste de quelques Blancs qui continuent de conduire pour leurs bonnes nègres. Il faut y mettre fin. Ces gens-là apprécieraient que vous leur passiez un coup de téléphone, de jour comme de nuit. Dites-leur ce que nous pensons du fait qu'ils transportent des nègres.

La Montgomery Improvement Association tenait des meetings chaque lundi et jeudi soir. Ainsi le mouvement ne s'essouffait pas, et les gens pouvaient parler des problèmes qu'ils rencontraient et nous réfléchissions ensemble à la manière d'y remédier. Vint le mois de janvier. Les Blancs étaient de plus en plus tendus. Je me souviens avoir entendu dire que les adhésions au Ku Klux Klan et au White Citizens' Council* de Montgomery étaient en forte progression. Le maire W. A. Gayle, par exemple, rejoignit alors le White Citizens' Councils et l'annonça fièrement en public.

* Réseau d'organisations suprémacistes blanches fondé en 1954 pour combattre l'émancipation des Noirs américains. Également connu sous le nom de Citizens' Councils, ce réseau eut jusqu'à soixante mille adhérents, principalement dans le Sud. Il se perpétua en 1985 sous le nom de Council of Conservative Citizens, qui existe encore aujourd'hui. En 2015, le militant d'extrême droite qui ouvrit le feu sur des Noirs à Charleston, tuant neuf personnes, se revendiquait de la rhétorique de cette organisation.

Fin janvier, les trois conseillers municipaux rencontrèrent trois pasteurs noirs qui ne faisaient pas partie de la MIA. Ils se mirent d'accord sur une organisation des places assises dans les bus : dix places réservées à l'avant pour les Blancs, dix à l'arrière pour les Noirs et, pour le reste, les premiers arrivés seraient les premiers servis. Le conseil municipal s'empressa de le faire savoir au *Montgomery Advertiser* et, le dimanche suivant, le journal annonçait en première page la fin du boycott. Mais le docteur King, le révérend Abernathy et les autres dirigeants de la MIA avaient compris ce qu'il se tramait. Le samedi soir, ils firent le tour des quartiers noirs pour dire que c'était un mensonge et que le boycott continuerait la semaine suivante. Le dimanche, les pasteurs firent de même au sein de leurs congrégations respectives. La nouvelle se répandit et très peu de Noirs utilisèrent les bus le lundi matin.

Après cela, le maire Gayle déclara qu'il ne négocierait plus avec les boycotteurs, alors même qu'aucune négociation n'avait encore eu lieu. Il traita les dirigeants du boycott de *negro radicals* (« nègres radicaux ») et une vague de violence commença à déferler sur nous. Fin janvier, une bombe explosa dans la maison du docteur King, heureusement, personne ne fut blessé. Deux jours plus tard c'était au tour de la maison de M. Nixon. Pour ma part, je recevais des menaces de mort par téléphone. Je décrochais et une voix disait : « Tout ça, c'est de ta faute. On va te tuer. » C'était terrifiant. Parfois, ma mère décrochait le téléphone et entendait ces menaces, ce qui me préoccupait énormément.

Début février, Fred Gray déposa un recours à la cour fédérale du district sur l'inconstitutionnalité de la ségrégation dans les bus. Entretemps, l'appel de ma condamnation avait été rejeté pour des questions de forme, ma condamnation était donc maintenue. Cette nouvelle procédure était notre façon de montrer notre détermination. Alors que les officiels de la ville et la compagnie de bus ne voulaient même pas admettre que les chauffeurs étaient malpolis avec les Noirs, Fred Gray voulait quant à lui défier tout le système ségrégatif dans les bus et aller jusqu'à la Cour suprême. Clifford Durr lui proposa son aide. La plainte fut déposée au nom de cinq femmes qui avaient été malmenées dans des bus. Parmi celles-ci, seules deux d'entre nous avaient été arrêtées : Claudette Colvin et moi. Parmi les trois autres, il y avait la mère de Claudette.

Pendant ce temps, le boycott coûtait cher à la compagnie de bus. Chaque jour, les bus assuraient leurs services avec seulement un ou deux passagers blancs à bord. La compagnie décida tout simplement d'arrêter de les faire rouler. Le boycott faisait aussi des dégâts sur le commerce de la ville. Un groupe de patrons blancs, qui prit le nom de Men of Montgomery (« les hommes de Montgomery ») essaya de négocier en son nom avec la MIA. Mais rien n'en ressortit.

Vers la mi-février, une équipe d'avocats blancs ressortit une vieille loi qui interdisait les boycotts. Le 21 février, un tribunal mit en accusation quatre-vingt-neuf personnes, dont le docteur King, vingt autres pasteurs, des dirigeants de la MIA, ainsi que d'autres citoyens. J'en faisais partie.

On releva nos empreintes digitales, des photographes de presse étaient présents et ce moment fut immortalisé. La photo où l'on me voit en train de faire ce relevé d'empreintes fut publiée en première page du *New York Times*. Des années plus tard, ce cliché serait souvent utilisé par erreur pour illustrer ma première arrestation. La MIA paya les cautions de chacun d'entre nous, nous fûmes libérés et pûmes rentrer chez nous en attendant le début du procès. Mon mari et notre voisine allaient être appelés comme témoins de la défense. Le mari de cette voisine avait été assassiné en août 1950, alors qu'il rentrait du service militaire.

Il s'appelait Hilliard Brooks, il était dans un bus qui l'amenait en ville. La police lui tira dessus, arguant qu'il était ivre et causait des troubles à l'ordre public. Je ne sais pas s'il portait alors son uniforme de soldat, mais je sais que les Blancs détestaient que les militaires noirs portent l'uniforme en public.

Les procès commencèrent en mars, le premier fut celui du docteur King. C'était le 19 mars et je vins au tribunal. Il y avait foule autour du palais de justice et personne ne pouvait pénétrer dans la salle d'audience sans avoir de place assise. La défense fit appeler de nombreux témoins pour qu'ils expliquent ce qu'il se passait dans les bus. Lorsqu'on demanda à notre voisine si elle empruntait les bus, elle répondit que non. On lui demanda pourquoi, et elle répondit qu'elle n'avait plus jamais mis les pieds dans un bus depuis que son mari avait été assassiné à bord par la police. Tous les témoins avaient des expériences

personnelles de discrimination à raconter. Une femme monta à la barre et parla tellement longtemps qu'on l'insulta pour tenter de la faire taire. Elle disait : « Je peux vous en raconter d'autres encore. » Les gens n'avaient pas peur de parler.

Le docteur King fut reconnu coupable, condamné soit à payer une amende de cinq cents dollars, soit à faire une année de travaux d'intérêt généraux, où on ne l'aurait pas ménagé. Il évita l'un et l'autre car l'appel de sa condamnation passa avec succès. Il fut le seul à être véritablement mis en accusation, mais il était plus déterminé que jamais à poursuivre le boycott. La manière dont la ville de Montgomery nous avait traités renforçait sa conviction. La population, elle aussi, était prête à continuer, et pendant tout le printemps nous avons marché et partagé des voitures.

Grâce à l'intérêt de la presse, le boycott commençait à faire du bruit en dehors de Montgomery. J'étais invitée à parler de ce qui m'était arrivé dans de nombreuses églises, écoles et organisations. J'honorais autant que possible toutes les invitations – j'acceptais que mes frais de déplacement soient payés, mais jamais mes interventions – et cela aidait la MIA à récolter de l'argent, pour acheter plus de véhicules notamment. Parks s'inquiétait beaucoup pour ma sécurité, mais je n'eus jamais de mauvaises expériences à ce niveau-là.

Je partis à New York pour la première fois de ma vie, invitée par Myles Horton qui avait fondé la Highlander Folk School à Monteagle. Sa femme était décédée peu de temps avant et il voulait que je l'accompagne dans

certaines meetings. Je logeais chez Charlotte et Stewart Meacham, qui étaient des quakers. Ils me firent visiter la ville, ce qui me plut énormément. Quand leur fils rentra de voyage, je pris une chambre au Henry Street Settlement dans le Lower East Side. Je participai à de nombreux meetings de soutien au mouvement de Montgomery, où les organisateurs voulaient que j'intervienne. Je parlais en tant que représentante de la NAACP locale et je rencontrais à cette occasion les dirigeants nationaux de l'organisation.

Je quittai New York pour me rendre à la convention nationale de la NAACP à San Francisco. J'étais loin de chez moi depuis longtemps et manquais de sommeil. Là-bas, un entretien avec un journaliste avait été organisé. Je fis de mon mieux pour répondre à ses questions, mais je ne disais manifestement pas ce qu'il voulait entendre. Je me souviens qu'une des premières choses qu'il me dit fut : « Ne me regardez pas comme ça. » Je pense pourtant que je ne le fixais pas de manière malpolie. Cette situation me rendit très nerveuse. Avec beaucoup d'arrogance, il lança qu'il allait « me prendre à part pour voir ce que j'avais dans le ventre ». Il essayait clairement de m'intimider et il y arrivait.

On me donna une tasse et une soucoupe, pour que le photographe puisse prendre un cliché où on me verrait boire tranquillement du thé. Mais je tremblais tellement que la tasse n'arrêtait pas de bouger. Le journaliste était odieux avec moi mais j'essayais de rester aussi polie que possible. Au bout d'un moment, je ne pouvais tout simplement plus tenir, je ne le supportais plus. Je devins hystérique, je me mis à crier et à pleurer.

Le journaliste s'en alla et personne ne fit attention à moi. Je restai là, en larmes. Je n'oublierais jamais comment Roy Wilkins, qui était alors le président de la NAACP, s'assit à côté de moi sans dire un mot. Il mit son bras autour de mes épaules, ce qui m'apaisa.

Je ne sais pas pourquoi j'ai craqué à ce moment-là. Quelqu'un me raconta que Autherine Lucy avait eu beaucoup de mal à garder son calme et son sang-froid tandis qu'elle se battait pour pouvoir s'inscrire à l'Université d'Alabama. On m'expliqua qu'elle était détruite et à bout de nerfs. C'est ce qui m'arriva ce jour-là.

Je n'avais pas l'habitude d'être sous les feux de la rampe et j'en avais parfois assez d'être constamment assimilée à ce qui m'était arrivé, un jour, dans un bus de Montgomery. Ce n'est que plus tard que j'ai compris que ce simple incident avait permis aux gens de s'unir et de s'engager dans le boycott.

En juin, une cour de justice fédérale accepta de traiter notre plainte contre la ségrégation dans les bus. Le conseil municipal fit appel de cette décision face à la Cour suprême. Nous savions alors qu'il nous faudrait attendre la réponse de cette dernière pendant plusieurs mois.

L'été venu, j'étais de retour à Montgomery et le boycott se poursuivait. Les Blancs essayaient de casser le mouvement en refusant d'assurer les véhicules achetés par les églises. Ces véhicules étaient estampillés du nom des églises qui les avaient acquis, mais, sans assurance, ils n'avaient pas droit de circuler. Chaque fois que nous trouvions une nouvelle

compagnie d'assurances et arrivions à y souscrire, le contrat était annulé quelques jours plus tard. Le docteur King entra en contact avec un assureur noir d'Atlanta du nom de T. M. Alexander. Celui-ci réussit à faire en sorte que Lloyd's, la grande compagnie londonienne, assure les véhicules.

Face à son échec, le maire Gayle tenta d'obtenir un arrêté du tribunal interdisant aux Noirs de se réunir là où ils attendaient ces voitures collectives. Il arguait que ces rassemblements causaient des « troubles à l'ordre public » parce que les Noirs y chantaient, ce qui dérangeait les riverains. Il obtint cet arrêté mais, hasard du calendrier, le même jour la Cour suprême tranchait en notre faveur : la ségrégation dans les bus de Montgomery était reconnue anticonstitutionnelle.

C'était le 13 novembre 1956. Le docteur King appela à un grand meeting pour annoncer la nouvelle et tout le monde éclata de joie. Mais la MIA n'appela pas à la fin du boycott pour autant. La décision de la Cour suprême ne serait officielle qu'un mois plus tard et il fut décidé de continuer le boycott jusqu'à cette date.

Entretemps, j'avais été invitée à passer quelques jours à la Highlander Folk School en décembre. Six élèves noirs de Clinton, Tennessee, essayaient alors d'aller à l'école comme les autres enfants. Ils étaient soumis à une pression incroyable, mais aussi à un grand danger dans les écoles blanches, sans aucune protection. Ils étaient sur le point d'abandonner et les gens de Monteagle voulaient que je vienne pour tenter

de les persuader de ne pas lâcher. M. Nixon vint avec moi et je rencontrai ces jeunes. Il y avait parmi eux un très petit garçon, dont j'ai oublié le nom, qui me raconta que des garçons blancs l'avaient coincé et passé à tabac. Il avait sorti son couteau, blessé l'un de ses assaillants au poignet, ce qui les avait dispersés. Il était tout de même resté à l'école. Après leur séjour à Highlander, ils décidèrent tous de persévérer et de reprendre les cours après le jour de l'An.

Lors de ce séjour à Highlander, ma mère m'accompagna et elle adora l'endroit. Mais lorsque les gens de Highlander me demandèrent de rester à Monteagle et de travailler avec eux, comme le faisait Septima Poinsette Clark, ma mère s'y opposa. Elle aurait déménagé avec moi et ne voulait pas, selon ses propres mots, « être quelque part où je ne vois que des Blancs ». La proposition resta donc lettre morte mais, quoi qu'il en soit, je n'aurais pas eu les moyens à l'époque de quitter Montgomery.

Cela ne m'empêcha pas de retourner parfois à Highlander. Je m'y rendis une fois avec le révérend Robert Graetz*, un pasteur luthérien de Montgomery, qui avait soutenu le boycott. Je me souviens que nous avons dû repartir précipitamment après qu'on lui eut annoncé par téléphone qu'une bombe avait détruit sa maison. En janvier 1957, une autre bombe fut posée chez lui. Une autre explosa également chez

* Robert S. Graetz (né en 1928), pasteur blanc d'une congrégation luthérienne noire de Montgomery, fut secrétaire de la MIA. Il a activement participé à l'organisation du boycott, puis soutenu le mouvement des droits civiques en général.

le révérend Abernathy, qui était devenu l'assistant du docteur King, tout comme dans trois églises – la First Baptist, la Bell Street Baptist et la Hutchinson Street Baptist.

Cette même année, le docteur King et moi étions invités à la Highlander Folk School qui fêtait son vingt-cinquième anniversaire.

La décision officielle de la Cour suprême fut notifiée à Montgomery le 20 décembre 1956. Le jour suivant, nous remontions dans les bus. Le boycott avait duré plus d'un an. Le docteur King, le révérend Abernathy, M. Nixon et Glenn Smiley*, qui était un des rares Blancs de Montgomery à avoir soutenu le boycott, firent sensation en montant dans le premier bus non ségrégué de Montgomery. On lit parfois que je les accompagnais, mais je n'étais en fait pas avec eux. Je devais rester à la maison pour m'occuper de ma mère qui ne se sentait pas bien. Quelqu'un avait dû donner mon adresse à des journalistes du magazine *Look*, puisqu'ils vinrent me chercher chez moi et attendirent que je finisse ce que j'avais à faire pour ma mère. Une fois prête, ils m'emmenèrent en voiture dans le centre-ville pour pouvoir me prendre en photo en train de monter et descendre du bus.

Ironie du sort, James Blake, le chauffeur qui m'avait fait arrêter, conduisait un des bus que l'on me fit emprunter. Il n'en menait pas large et moi

* Glenn E. Smiley (1910-1993) était un militant et animateur blanc du mouvement des droits civiques, en tant que conseiller stratégique, c'est lui qui a familiarisé Martin Luther King Jr. aux concepts et aux tactiques de la non-violence.

non plus, j'aurais préféré me dispenser de cette rencontre. Ils me firent emprunter deux bus différents et prirent de nombreux clichés. À chaque fois, un des journalistes s'asseyait derrière moi.

James Blake ne s'exprima jamais à propos de ce qui s'était passé. Parfois, pour des événements comme l'anniversaire du boycott, des journalistes essayèrent de l'interviewer. Mais à ma connaissance, ils ne réussirent jamais. Dans les années 1970, je lus quelque part que des journalistes s'étaient rendus chez lui pour l'interroger. Mais sa femme leur répondit qu'il était malade et ne voulait pas parler de « tout ce bazar ». Pour ma part, je pense qu'il n'a jamais changé d'avis sur la manière dont les Africains-Américains devaient être traités. C'était d'ailleurs le cas de nombreuses personnes, qui refusaient un tel changement, c'est pourquoi il était si important pour nous que ce soient les lois qui changent, afin que nous ayons un minimum de protections.

Faire appliquer l'abolition de la ségrégation dans les bus de Montgomery ne fut d'ailleurs pas une mince affaire. Des tireurs prirent les bus pour cibles et le conseil municipal imposa un couvre-feu, leur interdisant de rouler après dix-sept heures. Ceux qui travaillaient de neuf heures à dix-sept heures ne pouvaient pas rentrer chez eux en bus. Un groupe tenta de monter une compagnie réservée aux Blancs, mais cela ne fonctionna pas. Comme je l'ai déjà dit, des bombes explosèrent dans des églises et chez certains pasteurs. Finalement, cette vague de violence s'atténua. Si les Noirs n'avaient pas eu peur

de boycotter les bus, ils n'auraient pas peur de les prendre à nouveau.

Dans d'autres villes – comme Birmingham, Alabama, et Tallahassee, Floride – des boycotts des bus ségrégués commencèrent à s'organiser. Le mouvement d'action directe pour les droits civiques venait de commencer.

CHAPITRE II
DÉTROIT

Après la fin du boycott, je ne restai pas longtemps à Montgomery. Mon frère s'était arrangé pour que nous le rejoignons tellement il s'inquiétait pour notre sécurité si nous restions en Alabama. En effet, nous étions victimes de harcèlement.

Les menaces téléphoniques continuèrent après la décision de la Cour suprême et, pendant un temps, mon mari dormait avec un pistolet à portée de main. Notre amie Bertha Butler raconte que certaines nuits, ma mère l'appelait au téléphone et discutait avec elle pendant des heures, juste pour que la ligne soit occupée. Elle ne supportait plus ces menaces. Il m'arriva d'être insultée dans la rue par un Blanc. Des photos de moi avaient été publiées dans la presse et il semblait improbable qu'un patron blanc de Montgomery m'emploie à nouveau.

Mon frère s'était installé à Détroit après la Seconde Guerre mondiale et ne revint jamais en Alabama, pas même pour nous rendre visite. Il affirma qu'il trouverait où nous loger, nous avons donc quitté Montgomery pour Détroit en 1957. À cette époque, les menaces et le harcèlement dont nous étions victimes s'étaient considérablement atténués, mais nous pensions que la vie serait meilleure là-bas.

La veille de notre départ, nos amis de Montgomery organisèrent une fête pour nous, ils avaient collecté

de l'argent qu'ils nous donnèrent comme cadeau de départ. Ils avaient rassemblé huit cents dollars et nous étions très reconnaissants, car nous n'avions pas beaucoup d'argent. Mon frère nous avait trouvé un appartement sur Euclid Avenue à Détroit, où nous emménageâmes.

Pour ma part, je continuais à voyager pour intervenir dans des meetings. Un mois après notre installation à Détroit, j'étais invitée à Boston, Massachusetts. J'y rencontrai le président du Hampton Institute, qui était une université noire de Hampton, Virginie. Il me proposa un emploi au Holly Tree Inn qui servait de résidence et de maison d'hôtes sur le campus. Je devais m'occuper des invités de l'université et des personnels qui y étaient hébergés. Quatre femmes y travaillaient à mi-temps pour faire le ménage, je devais être leur supérieure. J'acceptai la proposition en espérant qu'il y aurait également de la place pour mon mari et ma mère, mais cela ne fut pas possible. Ils restèrent donc à Détroit. Tous deux n'étaient pas en très bonne santé. Malgré tout, Parks reprit des études pour décrocher une licence de barbier, ce qui était nécessaire pour travailler dans le Michigan. Il obtint un poste à l'école des barbiers où il était à la fois instructeur et chargé d'entretien. Il s'inscrit également pour la première fois de sa vie sur les listes électorales. Pour ma part, je me sentais bien seule à Hampton et n'aimais pas être ainsi séparée de ma famille.

J'étais au Hampton Institute quand Martin Luther King Jr. fut poignardé à New York durant l'été 1958. Je me souviens que j'étais en train de lire son premier

livre, *Stride Toward Freedom*^{*}, dont il m'avait dédié un exemplaire, quand j'appris la nouvelle. Il présentait et signait ce livre dans une librairie de New York, quand une femme déséquilibrée se jeta sur lui et le poignarda^{**}. Il fut amené à l'hôpital, la blessure était très sérieuse, il aurait pu en mourir.

Pour moi, ce fut un choc terrible, j'étais folle d'angoisse et je me souviens en avoir pleuré. Ce fut un véritable soulagement quand j'appris que l'opération avait été un succès et qu'il allait bien.

Suivre cet événement alors que j'étais seule fut très difficile, d'autant que je n'allais moi-même pas très bien lorsque j'étais à Hampton. De retour à Détroit durant les vacances de Noël, je dus subir une petite opération chirurgicale. J'avais cherché un appartement à Hampton pour que ma mère et mon mari me rejoignent, et je m'étais renseignée pour tenter de trouver un emploi de barbier pour Parks, mais je ne réussis à faire ni l'un ni l'autre. Un appartement aurait pu nous convenir au Holly Tree Inn. Je demandai s'il serait possible de l'occuper, mais ce fut refusé. Je ne sais pas très bien pourquoi, mais je pense qu'ils voulaient le garder pour certains invités.

Mon mari et ma mère me manquaient beaucoup et il était trop dur pour moi de rester seule à Hampton, tout en m'inquiétant pour eux. D'un autre

* KING Martin Luther Jr., *Stride Toward Freedom: The Montgomery Story*, Souvenir Press Ltd, London, 2011 [1958].

** Il s'agit d'Izola Curry (1916-2015), qui était une femme noire souffrant de paranoïa aiguë. La NAACP était une de ses fixations. Elle passa le reste de sa vie dans des établissements psychiatriques.

côté, les gens de Hampton voulaient vraiment que je reste. J'étais donc très partagée, j'aimais ce travail et le campus était très agréable à vivre, mais je ressentis quand même le besoin de retourner à Détroit.

De retour là-bas, je travaillais pour une amie couturière, puis je trouvai un emploi dans une petite fabrique de vêtements à l'ouest de la ville. En 1961, nous déménagions dans un appartement situé sur Virginia Park.

Je continuais à voyager pour parler du boycott des bus et du mouvement des droits civiques, qui était alors devenu vraiment actif. Le docteur King et d'autres pasteurs avaient formé la Southern Christian Leadership Conference (SCLC, Réunion des dirigeants chrétiens du Sud) pour combattre la ségrégation dans tous les domaines de la vie publique. Je retournais dans le Sud pour assister à des conventions de la SCLC et, lorsqu'il y avait une grande marche ou une manifestation, j'y participais.

J'ai le souvenir d'une convention de la SCLC en particulier. Elle se tenait à Birmingham, Alabama, une des villes où la ségrégation était des plus féroces. C'est là-bas que les Blancs avaient posé une bombe dans une église, tuant quatre petites filles noires*. Le docteur King était en train de clore la convention quand un homme, assis dans le public, surgit sur la scène et lui mit un grand coup de poing au visage. Le coup fut si fort que King fit un tour sur lui-même. L'attaque avait pris tout le monde par surprise et,

* Attentat perpétré par le Ku Klux Klan, le 15 septembre 1963.

avant même que l'on ne puisse réagir, l'agresseur frappait de nouveau. Le docteur King essayait de se protéger des coups qui lui étaient portés. Tout à coup, il se retourna, fit face à son assaillant et arrêta de se protéger le visage, gardant les bras le long du corps. L'homme fut tellement surpris de la réaction de King qu'il se figea. Il resta abasourdi assez longtemps pour que le révérend Wyatt Tee Walker et quelques autres puissent s'interposer.

Le docteur King cria : « Ne le touchez pas ! C'est prier pour lui que nous devons faire. » Puis il commença à parler calmement, tandis que l'homme était tranquillement accompagné hors de scène. Je dirais qu'il y avait alors plus d'énergie déployée à calmer cet homme qu'à s'occuper du docteur King.

Je passai derrière la scène pour m'assurer qu'il allait bien, et lui donnai deux aspirines et un Coca-Cola, ce qui était mon remède fétiche contre le mal de tête. Il tenait un mouchoir rempli de glace contre son visage. Le docteur King reprit la parole devant la convention et relata les propos de l'assaillant. Celui-ci était un membre du American Nazi Party*, qui était évidemment une organisation profondément raciste. Le docteur King refusa de porter plainte contre son agresseur. Pour nombre d'entre nous, cela démontrait à quel point il était convaincu du bien-fondé de la non-violence, idée qui semblait être, chez lui, encore plus forte que son instinct de

* Parti nazi américain, parti politique néo-nazi fondé en 1959 et qui existe encore aujourd'hui. S'il ne dispose pas d'élus, il a, en revanche, un lobbyiste au Congrès depuis 2012, John Bowles.

survie. J'étais également présente lors de la grande marche de Washington en 1963 pour obtenir des lois fédérales sur l'égalité des droits. Les femmes n'étaient pas autorisées à jouer un grand rôle dans cette manifestation. Le comité d'organisation de la marche ne voulait par exemple pas que Coretta Scott King et les femmes des autres dirigeants marchent aux côtés de leurs maris. Elles étaient dans un cortège séparé. Il n'y avait pas non plus d'intervenantes féminines à la tribune, là où le docteur King prononça son fameux discours « I Have a Dream », devant le Lincoln Memorial.

Lors des prises de parole, il y eut un « hommage aux femmes », pendant lequel A. Philip Randolph, un des organisateurs et fondateur de la Brotherhood of Sleeping Car Porters, cita des noms de femmes qui avaient pris part au combat, j'étais l'une d'entre elles. On cita également Josephine Baker, la belle chanteuse et danseuse qui avait passé la plus grande partie de sa vie en Europe mais qui avait pris position pour l'égalité des droits lorsqu'elle était aux États-Unis. Elle était venue de Paris spécialement pour la marche. Marian Anderson chanta *He's Got the Whole World in His Hand* (« Il a le monde entre ses mains ») et Mahalia Jackson *I Been 'Buked and I Been Scorned* (« J'ai été réprimée et j'ai été méprisée »). Si ma mémoire est bonne, celles qui ne chantaient pas n'ont pas eu leur mot à dire ce jour-là – mise à part Lena Horne, qui, lorsqu'elle fut présentée, se leva alors pour crier bien fort : « Liberté ! » De nos jours, jamais les femmes n'accepteraient d'être mises au second plan de la sorte. Mais,

à l'époque, les droits des femmes n'étaient pas encore une cause très répandue.

On me donna la parole le mois suivant à la septième convention annuelle de la SCLC à Richmond, Virginie. Les autres intervenants firent le point sur l'état du mouvement des droits civiques dans de nombreuses villes du pays. À cette époque, tout le Sud était agité et partout les gens s'y organisaient et manifestaient contre la ségrégation.

Le mouvement pour les droits civiques commençait à faire son effet. S'il ne changeait pas les esprits et les cœurs de nombreux Blancs du Sud, il inquiétait les politiciens à Washington, D. C. Le président était alors Lyndon Baines Johnson, qui était texan. C'est lui qui fit passer le Civil Right Act (loi sur les droits civiques) de 1964, qui était la législation la plus avancée sur les droits des Noirs depuis l'époque de la Reconstruction*, après la guerre civile. La loi de 1964 garantissait aux Noirs le droit de vote et l'accès à tous les services et installations publics, elle permettait également de punir au niveau fédéral ses contrevenants. Lorsqu'il signa cette loi, le président Johnson déclara *We Shall Overcome* (« nous vaincrons »), citant le refrain d'une chanson que nous avons souvent entonnée lors du boycott de Montgomery, et qui avait été ensuite reprise par les militants noirs comme blancs du mouvement.

* Période allant de 1865 à 1877, qui vit notamment l'abolition de l'esclavage. C'est durant cette période qu'eut lieu la « Reconstruction radicale » où des Noirs commencèrent à être très impliqués dans la vie politique. La ségrégation et l'émergence d'organisations racistes furent une réponse réactionnaire à ce mouvement d'émancipation radicale.

La loi de 1964 ne résolvait pas tous nos problèmes. Mais elle offrait une certaine protection aux Noirs et nous permettait d'obtenir une sorte de réparation pour les années de mauvais traitements que nous avons subies. Nous avons encore de nombreux droits à conquérir et le mouvement pour les droits civiques continuait.

Début 1965, le docteur King et la SCLC décidèrent de lancer une campagne de protestation à Selma, Alabama, où il restait très difficile pour les Noirs de s'inscrire sur les listes électorales. La stratégie était de se faire arrêter en masse, pour que les prisons locales soient débordées*, ce qui énervait grandement la police. Début février, le shérif de Selma, Jim Clark, et ses hommes prirent en nasse un groupe de cent cinquante enfants qui manifestaient en ville. Ils furent escortés en dehors de la ville comme un troupeau de bêtes sauvages, les faisant courir sur les routes de campagne et utilisant les bâtons électriques destinés au bétail pour leur faire tenir le rythme. La télévision locale avait filmé la scène et les militants pour les droits civiques étaient fous furieux. Cet épisode rallia également de nombreux Blancs au mouvement. Des gens commencèrent à affluer vers Selma des quatre coins du pays. Le docteur King appela à une grande manifestation le 7 mars 1965 : une marche allant de Selma à Montgomery, ce qui représente plus de quatre-vingts kilomètres.

La SCLC déposa une demande d'autorisation de manifester, mais les autorités ne tolérèrent la

*Tactique employée bien des années plus tôt par le syndicat révolutionnaire américain, Industrial Workers of the World (IWW).

présence que de trois cents marcheurs sur le segment à deux voies de l'autoroute 80 entre les deux villes. Le nombre de marcheurs était en revanche illimité à proximité des villes, quand la route passait à quatre voies. J'étais invitée à participer à cette manifestation, en particulier sur ses derniers kilomètres, lorsque la marche arriverait à proximité de Montgomery*.

Le départ de la manifestation était fixé pour le dimanche à la Brown Chapel de Selma. Les marcheurs atteignirent la banlieue de Montgomery le mercredi soir. La marche était encadrée de manière assez stricte : il n'y aurait que trois cents manifestants sur la section à deux voies, mais plus de trois mille lorsque la route passait à quatre voies. Les organisateurs avaient des tentes pour la nuit, beaucoup de nourriture et d'habits. Des gens comme Dick Gregory, comique connu pour avoir fait la grève de la faim pour attirer l'attention sur le mouvement des droits civiques et la situation des pauvres, ainsi que le chanteur Harry Belafonte se produisaient le soir pour les marcheurs. On avait même donné des gilets de couleur aux manifestants qui avaient l'autorisation de faire toute la marche.

Pour ma part, je devais rejoindre la marche le dernier jour, jeudi, quand elle se dirigeait vers le capitol

* Il semble y avoir ici une confusion dans les dates. La marche du 7 mars fut interdite mais maintenue, puis interrompue au niveau du pont de Selma, où la police chargea les manifestants. Une seconde marche fut également réprimée le 9 mars. La marche dont il est question ici doit être celle du 21 mars, qui arriva à son but. On le comprend notamment plus loin lorsqu'il sera question de l'assassinat de Viola Liuzzo.

de Montgomery. De nombreuses personnalités marchaient ce dernier jour, mais M. E. D. Nixon n'en était pas. Il n'y participa pas et je crois qu'il n'en pensait pas que du bien. Je le vis plusieurs fois se tenir sur le côté et je le rejoignis quand je fus moi-même sortie du cortège.

Participer à cette manifestation fut une expérience étrange pour moi. Il ne me semblait pas avoir quitté l'Alabama depuis bien longtemps, pourtant je trouvais que les jeunes avaient énormément grandi. La plupart d'entre eux ne savaient pas qui j'étais et me traitaient sans aucun égard. Les invités sur la dernière partie de la marche devaient porter une couleur spécifique, et je ne portais manifestement pas la bonne couleur. On me sortit du cortège à plusieurs reprises, trois ou quatre fois, en me disant que je n'avais rien à y faire. Je me tenais sur le côté, jusqu'à ce que quelqu'un m'apostrophe :

« Madame Parks, venez donc marcher avec nous.

— J'étais dans la marche, mais on m'en a sortie, répondais-je.

— Eh bien, venez et marchez avec moi. »

Je me souviens avoir marché pendant un moment aux côtés de la femme de Dick Gregory, Lillian, puis de la chanteuse de gospel Odetta. Mais pour une raison ou pour une autre, nous nous retrouvions éloignées, et c'est alors qu'arriva un de ces jeunes qui me demanda de quitter le cortège. Mais je finis quand même la marche et parcourus les douze kilomètres pour arriver au capitole de Montgomery.

À mon arrivée en centre-ville, quelqu'un me fit placer à l'avant du cortège et on me voit sur des

photos, en tête de manifestation, avec Roy Wilkins, dirigeant de la NAACP, Ralph Bunche, qui fut le premier Noir américain à recevoir le prix Nobel de la paix et d'autres célébrités. Mais ce dont je me souviens surtout, c'est d'avoir été sortie de la marche ce jour-là.

Ce dont je me souviens également, c'est d'une foule de Blancs hostiles qui nous attendaient en criant et en nous huant, au niveau du capitole. Peut-être avions-nous obtenu la fin de la ségrégation dans les bus, mais il restait beaucoup à faire pour établir la paix entre les races.

Le lendemain, nous apprîmes que Mme Viola Liuzzo avait été assassinée. Elle était de Détroit mais je ne la connaissais pas personnellement. C'était une femme au foyer qui croyait en l'égalité et qui était venue jusqu'en Alabama pour proposer son aide sur la marche Selma-Montgomery*. Elle était en voiture avec un jeune militant noir du comté, elle allait ramener des marcheurs de Montgomery à Selma. Son véhicule fut pris d'assaut par un autre, rempli de militants du Ku Klux Klan, qui lui tirèrent dessus.

Je commençais alors à faire des insomnies, j'avais du mal à trouver le sommeil. Et cette nuit-là, je fis un rêve très étrange. Mon mari et moi étions au milieu d'un champ, pourvu d'un immense panneau. Quelqu'un venait vers nous avec une arme à feu et j'essayai de parler à mon mari : « Parks, dépêche-toi

* Il semblerait que ce soit la répression de la marche du 7 mars, puis l'appel de Martin Luther King Jr. à une large participation à celle du 25, qui ait décidé Viola Liuzzo à se rendre à Selma. Elle était membre de la NAACP depuis 1964.

et sors de là, ils vont te tirer dessus. » Un homme que je ne connaissais pas, tout habillé de jean, surgit de derrière le panneau. Il dirigea son arme vers moi et tira, ce qui me réveilla. Dès mon réveil, j'allumais la télévision et appris que Mme Liuzzo avait été assassinée.

Je me dis que c'était une sorte de rêve prémonitoire, je me souviens très clairement avoir senti que quelque chose n'allait pas. Elle venait de Détroit et personne ne l'avait suffisamment mise en garde. Dans le Sud, un Blanc s'exposait à de grands risques en ayant des passagers noirs dans sa voiture en pleine nuit. C'était révoltant, mais tel était le quotidien.

Je participai à une messe en hommage à Viola Liuzzo, où je rencontrai son mari et ses enfants.

En août 1965, le président Johnson signa la loi sur le droit de vote. Elle garantissait aux Noirs à qui les autorités locales refusaient l'inscription sur les listes électorales, de pouvoir s'inscrire auprès des autorités fédérales. C'était un nouveau pas en avant pour la population noire du Sud, une avancée particulièrement importante.

Ces lois étaient le résultat direct des mobilisations non violentes des Noirs et de leurs soutiens blancs. Le docteur King croyait fermement en la puissance du concept de non-violence. Il s'était intéressé de près à la manière dont Mohandas Gandhi avait utilisé ce type d'action pour obtenir l'indépendance de l'Inde. Gandhi avait prôné de ne jamais riposter violemment, et le docteur King disait la même chose, et je pense personnellement que c'est grâce à cela que

les Africains-Américains réussirent à remporter tant de victoires contre la ségrégation.

Quand je repense à mon enfance et à tous les problèmes auxquels nous étions confrontés, je réalise que nous ne savions alors rien de la non-violence, même si nous faisons en sorte d'éviter au maximum les situations qui nous auraient exposés au lynchage. Mais nous avions alors le sentiment qu'en étant agressifs et en disant bien haut que nous allions riposter si quelque chose nous arrivait, nous aurions plus de chance de nous en sortir. Plus haut, j'ai raconté comment ma grand-mère m'avait mise en garde quand j'étais petite, mais je ne pouvais tout simplement pas accepter d'être malmenée, même si je risquais ma vie. Mon éducation m'avait poussée à être fière et cela m'avait toujours servi quand je m'étais défendue avec hargne et agressivité. Mon mari disait la même chose. Là où il avait grandi, dans l'est de l'Alabama, il n'avait jamais entendu parler de non-violence. Il savait qu'il devait riposter pour pouvoir se protéger.

C'est également ce que pensaient la plupart des Noirs de Montgomery. Sur le plan individuel, la non-violence pouvait passer pour de la lâcheté. L'idée de l'action non violente de masse était quelque chose de nouveau et de très controversé. Certains pensaient que c'était profondément risqué et allait déclencher encore plus de violence envers nous. Mais personne n'en avait jamais fait l'expérience aux États-Unis. Si j'avais déjà entendu parler de Gandhi, je n'avais jamais pensé que son exemple pourrait s'appliquer

à nos vies. Pourtant, lorsque l'ensemble de la population noire de Montgomery se mobilisa de manière non violente, je compris à quel point cette stratégie avait du succès. Il en était de même pour l'ensemble du mouvement de l'époque, alors que nous luttions contre la ségrégation.

Je peux dire aujourd'hui que je ne suis pas une partisane inconditionnelle de la non-violence. Mais je pense très sincèrement que le mouvement des droits civiques des années 1950 et 1960 n'aurait pas été aussi puissant et victorieux sans le docteur King et sa ferme conviction vis-à-vis de la non-violence.

CHAPITRE 12
ET MAINTENANT

En 1964, John Conyers, un avocat africain-américain qui avait travaillé comme assistant légal pour le représentant au Congrès John Dingle, se présenta pour le poste de représentant du First Congressional District du Michigan. Il me demanda de soutenir sa candidature et j'acceptai. J'appréciais ce qu'il avait à dire ainsi que les lois qu'il voulait faire passer. Après sa victoire, il me demanda de travailler pour lui à Détroit, j'acceptai et commençai le 1^{er} mars 1965, peu de temps avant la marche Selma-Montgomery. Je suis restée à son service jusqu'à ma retraite, le 30 septembre 1988. J'avais un rôle de secrétaire, d'assistante et j'aidais également, entre autres choses, à trouver des logements pour les sans-abri.

L'année où je commençais à travailler pour John Conyers, fut l'année de l'assassinat de Malcolm X. Je ne le connaissais pas personnellement, bien que le siège originel des Black Muslims*, leur Temple Number 1, soit à Détroit. À l'époque où nous avons emménagé dans la ville, Malcolm X vivait à New York, où il était à la tête de leur grand temple. Les Black Muslims prêchaient la haine des Blancs, et la haine n'a jamais été mon crédo. Mais ils étaient très

* Organisation noire séparatiste religieuse et politique, fondée le 4 juillet 1930 par Wallace D. Fard Muhammad, aussi appelée Nation of Islam, marquée par des positions patriarcales et antisémites. Malcolm X la quitte officiellement le 8 mars 1964.

efficaces pour convertir des hommes, alors qu'ils étaient en prison, et les mener à vivre des vies saines une fois dehors. Ils militaient fermement pour l'autonomie des Noirs, qu'ils aient leurs propres affaires et qu'ils vivent des relations familiales stables.

Malcolm X avait été converti pendant qu'il était en prison. Auparavant, c'était un criminel connu sous le pseudonyme de « Detroit Red » et sa conversion avait changé sa vie. Mais après être allé à La Mecque en Arabie saoudite, où l'Islam trouve ses racines, il apprit que les musulmans dans d'autres parties du monde ne prêchaient pas la haine des Blancs et il quitta les Black Muslims. Quand il fut assassiné en 1965, il essayait de mettre sur pied une nouvelle organisation, qui n'était pas fondée sur la haine.

Je l'ai rencontré une semaine avant son assassinat. Il était venu parler à Détroit et j'étais assise au premier rang de ce meeting. Son logement de New York venait tout juste d'être attaqué à la bombe et ses habits étaient tout abîmés par les flammes et l'eau qui avait servi à éteindre l'incendie. Mais il s'était engagé à intervenir à Détroit et avait tenu parole. Nous avons discuté et il me laissa un autographe sur le programme du meeting. Il avait alors considérablement changé ses points de vue et sa manière de s'exprimer. Je l'avais déjà entendu auparavant et désormais son message était bien différent. J'avais beaucoup d'admiration pour lui, connaissant son histoire, sachant d'où il venait et comprenant à quel point il avait dû se battre pour se faire respecter en tant que dirigeant des Black Muslims. C'était

un homme particulièrement intelligent, et même lorsqu'il était avec les Black Muslims, j'approuvais certaines de ses prises de position.

Je me souviens de ce qu'il disait sur la violence. Il évoqua l'expression biblique souvent utilisée par le docteur King, « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font », qui est la phrase que Jésus-Christ a prononcée sur la croix. Le docteur King disait que les Noirs devaient accepter la brutalité avec amour et je pensais en effet que c'était un but à atteindre. Mais, personnellement, je ne pouvais pas me faire à cette idée, bien que je sache que la stratégie du docteur King était probablement bien meilleure pour les masses de Montgomery que d'essayer de prendre les armes.

Malcolm n'était pas, lui non plus, un partisan de la non-violence. En référence aux propos du docteur King sur les Blancs qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient, Malcolm décrivait les racistes qui attaquaient les manifestants non violents pour les droits civiques en disant que « non seulement, ils savent très bien ce qu'ils font, mais en plus, ils sont *experts* en la matière ».

Le docteur King fut assassiné le 4 avril 1968, trois ans après que je commence à travailler pour John Conyers. Je me souviens que ma mère et moi écoutions la radio, les Pâques approchaient et le docteur King avait l'habitude de radiodiffuser ses sermons pendant la période du Carême. Ce jour-là, il était à Memphis pour participer à une manifestation de soutien aux éboueurs noirs, quelqu'un d'autre parlait donc à sa place. C'était en l'occurrence un pasteur qui n'aimait pas le docteur King, par simple

jalousie je pense, tant celui-ci était célèbre et exerçait une véritable force d'attraction sur les autres. « Tiens, c'est l'ennemi du révérend King qui est à l'antenne », disions ma mère et moi. Et en plein milieu de son sermon, le programme fut interrompu pour nous annoncer qu'on avait tiré sur le docteur King. Nous étions bouleversées.

Peu de temps après, la radio annonça qu'il était mort. Je crois que, sur le moment, la nouvelle me perturba moins que lorsqu'il avait été poignardé. À l'époque de cette première agression, il m'avait semblé impensable que quelqu'un puisse s'en prendre à lui physiquement. Depuis, je m'étais faite à l'idée et avais compris que certaines personnes lui voulaient du mal. Mais ma peine était immense, ma mère et moi restâmes là, à sangloter ensemble en silence.

Je partis alors pour Memphis avec mon amie de Détroit, Louise Tappes, puisque Parks n'aimait pas trop voyager. Avec d'autres, nous allions participer à la manifestation pour laquelle le docteur King s'était rendu dans cette ville. Le mari de Louise, M. Sheldon Tappes, qui était un dirigeant syndical du United Auto Workers [Travailleurs unis de l'automobile], avait tout arrangé. Puis Harry Belafonte m'emmena en jet privé à Atlanta pour l'enterrement du docteur King. Le sénateur Robert Kennedy et sa femme Ethel étaient présents, je les rencontrai avant l'enterrement dans la maison de Mme King.

Peu de temps après, je fis un rêve dans lequel le docteur King s'élevait au-dessus d'une grande cheminée, surplombant un grand feu, assis sur une

sorte de tabouret. Il portait des habits de chantier et me faisait face. Je voyais de dos, face à lui, un jeune homme blanc aux cheveux foncés et de petite stature. Ce n'est que deux mois plus tard que ce rêve me revint à l'esprit, lorsque j'appris l'assassinat de Robert Kennedy.

On aurait dit alors que nous étions en train de perdre tous ceux à qui nous tenions et qui étaient bons.

Voilà comment je me souviens des années 1970, une période où je perdais des êtres chers. Mon mari, ma mère et mon frère étaient tous très malades et je passais mon temps à aller d'un hôpital à un autre pour leur rendre visite. Je dus arrêter de travailler à plein-temps pour ne faire que la moitié de mon service. Parks mourut en 1977, il avait 74 ans, il s'était battu pendant cinq ans contre un cancer. Trois mois plus tard, cette même maladie emporta mon frère Sylvester. Ma mère était elle aussi atteinte d'un cancer et elle resta pendant une année à l'hôpital, car je n'arrivais plus à m'occuper d'elle convenablement. Mais je lui rendais visite tous les jours de la semaine, pour le petit-déjeuner, le déjeuner et le dîner.

Après que j'eus emménagé dans un appartement pour les personnes âgées en 1978, elle revint vivre avec moi. Je pris soin d'elle jusqu'à sa mort en 1979, elle avait alors 91 ans.

Ma santé commençait à décliner également mais je continuais à travailler. Je ne pouvais plus en faire autant que je voulais, mais j'en faisais autant que je pouvais.

Depuis longtemps je voulais créer une organisation qui aiderait les jeunes. En 1987, je fondai le Rosa

and Raymond Parks Institute for Self-Development (Institut Rosa et Raymond Parks pour l'épanouissement personnel)*, j'ai travaillé très dur pour récolter de l'argent à cette fin.

Je souhaite que cet institut crée un environnement favorable à la communauté et que ses activités incitent la jeunesse à faire des études et à avoir confiance en leur futur. Cette idée m'a toujours tenu à cœur. Mon mari aussi parlait souvent de cela, tant il regrettait de ne pas avoir pu faire d'études pendant sa jeunesse. Je veux que l'Institut puisse récompenser des jeunes, leur donner des bourses d'études et leur proposer des cours de communication, d'économie, de sensibilisation aux questions de santé et de conscience politique. Je veux qu'il les aide à exprimer leurs potentiels et leurs talents, à être actifs et efficaces en tant que citoyens. J'aimerais que tout cela puisse leur transmettre l'espoir, la dignité et la fierté que je tiens moi-même de ma famille et de mes professeurs.

Elaine Steele est la directrice et cofondatrice de l'Institut, elle s'occupe de tout et voyage avec moi lorsque je suis invitée à intervenir quelque part. On me demande souvent de venir parler, dans de nombreux endroits, bien que le boycott des bus de Montgomery ait eu lieu il y a maintenant plus de trente ans**.

Il me serait difficile d'établir une liste exhaustive des villes et des organisations qui, depuis, m'ont

* Pour se tenir informé des activités de l'Institut : rosaparks.org.

** Ce livre a été écrit à la toute fin des années 1980 et sa première édition date de 1992.

rendu hommage, ou m'ont invitée à partager mon expérience. Si je m'y risquais, j'oublierais sûrement d'en citer et je ne veux blesser personne. Je veux toutefois mentionner deux événements qui m'ont particulièrement touchée et qui eurent lieu à Montgomery, là où tout a commencé.

Le bus dans lequel j'ai été arrêtée en décembre 1955 parcourait la Cleveland Avenue. Aujourd'hui, la Cleveland Avenue s'appelle le Rosa Parks Boulevard.

En novembre 1989 un monument commémoratif a été érigé à Montgomery par le Southern Poverty Law Center* (Centre de lutte contre la pauvreté dans le Sud), conçu par Maya Lin, l'architecte qui a dessiné le Vietnam War Memorial à Washington, D. C. Les noms de quarante-deux femmes et hommes y sont inscrits, ainsi que ces mots du docteur King, sous un filet d'eau qui les recouvre : « Jusqu'à ce que la justice coule comme les eaux et la vertu comme un puissant courant. »

Je suis très fière d'avoir été invitée à l'inauguration de ce monument particulièrement important.

Les années passant, on m'a accordé de plus en plus d'importance dans l'histoire du mouvement des droits civiques. On m'a surnommée la « mère » et la « sainte patronne » du mouvement. J'ai bien plus de récompenses, de diplômes honorifiques et de plaques à mon nom que je ne peux en compter. Je chéris chacun d'entre eux et suis très reconnaissante. Les journalistes

* Fondée en 1971, cette association est connue pour son travail de veille des activités de l'extrême droite aux États-Unis.

qui m'interviewent continuent à ne vouloir me parler que de ce fameux soir de décembre 1955, lorsque j'ai refusé de céder ma place dans un bus. Des organisations continuent à vouloir me donner des récompenses pour ce geste. Je suis heureuse de me rendre partout où l'on m'invite et j'accepte avec honneur tous les hommages que l'on me rend. Je comprends bien que je suis devenue un symbole.

Toutefois, je ne me suis jamais habituée à être un « personnage public », je ne tiens par exemple pas à ce que tout le monde connaisse mes soucis de santé. Il est tout simplement naturel que j'aie de moins en moins bien avec l'âge. Aujourd'hui, lorsque je vais à l'hôpital, les journaux en parlent. Ce fut le cas lorsqu'on m'implanta un pacemaker au Johns Hopkins Hospital de Baltimore en 1988, puis que je fus victime de palpitations en février 1989 et dus être hospitalisée de nouveau. Mais c'est bien sûr très touchant, lorsqu'une telle mésaventure m'arrive, de recevoir des cartes et fleurs des quatre coins du pays.

Ma vie a énormément changé depuis 1955. J'ai voyagé bien plus que je ne l'aurais imaginé et j'ai rencontré beaucoup de gens que je n'aurais pas connus autrement. Certaines personnes m'ont dit, et j'ai la faiblesse de les croire, que j'avais eu une grande influence sur leur vie.

Aujourd'hui, lorsque je pense à notre histoire, je réalise à quel point les choses ont positivement évolué depuis ce soir de décembre 1955 à Montgomery. Les jeunes peuvent s'inscrire sur les listes électorales sans être menacés et peuvent voter sans crainte. Il

n'y a plus d'écriteaux sur les fontaines indiquant « de couleur » d'un côté et « Blanc » de l'autre. Certaines grandes villes ont élu des maires noirs, et certaines petites villes ont des commissaires de police noirs. Tom Bradley a été le premier Africain-Américain à être élu maire d'une des plus grandes villes des États-Unis, Los Angeles, Californie. Douglas L. Wilder a été élu gouverneur de l'État de Virginie, devenant ainsi le premier gouverneur noir. Il y a trente ans, personne n'aurait pu penser que Jesse Jackson, un Noir, allait se présenter à l'élection présidentielle, et que même des Blancs allaient voter pour lui.

Des lois abolissant la ségrégation sont entrées en vigueur, de grands progrès ont été accomplis. Mais le cœur de nombreux Blancs n'a pas encore été conquis. Le docteur King disait souvent qu'une loi ne faisait pas changer les cœurs, mais pouvait assurer une certaine protection. Il avait raison. Aujourd'hui, nous avons cette protection, mais le racisme et son cortège de violences sont toujours présents.

Ces dernières années, on a observé une résurgence de la pensée et des comportements réactionnaires. Les récentes décisions de la Cour suprême rendant plus difficiles de s'attaquer à la discrimination raciale à l'embauche, le fait que le gouvernement ne semble pas vouloir condamner les atteintes aux droits civiques, tout cela me préoccupe. On voit également de nombreux jeunes, y compris des étudiants, revendiquer et adhérer aux idées de la suprématie blanche. De plus en plus d'attitudes et de violences racistes sont constatées sur les campus universitaires.

On me dira que ce n'est pas généralisé, mais il faut admettre que c'est extrêmement préoccupant. Nous avons donc encore beaucoup de chemin à parcourir.

Parfois, une tristesse immense m'envahit en apprenant certaines nouvelles. J'essaie de maintenir l'espoir en vie coûte que coûte, mais ce n'est pas toujours facile. J'ai passé plus de la moitié de ma vie à enseigner l'amour et la fraternité. Je continue de penser qu'il vaut mieux enseigner l'égalité et l'amour, que la haine et les préjugés. Que tout le monde réussisse à vivre dans la paix, l'harmonie et l'amour... voilà l'objectif que nous devons nous fixer. Plus nous serons nombreux à atteindre cet état d'esprit, plus douces seront nos vies.

CHRONOLOGIE

- 4 février 1913 : naissance de Rosa McCauley à Tuskegee, Alabama.
- 1918 : première année d'école à Pine Level, Alabama.
- 1924 : commence à fréquenter l'école à Montgomery.
- 1929 : quitte l'école pour s'occuper de sa grand-mère.
- Décembre 1932 : épouse Raymond Parks à Pine Level, Alabama.
- 1933 : reçoit son diplôme de fin de lycée.
- Décembre 1943 : devient secrétaire pour la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP).
- 1943 : essaie de s'inscrire sur les listes électorales, ce droit lui est refusé; se fait exclure d'un bus pour avoir refusé de monter par la porte arrière.
- 1944 : essaie à nouveau de s'inscrire sur les listes électorales, ce droit lui est encore refusé.
- 1945 : reçoit finalement sa carte d'électeur.
- 1949 : devient conseillère pour le NAACP Youth Council (section jeunesse de la NAACP); participe pour la première fois à un atelier à la Highlander Folk School à Monteagle, Tennessee.
- Août 1955 : rencontre Martin Luther King Jr.
- 1^{er} décembre 1955 : arrêtée par la police pour ne pas avoir cédé sa place à un Blanc dans un bus.
- 5 décembre 1955 : procès, reconnue coupable; participe au meeting des pasteurs qui viennent de former la Montgomery Improvement Association.
- Janvier 1956 : perd son emploi de couturière au grand magasin Montgomery Fair.
- 21 février 1956 : mise en accusation pour sa participation au boycott.
- 13 novembre 1956 : la ségrégation dans les bus de Montgomery est déclarée anticonstitutionnelle par la Cour suprême des États-Unis.

- 21 décembre 1956 : fin du boycott.
- 1957 : emménage à Détroit.
- 1963 : participe à la marche pour les droits de Washington ; intervient à la convention annuelle de la Southern Christian Leadership Conference (SCLC).
- Mars 1965 : participe à la marche Selma-Montgomery.
- 1965 : commence à travailler pour le représentant au Congrès John Conyers, à Détroit.
- 1977 : décès de Raymond Parks.
- 1979 : décès de sa mère, Leona McCauley.
- 1987 : fonde le Rosa and Raymond Parks Institute for Self-Development.
- Septembre 1988 : prend sa retraite de son travail pour John Conyers.
- Novembre 1989 : participe à l'inauguration du monument commémoratif pour les droits civiques à Montgomery, Alabama.
- 1990 : invitée en Afrique du Sud pour faire partie du comité d'accueil de sortie de prison de Nelson Mandela.
- 1992 : publication de la présente autobiographie.
- 1994 : est attaquée dans son appartement, où on lui vole 53 dollars.
- Octobre 1995 : participe et intervient à la Million Man March à Washington.
- 1999 : reçoit la médaille d'or du Congrès, plus haute distinction qu'un civil puisse recevoir aux États-Unis ; nommée par le *Time* comme faisant partie des 20 personnes les plus importantes du xx^e siècle.
- 2000 : plus d'une vingtaine de doctorats honorifiques lui sont décernés par des universités du monde entier ; participe à l'inauguration du Rosa Parks Museum and Library à Montgomery.
- 24 octobre 2005 : décès, chez elle, à Détroit.

INDEX

A —

- Abernathy, Ralph D. 15, 137, 144, 145, 149, 156, 164
- Alexander, T. M. 162
- Anderson, Marian 172
- Azbell, Joe 137

B —

- Baker, Josephine 172
- Ball, John 138
- Beard, Margaret 55, 62
- Belafonte, Harry 175, 184
- Bellin, Caroline 97
- Blake, James P. 126, 142, 164, 165
- Bolling, Elmore 100
- Bradley, Tom 189
- Brooks, Hilliard 158
- Bunche, Ralph 15, 177
- Butler, Bertha 98, 132, 134, 167

C —

- Campbell, O. L. 67
- Captola (surnom) 79
- Carr, Johnnie 93, 94
- Clark, Jim 174
- Clark, Kenneth (Dr.) 110,
- Clark, Septima 114, 115, 163
- Colvin, Claudette 122, 134, 136, 157
- Conyers, John 181, 183, 192

D —

- Delaney, Gus 53
- Dickerson, Mahalia Ashley 111
- Durr, Clifford 132, 133, 154, 157
- Durr, Lucy 107
- Durr, Virginia 106, 107, 108, 111, 112, 113, 120, 132, 133, 134,
154

E —

- Edwards, Fannie (tante) 34, 56, 59, 62, 63
Edwards, John 31
Edwards, Leona (voir aussi McCauley, Leona Edwards) 23, 35
Edwards, Rose (grand-mère) 24, 29, 45, 53, 54
Edwards, Sylvester (grand-père) 31, 32

G —

- Gandhi, Mohandas 178, 179
Gayle, W. A. 155, 156, 162
Graetz, Robert 163
Gray, Fred 110, 111, 132, 135, 139, 143, 144, 151, 157,
Gregory, Dick 175, 176
Gregory, Lillian 176
Grey, Sherman 46, 48

H —

- Horne, Lena 172
Horton, Myles 113, 159
Houston, Charles Hamilton 110

J —

- Jackson, Jesse 189
Jackson, Mahalia 172
Johnson, Edwina et Marshall 104
Johnson, Lyndon B. 110, 173, 178
Johnson, Zenobia 95
Kelly, King 79, 80, 81
Kennedy, Robert 184, 185
King, Coretta Scott 145, 172, 184
King, Martin Luther Jr. 9, 15, 19, 93, 110, 114, 137, 145, 146,
148, 151, 156, 157, 158, 159, 162, 164, 168, 169, 170, 171, 172,
174, 177, 178, 180, 183, 184, 187, 189, 191

L —

- Langford, Charles 111, 143
Lewis, Rufus 145
Lin, Maya 187
Lincoln, Abraham 29, 93, 172
Liuzzo, Viola 175, 177, 178
Lucy, Autherine 161

M —

- McCauley, George (oncle) 26
- McCauley, James (père) 23
- McCauley, Leona Edwards (mère) 17, 192
- McCauley, Rosa 191
- McCauley, Sylvester (frère) 35, 36, 39, 48, 53, 54, 65, 103, 185
- Madison, Arthur A. 85, 86, 88
- Marshall, Thurgood 110

N —

- Nixon, E. D., 84, 85, 86, 88, 94, 95, 101, 106, 112, 120, 123, 132, 133, 134, 135, 137, 141, 143, 144, 146, 147, 156, 163, 164, 176,
- Nobles, Mary Jane 29

P —

- Parks, Raymond (mari) 17, 67, 68, 69, 70, 71, 74, 75, 77, 78, 79, 80, 83, 93, 94, 112, 113, 131, 132, 133, 134, 142, 152, 159, 168, 169, 177, 184, 185, 186, 191, 192
- Percival, James 29, 45,
- Percival, Lelar 54, 60
- Percival, Mary Jane (voir aussi Nobles, Mary Jane), 45
- Percival, Saphonia 54, 60
- Pierce, J. E. 95, 143

R —

- Randolph, A. Philip 85, 172
- Reeves, Jeremiah 97, 98
- Robinson, Berenice 115
- Robinson, Jo Ann 120, 121, 123, 135, 136, 140, 153
- Rosenwald, Julius 58

S —

- Scottboro Boys 71, 72, 74, 75, 77, 80, 83, 95, 96
- Smiley, Glenn 164
- Sparks, Chauncey 97
- Steele, Elaine 17, 186

T —

- Tappes, Louise 184
- Tappes, Sheldon 184
- Taylor, Recy 96, 97

V —

Vaughn, Gus 48, 49, 71, 122

W —

Waring, Julius Waties 114

Washington, Bokker T. 23, 55, 58, 62,

White, Alice L. 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 93, 111

Wilder, L. Douglas 189

Wilkins, Roy 161, 177

Williamson, Annie Mae 59, 63

Woodard, Isaac, Jr. 105

Wright (famille) 29, 30, 31, 45, 46,

Wright, Andy 72, 95, 143

X —

X, Malcolm 181, 182, 183

SOMMAIRE

<i>Note du traducteur</i>	7
1. LÀ OÙ TOUT A COMMENCÉ	21
2. PAS COMME LES AUTRES	37
3. MONTGOMERY	51
4. MARIAGE ET ACTIVISME	67
5. LE COMBAT POUR LE DROIT DE VOTE	83
6. SECRÉTAIRE DE LA NAACP	93
7. VIOLENCE BLANCHE	103
8. EN ÉTAT D'ARRESTATION	119
9. « LÀ, ILS S'EN SONT PRIS À LA MAUVAISE PERSONNE »	135
10. LA MARCHÉ VERS LA LIBERTÉ	151
11. DÉTROIIT	167
12. ET MAINTENANT	181
<i>Chronologie</i>	191
<i>Index</i>	193

Rosa PARKS
Mon histoire

Édition préparée
par Julien BORDIER,
Charlotte DUGRAND,
Bruno BARTKOWIAK,
et Nicolas NORRITO

Graphisme et maquette
par www.brunobartkowiak.com

Éditions LIBERTALIA
12, rue Marcelin-Berthelot
93100 Montreuil
www.editionslibertalia.com
Indicatif éditeur : 978-2-9528292

Diffusion et distribution
HARMONIA MUNDI *livre*

*Reproduit et achevé d'imprimer
par l'imprimerie La Source d'or le 18 octobre 2018
Premier tirage : 5 000 exemplaires
Dépôt légal : 4^e trimestre 2018
Imprimé en France*